

Du même auteur:

Romans

L'HOMME BRUN (Ed. Casterman).

L'ECLUSE DE NOVEMBRE (Ed. Casterman). *Prix Rossel.*

GASPARD SUR LA BRECHE (Ed. Renaissance du Livre).

LE SOLEIL DE LEURS CHEVEUX (Ed. Renaissance du Livre).

LE CARRE BLANC (Ed. Renaissance du livre). *Prix Sander Pierron.*

LA PETITE GARE DES RENDEZ-VOUS (Ed. Renaissance du Livre).

Théâtre

LES SEIGNEURS (Ed. Unimuse, créé par France Culture). *Prix de la Société des Auteurs et Compositeurs dramatiques.*

TU NE CROIS PAS QU'ON NOUS REGARDE? (Ed. Audace). *Prix biennal de littérature dramatique de la Province de Liège.*

LE BAL DES BELLES (Ed. Théâtre d'essai). *Prix de littérature française Charles Plisnier.*

PAVANE POUR FRANCOISE ET LE ROI (Créé par la R.T.B.F.).

LA MAISON DU PRETRE (Créé par la Radio Suisse Romande). *Prix biennal de littérature dramatique de la Province de Liège.*

CIEL NUAGEUX AVEC DES ECLAIRCIES (Créé par la R.T.B.F.).

L'HOMME BRUN (Créé par la R.T.B.F. et la Radio Tchèque).

Scénario

L'HOMME BRUN (Téléfilm R.T.B.F.).

Jacques HENRARD

Du bleu dans les nuages

 éditions
dricot



Les demandes de renseignements concernant les publications ainsi que les propositions de manuscrits sont à adresser aux Editions DRICOT, Place de la Résistance, 12 - 4020 Liège (Bressoux).

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction réservés pour tous pays. © EDITIONS DRICOT - LIEGE-BRESSOUX.

Si on m'ôtait mon magasin, moi, je saute au plafond ou je deviens folle avant huit jours. Tourner toute la journée en rond dans ma cuisine ! Je voudrais les y voir, les hommes. Ils nous traitent de clapettes et de commères, parce que nous sommes toujours à causer les unes chez les autres. Ils vont à leur travail, eux, ils rencontrent des gens. S'ils restaient nez à nez toute une semaine avec des casseroles et des torchons, ils nous en diraient des nouvelles.

Nestor, mon mari, c'étaient les livres avant qu'il ne soit déprimé, surtout les policiers et les histoires de guerre. Chaque dimanche, il en rapportait toute une volée de la bibliothèque. Au point que je lui faisais reproche de vivre dans sa tour d'ivoire et de ne pas s'occuper assez des enfants. Maintenant qu'il est pris des nerfs, il passe toutes les soirées à caresser son chat, ce n'est pas mieux. Moi, je ne saurais pas me satisfaire avec des animaux ou en lisant des histoires de roman, il faut que j'aie du contact avec des vraies personnes. Et forcément, ça défile chez moi, on m'en raconte ! Un magasin, c'est quasi un confessionnal. Ce n'est pas comme les supermarchés où on donne son argent à des employées derrière leur caisse. C'est presque des automates qui vous rendent la monnaie sans un bonjour ni un au revoir.

Notez que la radio aussi, c'est précieux pour une femme. D'ailleurs, la première chose que je fais en me

levant, c'est de tourner le bouton. Sans mon quart d'heure de radio et mes deux tasses de café, je commence la journée avec des pieds de plomb. Tous les speakers, je sais leur nom et les heures de leurs émissions. Ils vous parlent comme à des vieilles connaissances, à croire qu'ils sont assis à table, à boire le café avec vous. Mais parfois, je me dis que c'est une attrape. Ils ne savent rien à votre sujet, ils parlent dans le vide, sans se douter dans quelle oreille ça va tomber. Ils mourront sans avoir appris comment vous vous appelez. Pourtant, il y a beaucoup de personnes qui se contentent de ça, la radio ou leur poste de télé. Moi, ça ne me suffit pas. J'aime bien aussi de tenir le crachoir. On dit même que je suis une fameuse langue.

Je me suis assez morfondue à la ferme quand j'étais jeune, avec seulement les vaches et les cochons pour me faire la conversation. Et combien de fois que mes parents m'ont obligée à travailler plutôt que de m'envoyer à l'école ! Pour maman, il n'y avait que l'utile, ce qui se mange, ce qui rapporte. Elle ne voyait même pas d'un bon œil que j'aille au patronage des Sœurs, le dimanche après-midi. C'était toute ma vie, pourtant, retrouver des filles de mon âge, chanter, apprendre des danses pour les fêtes qu'on organisait, et surtout rire, dire des blagues ! A la maison, est-ce qu'on riait jamais ? Mon père avait bien trop à faire pour cultiver ses douze hectares rien qu'avec ses deux bras et son cheval, sans machines ni tracteur en ce temps-là.

Quand je rentrais de m'être amusée, c'était recta : maman m'avait préparé toute une liste de corvées pour rattraper le temps perdu. Je me souviens d'un bricolage pour la fête des mères que j'avais commencé à une réunion de patro et que j'avais rapporté à la maison pour l'achever en cachette. Maman était tombée dessus et m'avait grondée, vu que je passais mon temps à ça et qu'on n'en sortait déjà pas avec la besogne. Je n'ai pas osé lui dire que c'était son cadeau, tellement j'avais honte. Je l'ai brûlé dans la cuisinière.

Ce n'est pas que je lui en veuille encore. Pauvre

femme, au point où elle en est ! Quand elle a commencé à ne plus pouvoir vivre seule, on m'a reproché de la placer dans un home plutôt que de la prendre chez moi. Mais c'était ça ou mon commerce. Il faut tout le temps être derrière elle puisqu'elle n'a plus sa tête à elle. Elle furette partout, elle sort sur la route sans crier gare. Quand elle vient passer un jour chez moi, à la belle saison, elle ne répond même plus à ce que je dis. Pourtant, on voit bien qu'elle rumine au fond d'elle-même. Quelquefois, je lui demande : « Ça ne vas pas, maman ? Tu as mal quelque part ? Tu te tracasses pour quelque chose ? ». C'est comme si je chantais Marlborough. C'est autrefois que nous aurions dû parler ensemble, au temps où elle était encore bien. « On aurait dû, on aurait dû... ». On pourrait passer sa vie à se dire ça. J'ai agi avec ma conscience, et je ne me retourne pas sur ce que racontent les gens.

Alors, moi qui aime tant voir du monde tout autour de moi, quand le petit ménage est venu s'installer en face dans la rue, aux premiers beaux jours, ça m'a fait un coup de printemps. Si jeunes ! En blues jeans, sans façons, mais des personnes d'un certain milieu, ça se voyait tout de suite. Beaux tous les deux ! Enfin, moi je les trouvais beaux, même lui avec sa barbe, ses longues jambes et son nez de travers... Et leur petite fille ! Mon Dieu, un petit bout de six mois, tellement mignonne. J'en ai été bleue tout de suite.

Il ne faut pas croire, dans le village, qu'ils aient été si bien reçus. Les réflexions allaient bon train, j'en entendais de toutes les couleurs : « Avec un bébé de cet âge-là, est-ce qu'on se lance dans des aventures pareilles ? La jeune dame est une sans allure, elle ne sait pas tenir un ménage... Avec leur culture sans engrais, ils se croient plus malins que les autres. Ils n'auront rien sur leur terrain ». C'est vrai que quand on vient de la ville, cultiver et tenir des bêtes, c'est un fameux apprentissage. Mais moi, je me mets à leur place. Chômer, toujours chômer, ça finit par vous user. Je peux en parler avec mon fils qui depuis deux ans est sans travail. Rester chez lui à se

tourner les pouces, dans sa petite chambre en ville où il ne sait même pas se remuer, vous ne croiriez pas mais ça le fait maigrir au lieu de gagner des kilos. Plutôt que d'aller pointer, comme il dit, il serait prêt à vider les poubelles dans les camions ou à piocher des tranchées dans les rues avec les ouvriers du gaz. Alors, moi je pensais : « En voilà deux au moins qui tâchent de s'en sortir plutôt que de se laisser aller comme des loques ».

Mais chez nous, c'est un village de vieux. On ne s'habitue pas vite aux nouvelles figures. Les jeunes sont partis habiter en ville, ou bien quand ils ont les moyens, ils ont fait construire des maisons près des endroits où ils travaillent. Et par ici, qu'est-ce qu'ils peuvent trouver comme emploi ? Les agriculteurs n'ont même plus de quoi occuper leurs garçons depuis qu'on cultive à la machine. Les scieries font faillite, avec la crise du bâtiment et les billes en béton qu'on fabrique pour les chemins de fer. Alors, quand le jeune monsieur s'est installé ici en face, dans l'ancienne cinse Cloquet, et s'est mis à parler de ses belles théories, vendre des légumes sains et des produits meilleurs pour la santé, on riait derrière son dos. La cinse Cloquet, à ce qu'on disait, elle ne valait même pas le prix qu'ils l'avaient payée, et un de ces quatre, elle allait leur tomber sur la tête avec ses murs tout pourris. Drôle de cinse, d'ailleurs. Qu'est-ce qui reste à part les bâtiments ? Tous les champs ont été vendus, sauf un petit hectare et le verger.

Ils n'avaient pas encore de meubles et ils parlaient déjà de s'acheter des chèvres ! Car ils se sont installés avec trois fois rien, leurs livres, les tableaux qu'avait peints la dame et leur pick-up avec leurs disques. On ne vit pas de musique et d'eau fraîche. Au début, ils s'asseyaient et mangeaient sur des caisses, puisqu'en ville ils vivaient en meublé et n'avaient quasi rien emporté. Quand il leur restait le temps de manger, avec tous les travaux à faire dans la maison ! Les premiers temps, la jeune dame mettait des bouquets partout pour que ça fasse moins vide. Quel amour des fleurs ! Les premiers

mètres de jardin qu'ils ont retournés, ils y ont repiqué des reines-marguerites qu'ils avaient rachetées à la vieille Mariette. Moi, je ne leur aurais pas fait payer, des jeunes qui ont tellement besoin de tout, mais par ici dans le village, c'est encore l'ancienne mentalité donnant-donnant. On se souvient encore du temps où il fallait travailler dur pour mettre deux sous de côté.

Je me rappellerai toujours leur arrivée l'an dernier, au dimanche des Rameaux. Ça m'a frappée parce qu'à cette date-là que le printemps soit déjà là ou qu'il se fasse tirer l'oreille, je rouvre le dimanche. C'est le moment où beaucoup de gens reviennent dans leur seconde résidence, car avec les problèmes de chauffage, actuellement, il y en a qu'on ne voit pas une seule fois de tout l'hiver. A l'approche de Pâques, le mouvement reprend sur les routes et il y a du passage devant chez moi.

Tout en servant une cliente, je regarde à travers ma vitrine et qu'est-ce que je vois ? Une jeune femme en jeans, très jolie par ailleurs, très fine de visage qui portait sur son dos un bébé, comme les négresses. Depuis lors, ça s'est répandu, c'est devenu une mode, mais sur le coup ça m'a quand même semblé curieux. Elle parlait avec le gros François et la grosse Maria qui habitent juste devant chez moi et passent une bonne part de leur temps, maintenant que François est pensionné, à s'asseoir sur le pas de leur porte dès qu'il y a un peu de soleil. Chacun bien enfoncé dans son fauteuil d'osier, on dirait deux gros Bouddhas. Quand la jeune femme s'est amenée, ils ont fait les yeux ronds. Avant la vente de la cinse, ils l'avaient vue passer en coup de vent avec son mari quand ils étaient venus visiter. Mais comment ils s'appelaient, d'où ils venaient, ce qu'ils avaient fait comme métier, mystère. Or, ça intrigue toujours des nouveaux voisins.

Elle avait fait six kilomètres à pied avec son bébé sur le dos. Oui, leur camionnette était tombée en panne dans la campagne. Pour le jour qu'ils arrivaient, il leur fallait bien ça. Et elle venait demander où elle pourrait trouver un garage. C'est que dans le village proprement dit, il n'y

a même plus une pompe à essence. Elles sont toutes installées le long des grands routes, aujourd'hui. On lui a donc renseigné la station Esso qui se trouve à vingt bonnes minutes, et elle est repartie avec son bébé.

Pauvre chou ! J'aurais dû proposer qu'il reste chez moi en attendant. Mais je devais tenir le magasin, et Nestor, depuis qu'il est malade des nerfs, ne supporte plus les pleurs de bébé. Et puis, c'était encore une étrangère pour moi. Et nous autres, au village, on se méfie un peu des étrangers... Ça remonte au temps de notre enfance, alors qu'il y avait les premiers hôtels et les premiers touristes qui nous faisaient rire avec leur chemise Lacoste et leurs lunettes noires. En plus qu'ils passaient devant vous sans dire bonjour, et pour qu'on ne salue pas quelqu'un, au village, il faudrait qu'il vous ait tué père et mère ou qu'il ait mis le feu à votre maison.

Et les secondes résidences, ça n'a pas arrangé les choses. Car c'est devenu une véritable maladie depuis quinze ou vingt ans. Ils ont racheté dans le pays tout ce qui était à vendre pour y faire des transformations. Ils mettent des millions là-dedans, avec des pelouses, des piscines, et ils font ce qu'il faut pour qu'on voie que ça a coûté cher. Tout leur est dû, ils se prennent pour des Crésus. Il ne faut pas généraliser, il y en a qui viennent acheter chez moi et qui sont la correction même. En revanche, beaucoup sont plutôt des sans-gêne, surtout parmi les jeunes. Ils roulent comme des fous en voiture ou sur leur motorette. Ils n'ont aucune patience avec les vaches quand il y en a sur les routes, et ils klaxonnent pour leur faire peur. Ils ne savent pas ce que c'est de rentrer dix ou douze bêtes de la pâture avec tout le trafic qu'il y a aujourd'hui.

Si ce n'était que ça... Mais ils ne respectent pas les cultures. Ils passent à travers les prés qui ne sont pas fauchés, ils courent dans les blés, quand ils ne s'y couchent pas tout bonnement, avec les manières d'aujourd'hui. Car j'aime autant vous dire que pour la tenue chez la plupart ça laisse à désirer. Les filles et même les

dames, en été, ça ne les gêne pas de se promener à moitié nues. Je ne dis pas que toutes les filles de par ici sont des modèles de vertu, mais devant tout le monde au moins, il y a des choses qu'elles ne se permettent pas. Et puis le week-end, il y en a qui exagèrent. On se reçoit chez l'un, chez l'autre, jusqu'à des deux ou trois heures du matin. On fait marcher les pick-ups comme si c'était la foire, on s'égosille à se crier trois ou quatre fois des au revoir, on démarre avec les voitures... Nous, pendant les week-ends, on n'a pas qu'à s'amuser. On a besoin de son sommeil.

Bref, personne n'a proposé à la petite dame de dépanner sa camionnette, et elle est repartie avec le bébé. A la station Esso, ils n'ont pas voulu se déranger. Ils ont dit qu'ils n'avaient pas de personnel disponible un dimanche. Finalement, on a dû appeler Touring Secour qui lui aussi était débordé. Ça faisait bien dix heures du soir quand ils ont réparé la camionnette et que nous les avons vus débarquer, le jeune monsieur le visage tout creusé de fatigue et de faim, la maman les cheveux dans les yeux, les jambes grises de poussière, avec la tête du bébé qui lui ballotait dans le dos comme celle d'un petit lapin hors d'une carnassière de chasseur. Nous étions tous derrière nos rideaux à les observer. Et de penser qu'ils allaient coucher dans cette maison glacée, qui n'avait plus été chauffée depuis bien un an et demi, ça me donnait froid dans le dos.

Ils se sont donc installés dans la cinse Cloquet, entre chez François et Maria et la maison de Clovis, mon beau-frère. Et ça déjà, ce n'était pas de bon augure, car François et Clovis, depuis belle lurette, c'est comme chien et chat. J'ai pensé : « Aïe ! Ils ont mis le doigt entre l'arbre et l'écorce ». Je n'aime pas dire du mal de Clovis : pendant vingt ans, il a quand même été le mari de ma sœur Hortense, et il ne l'a pas rendue malheureuse. Mais être le voisin d'un numéro comme lui, je ne souhaiterais ça à personne. A la mort d'Hortense, qu'est-ce qu'il s'est imaginé ? Qu'on le regardait de travers ? Qu'on le soup-

çonnait de quelque chose ? Il avait oublié de remettre le couvercle sur la citerne, ça peut arriver à tout le monde. Des nuits et des nuits, en pensant à la fin qu'a eue ma pauvre sœur, j'ai été empêchée de dormir. Mais je suppose que lui, le mari, ça le turlupine encore plus que moi.

Au début qu'il était veuf, je me suis dit : « C'est le mari d'Hortense, il faut que je fasse quelque chose... ». J'ai voulu m'occuper de son linge. Je lui ai proposé de venir manger chez moi quand il voulait, même sans prévenir. Croyez-vous qu'il m'a répondu ? Depuis lors, on se dit bonjour, mais c'est tout. Pour parler, on ne se parle plus. Chaque semaine, il glisse sous ma porte la liste des marchandises qu'il lui faut. Je dépose la caisse à l'entrée de sa remise avec son compte et je trouve dans ma boîte aux lettres une enveloppe avec l'argent. C'est comme ça depuis dix ans. Parfois, je m'en fais mal à cause d'Hortense. J'ai l'impression que de l'autre côté, elle voit son mari négligé, avec ses vieux vêtements tout usés, tout rapiécés, elle qui était tailleuse de métier, et qu'elle me fait des reproches. Mais l'habitude, on dit que c'est une seconde nature.

Et la disbrouille entre Clovis et le gros François, ça, c'est une affaire encore beaucoup pire qu'entre Clovis et moi. Je me souviens même très bien comment ça a commencé, par l'histoire de l'échelle, aussi bête que ça. Pour cueillir ses prunes dans son grand prunier, François a emprunté à Clovis une échelle, parce qu'il n'en avait pas d'assez longue. Un échelon a craqué, vu la corpulence de François qui n'a jamais été un poids plume. Il a réparé l'échelon comme il se doit, mais il l'a peint en rouge avec un fond de couleur qui lui restait, alors que le reste était vert. Ça n'a pas plu à Clovis qui est méticuleux pour ses affaires. Il faut qu'on les lui rende exactement dans l'état qu'il les a prêtées. Alors François, mordant sur sa chique, a repeint toute l'échelle en rouge, et pour éviter les explications, il l'a rapportée à la nuit, la rangeant au pied du mur. Mais aussi vite l'échelle lui est revenue, parce que

le rouge, ce n'était pas du goût de Clovis. Et pendant plusieurs nuits, l'échelle a ainsi fait la navette d'un mur à l'autre. Mais ce qui a causé la rupture définitive, c'est l'histoire de la parcelle. La veuve Ligot avait un pré d'une vingtaine d'ares qui touchait à la fois au morceau de François et à celui de Clovis, un ancien terrain de la cinse Cloquet au temps de sa splendeur. François qui n'a pas assez de terre à son goût l'aurait bien voulu pour ses lapins. Mais Clovis lui a coupé l'herbe sous le pied, c'est le cas de le dire. Et ça, je crois bien que c'est par pure vengeance, car il n'en a jamais rien fait. Il l'a laissé tourner à rien. Mais il ne lui plaisait pas que François ait regard sur lui, il préférerait encore laisser pousser les ronces entre eux. Et après ça, on s'étonnera que les gouvernements des pays ne s'entendent pas et cherchent des occasions pour se faire la guerre.

Quant à M. Alain, je vais dire M. Alain puisque c'est comme ça que je l'appelle, j'ai plus vite fait connaissance avec lui qu'avec sa petite dame, car c'est lui qui venait le plus souvent acheter au magasin. Il parle plus facilement qu'elle, il est plus simple, plus bon enfant. Malgré sa barbe et qu'il me dépasse d'une tête et demi, il a gardé quelque chose de gamin. J'aimais bien tailler une bavette avec lui, car avec mes deux hommes, mon mari et mon fils, je n'ai pas été gâtée, ils sont aussi taiseux l'un que l'autre. Quand Robert revient un dimanche, je ne peux pas m'empêcher de le questionner comme fait une maman, qu'est-ce qu'il fait de ses journées, s'il en sort pour ses petites lessives, ce qu'il cuisine pour son manger... Nestor, on dirait que ça lui est égal tout ça. Alors, quand je pose trop de questions à leur goût, ils se mettent à faire une partie de cartes ensemble pour que je les laisse tranquilles.

Alors, mon petit nouveau monsieur, puisqu'il voulait bien me faire ses confidences, je le laissais parler, et même des fois je poussais un peu à la charrette. Voilà deux ans qu'il était sorti de l'université avec un diplôme, philosophie, psychologie, quelque chose comme ça. Un

frère à lui était parti cultiver en Australie et il lui avait pris envie de faire la même chose sans aller si loin. Ça effrayait un peu sa petite femme qui avait toujours habité en ville, mais elle comprenait que le bon air était meilleur pour leur petite.

Elle, c'était à l'Ecole des Beaux-Arts qu'elle avait fait des études, et elle peignait des tableaux abstraits. Elle n'était pas aussi bavarde que son mari, tant s'en faut, elle me mettait moins à l'aise. Ce n'était pas vraiment de la fierté, mais elle avait une façon de vous regarder sans vous regarder, comme si vous étiez de verre. Des yeux magnifiques pourtant ! Vert pâle comme de l'eau, de l'eau qui vous file entre les doigts... Mais c'est vrai qu'elle s'habillait de façon bizarre, comme les artistes. Au premier abord, ça écarte un peu les gens.

Dans les débuts, elle était contente d'avoir quitté la ville pour la campagne, j'en donnerais ma tête à couper. Je voyais ça quand elle sortait de chez elle, rien qu'à la façon de s'arrêter sur le pas de sa porte et de respirer l'air du dehors... Au commencement, je me demandais : « Il y a une odeur spéciale ? Qu'est-ce qu'elle sent ainsi ? ». Mais non, elle respirait seulement le grand air, comme un parfum délicieux. Quand je pense que ma fille Monique, elle, quand elle revient passer un dimanche, elle reste enfermée et ne va même pas faire un tour de jardin, alors que toute la semaine elle s'est empoisonné les poumons avec la pollution de la ville. Elle n'apprécie pas le bienfait d'avoir été élevée au bon air de la campagne. La petite dame, qui n'avait jamais habité que dans des grosses agglomérations, elle se rattrapait bien, allez. Dès qu'il y avait un petit rayon de soleil, elle sortait éplucher ses légumes sur le banc de pierre, dans la cour, ou elle venait y manger sa tartine le matin, regardant le ciel avec les nuages qui passaient comme si elle se trouvait au cinéma.

Une que j'aurais bien voulu voir de près, c'était leur petite ! Je l'avais juste aperçue le premier jour, au dos de sa maman, avec sa si jolie figure, ses grands yeux bleus

et ses cheveux tout bouclés. Mon petit-fils, le petit garçon de Monique, je n'en ai jamais profité quand il était bébé. Nestor n'aimait pas qu'il loge, vu que les pleurs, ça le réveillait. Alors, je ne l'ai jamais eu en vacances. Et c'est tout petits qu'ils doivent s'habituer aux grands-parents. Maintenant, il a déjà ses cinq ans, il est devenu trop personnel. Et il vous tient tête, et il vous répond ! Et il faut tout le temps que sa maman s'occupe de lui, il ne la lâche pas d'une semelle. Il n'aime pas de venir près de moi ni de son grand-père. Nestor lui fait aussi trop de remarques : « Un grand garçon comme toi ! Tu ne deviendras jamais un homme... Ta maman, quand elle était petite, elle était plus sage que toi ! ». Il faut comprendre que ce gamin-là, il n'a plus de papa depuis que ses parents sont séparés. Ça marque un enfant, des choses pareilles.

J'espérais que la jeune dame viendrait un jour avec la petite au magasin ou qu'elle se promènerait dans la rue, et que je pourrais lui faire un petit bisou. Mais pour moi, ils n'avaient même pas de poussette ni de voiture d'enfant. Alors, un matin, je me suis décidée. Je me suis dit : « Je vais leur demander si je ne peux rien faire pour eux. Ce sont des choses normales entre voisins ». Je m'apprête à traverser la rue et qu'est-ce que je vois ? Maria qui entrait dans la maison. J'ai pensé : « Celle-là, il faut toujours qu'elle soit la première partout ».

Bon, je suis restée chez moi. Je n'ai pas voulu marcher sur les brisées de Maria. Surtout qu'elle allait bien trois fois par jour porter des choses au petit ménage, sous prétexte qu'ils n'étaient pas meublés, un lit de fer tout rouillé, une vieille table, des chaises qu'avec son poids elle n'aurait pas osé s'asseoir dessus. Même des affreuses postures de Notre-Dame de Lourdes et de saint Antoine, et des images du temps passé avec des couleurs presque effacées. Moi, ça m'aurait gênée de me faire ainsi quitte sur les autres de mes fonds de grenier.

Ça a toujours été pareil avec Maria. Quand on jouait des pièces au cercle Saint-Julien, c'est assez dire qu'il lui fallait avoir les premiers rôles. Ce n'est pas qu'elle soit

mauvaise actrice, au contraire, c'est son affaire de monter sur une scène de théâtre. Elle aurait dû être maieur à la place de François et faire les discours aux fêtes, car elle aime bien jeter de la poudre aux yeux. Et elle a toujours tâché de fréquenter les gens plus haut qu'elle. A l'école déjà, si une fille de notaire ou de docteur l'invitait pour jouer, il fallait que tout le monde soit au courant. Dans le village, les langues allaient bon train sur M. Alain et sur sa petite dame, mais c'étaient quand même des vedettes. Maria voulait être la première à fourrer son nez chez eux.

Le brave François s'était aussi mis à aller chez M. Alain pour l'aider avec son motoculteur. Il aime bien donner des conseils et faire l'important. A quoi voulez-vous qu'il s'occupe maintenant qu'avec la fusion des communes il n'est plus maieur ? Il n'a plus que son jardin et il produit tant de légumes que ses deux surgélateurs sont toujours pleins. Et alors, ça commence entre lui et Maria. « Qu'est-ce que nous allons faire de tout ça ? » qu'elle demande. « On ne sait jamais, répond-il, s'il y avait une guerre... ». Une guerre ! Je vois d'ici le tableau si à cause d'une bombe on nous coupait l'électricité. Plus de froid dans les surgélateurs et tout se mettrait à gâter. Au début, les gens se rendraient malades à manger, puis il faudrait bien qu'ils jettent. Quelle affaire ! Je préfère ne pas y penser.

François et moi, tous les deux, nous nous sommes toujours bien arrangés. Il a toujours le mot pour rire, comme moi, il vous remonte le moral. Depuis qu'il a arrêté de fumer, il faut toujours qu'il suce des caramels et des petits anis. Quand il vient au magasin, il prend son sachet et il dit : « Ne le marque pas sur le compte, Nelly, fais-le rentrer dans les autres produits... ». Parce que Maria ne veut pas qu'il achète tout ça, elle trouve que ça le fait trop grossir. Si je viens de faire du café, il en boit une tasse. « Personne n'en fait de l'aussi bon que toi » qu'il me dit. Ou bien il s'assied sur l'escabeau et je le laisse lire « Les Sports » d'un client qui l'a commandé. Maria juge que c'est des dépenses inutiles. Mais elle, quand elle a des envies, elle n'y regarde pas, même si c'est du raisin en

primeur à cent francs le demi-kilo.

Tout bien pesé, c'est quand même heureux que le petit ménage il a eu François et Maria. Car les premiers temps, on peut dire qu'ils en ont vu de toutes les couleurs. Quand il bêchait son jardin, le jeune monsieur, il s'arrêtait toutes les cinq minutes et regardait ses mains. Il faut des cals aux mains pour tenir un outil, et ce qu'il avait surtout, le pauvre, c'était des cloques. Pour la théorie, c'était un vrai savant, il avait tout appris dans les livres, mais je me demande s'il avait jamais fait pousser un radis. Un jour, il me dit : « C'est curieux, voilà près d'un mois que j'ai semé mes carottes et elles ne lèvent pas ». « Ce n'est pas possible, que je lui fais, c'est que la semence était trop vieille, ou qu'elle a pourri en terre avec les pluies ». Je vais voir. Elles avaient levé, ses carottes, il restait bien une feuille tous les deux mètres. Mais tout le reste, les limaces en avaient fait leurs choux gras. « Comment, me dit-il, les limaces mangent les carottes ? ». Evidemment, c'est des choses qu'on n'explique pas dans les livres de philosophie. Et depuis le temps qu'on leur fichait la paix, les limaces, elles se payaient une pinte de bon sang.

M. Alain, il vit trop dans les nuages, et il croit que les autres sont comme il imagine. Son idée, c'était de faire des tournées en camionnette avec ses légumes, toutes sortes de pains qu'il aurait cuits lui-même, de la bière sans produits chimiques et son fromage de chèvre, parce que ça, c'était sa principale idée fixe. Mais les gens ont leur boulanger, leur bière qu'ils boivent depuis toujours. Et puis, il y a des personnes comme ça, on les dirait abonnées aux catastrophes. Quand M. Alain s'amène avec sa longue figure, je me dis : « Ca y est, qu'est-ce qui lui est encore arrivé ? ». Les rates, les mulots, les taupes, les guêpes... Les ennuis lui courent après comme les mouches après une vache en été. C'est comme mon fils Robert. Pourquoi ne réussit-il pas mieux dans son travail ? Bien de sa personne, sérieux, travailleur. Et il perd ses emplois au bout de six mois. L'usine fait faillite, ou il a sa crise de conjonctivite... Et avec les filles c'est pareil.

Tout craque au moment où on le croyait bien engagé. M. Alain, si je l'ai pris en affection c'est peut-être parce qu'il me faisait penser à Robert.

Mais que faire pour les aider ? Le matin, en mettant la chambre en ordre, puisque de là-haut je plonge tout droit dans leur cinse, je voyais la petite dame en blues jeans qui balayait la cour, nettoyait l'étable et le poulailler. Vivre à la campagne, ce n'est pas seulement venir manger sa tartine au soleil et plonger son nez dans des gros bouquets. Elle me semblait parfois si fatiguée avec ses yeux tout cernés ! C'est moi qui ai prévenu M. Alain, preuve que je ne tenais pas plus pour lui que pour elle, ainsi que Maria l'a raconté plus tard. Je lui demandais, mine de rien : « Et votre petite femme, M. Alain, ça lui plaît, sa nouvelle vie ? Ça ne la fatigue pas trop, elle qui n'est pas habituée ? ». « Ben, qu'il faisait, elle a un petit peu mal au dos... ». Mais ça n'avait pas l'air de le tracasser plus que ça. Sur certaines choses, il avait de drôles de théories. Les gens se fatiguent pour rien, disait-il, parce qu'ils contractent leur muscles en travaillant. Il faut être bien détendu, alors ça va tout seul. « Cause toujours » que je pensais, mais je plaignais sa petite femme s'il n'avait que ces discours-là pour soigner ses maux de dos. Quand je me lève à six heures du matin et que je me couche passé minuit, je n'ai pas le temps de faire attention à la façon dont je tiens mes muscles. Si mon mari m'avait prêché ça, je crois bien que je l'aurais envoyé promener.

A peine installé de deux mois, qu'est-ce qu'il trouve encore moyen d'inventer, M. Alain ? De se faire une entorse. Et sur le terrain de Clovis, encore bien. Vous me demanderez ce qu'il allait faire chez mon sauvage de beau-frère ? Ça, c'est encore une autre affaire.

Car mon Clovis, depuis que François et Maria fréquentaient le jeune ménage, il se terrait chez lui comme une bête des bois. Plus il voit que les gens vont les uns chez les autres, plus on dirait qu'il se renferme sur lui-même. Un mariage, par exemple, ou une communion

dans la rue, ça le fait s'enterrer pour huit jours dans sa maison. Et moi qui ai si facile de parler aux gens, quand j'approche de lui j'ai une boule dans la gorge. Ça dure depuis que je suis toute petite. Une pareille pièce d'homme ! A quatorze ans, vous lui en auriez donné dix-huit, il faisait craquer tous ses costumes. Quand ma sœur a commencé de sortir avec lui, je lui ai dit : « Mieux vaut pour toi que pour moi... ». Rien que de lui donner le bras, j'aurais attrapé la jaunisse. La vieille sœur Emilie qui l'a eu à l'école raconte qu'il est toujours resté à part des autres. Au lieu de jouer à la récréation, il ramassait des petits cailloux et des morceaux de bois et il construisait des « usines » comme il disait, dans un coin de la cour où personne ne pouvait aller. C'était déjà le démon de la mécanique qui le travaillait.

C'est bien simple, je l'ai toujours connu un tournevis à la main. Une nuit, j'ai rêvé qu'il démontait Hortense pièce par pièce, morceau par morceau et qu'il la rangeait dans des boîtes. Et quand je le rencontre et qu'il me regarde derrière ses sourcils gros comme des buissons, j'ai l'impression qu'il va faire la même chose avec moi. Du temps que ma sœur vivait, il était plombier de son métier, mais après sa mort il a tout laissé aller. Les hommes comme ça, je me demande comment ils font quand ils deviennent veufs. On ne couche quand même pas avec sa boîte à outils, et sur ce chapitre-là, il était incroyable d'après Hortense. Ça la fatiguait plus que tout son ménage et ses nettoyages à la fois.

Le terrain de Clovis, c'est territoire interdit, pour les bêtes aussi bien que pour les gens. Or, je ne vous ai pas dit qu'il avait un chien, M. Alain. Je ne ferais pas de mal à une bête, mais quand même, où avait-il déniché ce phénomène ? Laid ! Moitié basset, moitié cocker. Et plus fou, ça n'existe pas. Toujours en vadrouille, courant après les poules, renversant les cages à lapins. Jouette plutôt que méchant, mais les petits enfants se mettaient à hurler rien qu'à le voir approcher d'eux.

Je comprends que les voisins leur ont fait des

réclamations. Alors, ils l'ont attaché à sa niche. Mais comme il s'ennuyait au bout de sa chaîne, il aboyait, il aboyait ! Ça commençait à cinq heures du matin, dès que le premier vélo passait sur la route, et jusqu'au soir, ça n'arrêtait pas, avec quelque fois une séance supplémentaire pendant la nuit, quand il avait aperçu le diable ou des fantômes. Certains jours, je lui aurais bien jeté une boulette empoisonnée. Mais M. Alain était d'une patience avec lui ! A genoux devant sa niche, à lui parler comme à une personne, tout pareil que Nestor avec ses chats. Car mon mari a toujours mieux aimé les bêtes que les gens... Il fallait entendre M. Alain, alors que son satané animal aboyait à rendre fou tout le quartier : « C'est tout, mon gros chien-chien, viens faire câlin près de ton maître... Il ne faut pas réveiller les petits enfants qui font dodo ». Vous comprenez qu'il s'en fichait, le gros chien-chien. Je croirais plutôt qu'il se sentait encouragé.

Et tous les soirs, M. Alain lui faisait faire sa promenade tellement il en avait pitié. Mais il lui prenait de telles crises, à la bête, elle donnait de tels coups sur sa laisse, après tout un jour attachée ! Des fois, elle lui échappait. Alors, on entendait crier à l'autre bout du village : « Homère, Homère ! Qu'est-ce que ça veut dire ? Reviens tout de suite, Homère... ». Parce qu'encore bien il lui avait donné ce nom-là. « Ça y est, que je me disais, le chien est encore en train d'en faire des belles... ».

Et la terreur de M. Alain, c'était que l'animal aille faire un tour chez Clovis, car il y a partout des pancartes avec écrit dessus : « Pièges, poison... ». Et si vous entendez un coup de feu, de jour ou de nuit, vous pouvez être sûr que c'est un chat qui n'a pas lu les écriteaux, bien que depuis le temps, ils sont appris et n'y risquent plus le bout de leur queue. Il faut dire aussi que le terrain de Clovis, c'est le mystère des mille et une nuits. En plus de ses autres mécaniques, depuis l'an passé, il a construit une éolienne qui est un danger public. L'automne dernier, par tempête, une partie de l'hélice s'est détachée et elle est allée atterrir dans le jardin de François. Si c'était tombé

sur les gens ou une maison, vous imaginez. Et sa dernière invention, c'est de fabriquer du gaz avec ses déchets de jardin pour faire sa cuisine et chauffer son eau, bien que sans vouloir dire du mal d'un de ma famille, je ne crois pas qu'il prenne souvent un bain. Et tout ce gaz qui s'accumule, d'après certains, ça pourrait bien faire exploser un jour tout le quartier. En attendant, il paraîtrait qu'il fait son électricité et son gaz lui-même, et comme je le comprends, c'est pour que plus personne ne mette les pieds chez lui, même pour relever les compteurs.

Et depuis qu'il a installé ses fameux appareils, son terrain est encore devenu plus sacro-saint qu'avant. Pour moi, il n'a pas envie qu'on les lui copie ou qu'on fasse un accroc dedans. Bref, défense d'approcher, c'est le règlement. Mais allez faire comprendre ça à un chien ! Un jour, Homère a passé par un trou du treillis, et on a entendu tirer. Depuis, vous savez ce qu'on a appris ? Clovis n'a même pas de fusil. Les coups de feu, c'est comme les pétards automatiques qu'on met à la saison des cerises pour effrayer les merles. Quand Clovis veut faire le terrible, il appuie sur un bouton sans même sortir de sa maison.

N'empêche que sans savoir, en entendant tirer, le jeune monsieur a transi pour son grand sot d'Homère. La moutarde lui est montée au nez, c'est encore comme mon fils Robert. Vous diriez des agneaux, mais quand ils se mettent en colère, ça compte double. Bref, malgré le fil barbelé, M. Alain a escaladé la clôture et il a sauté de l'autre côté. Puis, on n'a plus rien entendu.

De le savoir là, sa petite dame a été prise de panique. Elle est venue me trouver, blanche comme une feuille de papier, et moi aussi connaissant mon Clovis j'étais dans mes petits souliers. J'ai tout laissé là et prenant mon courage à deux mains, j'ai voulu savoir de quoi il retournait.

Encore heureux que la grille n'était pas fermée à clé. Nous avons fait le tour de la maison et arrivées par derrière, qu'est-ce que nous voyons ? Notre petit mon-

sieur assis dans l'herbe, encore plus blanc que sa femme. En sautant, il s'était pris le pied dans l'appareil à fabriquer le gaz et avait même arraché un tuyau. Et lui, le grand benêt de Clovis, il ne pensait qu'à une chose : réparer son appareil pour ne pas perdre son gaz. Qu'il y ait des blessés ou des morts sur le terrain, ce n'était pas son affaire. Comme je le connais, il ne se serait pas retourné sur eux avant d'avoir remis sa mécanique en état.

Voilà qu'il nous aperçoit et qu'il se relève. J'en ai eu le chair de poule. Il a déjà une forte voix quand il parle, mais quand il se fâche, c'est pire qu'un avion qui passe le mur du son. Quand ça lui arrivait, du temps de ma sœur, je m'enfermais dans la buanderie pour ne pas l'entendre à quatre maisons de distance et je priais pour qu'il n'arrive pas malheur à Hortense. Trois étrangers d'un coup sur son territoire, alors que pour lui une souris c'est déjà trop en temps ordinaire ! Je me demandais ce qui allait nous arriver. Eh bien, vous ne devinerez jamais quoi. Il s'est mis à chanter, à chanter à pleins poumons.

Il faut savoir qu'il a une des plus belles voix du pays. Pour y croire, il faut l'avoir entendu. Jeune, il chantait à l'église. Et quand il commençait, tout le monde se retournait vers le jubé, même ceux qui savaient que c'était lui. Et quand nous jouions nos petites pièces au cercle, il chantait pendant les entractes, du sérieux et même du comique. Et puis, après la mort d'Hortense, ça a été fini. On ne l'a plus entendu. Bien qu'une fois ou deux sur l'année, il arrive qu'il se remette à chanter. Sans raison, un matin, ça part de chez lui, et ça dure parfois toute une demi-journée. C'est un événement dans le village. On se dit : « Vous avez entendu ? Y a Clovis qui chante aujourd'hui ».

Bon ! Le jeune monsieur dans l'herbe avec son entorse, la petite dame et moi sans bras ni jambes, clouées sur place comme si nous avions pris racine et Clovis qui chantait à sa manière à lui, avec ses grands yeux de veau et sans rien exprimer sur sa figure, vous voyez d'ici le tableau. Je crois qu'il a été pris de court. A

vivre comme ça comme un sauvage, il n'a plus l'habitude de s'expliquer avec les gens. Il ne sait même plus comment on fait pour se mettre en colère, il n'a plus jamais l'occasion. Alors, il s'est mis à chanter. Et une fois commencé, il n'y avait pas de raison qu'il s'arrête, il aurait eu l'air encore plus bête. Alors, il a continué. Oui, mais, ça durait, ça durait. Et M. Alain qui se tordait de mal avec son entorse. Et la petite dame et moi qui n'osions pas bouger, car une voix pareille, ça vous fait drôle dans le ventre comme quand on va à balançoire. Ça fait trembler les carreaux des fenêtres quand il chante à l'intérieur.

Là-dessus, M. Alain a tâché de se remettre debout, mais il a poussé un tel « Aïe ! » que ça a fait taire Clovis. Il ne savait plus mettre son pied à terre, notre pauvre petit monsieur. Sa femme et moi, nous l'avons empoigné chacun par un bras pour qu'il puisse avancer à cloche-pied, mais vous voyez ça d'ici, avec son mètre nonante-deux ! Alors, Clovis a grogné comme pour dire : « Ne vous mêlez pas de ça, laissez faire les hommes ! ». Et hop ! M. Alain était sur son dos. Et en avant ! On a repassé la grille et on est revenu à la cinse Cloquet. Dommage qu'il n'y avait pas quelqu'un sur la route pour nous filmer. On a sorti un fauteuil à l'ombre avec une chaise pour qu'il puisse mettre son pied dessus, et j'ai été téléphoner au docteur.

Je suis retournée à mon magasin. Mais Clovis, lui, est resté. Qu'est-ce qui s'est passé dans sa grosse tête ? Allez le savoir. Les gens disent en riant qu'il a eu le coup de foudre pour la petite dame. Pourquoi pas, après tout ? Une pareille nature, voilà dix ans qu'il était privé. Il est resté dans un coin de la cour sans bouger, comme s'il avait vu une apparition de la Sainte Vierge à Lourdes. Avec ses grands bras qui lui pendaient le long du corps et sa bouche à moitié ouverte en dessous de sa moustache, on aurait juré qu'il allait recevoir la sainte communion. Comme à l'heure de midi il était toujours là, on a fini par l'inviter à manger, et il n'a pas dit non. Seulement, il n'a pas voulu se mettre à table. Il a pris son assiette et est allé

s'asseoir sur une brouette dans la cour. Alors que la mort de ma sœur, je lui ai proposé combien de fois de prendre ses repas chez nous ! Enfin, je ne pensais pas à être jalouse. Je me disais : « Tant mieux pour lui ! ».

Croyez que je mens si vous voulez, mais il est resté à la cinse toute la journée. Et comme on avait mis la petite dormir à l'ombre après sa panade, il est allé se pencher dessus pour la voir de plus près. Vous imaginez qu'elle a eu peur, la gamine ? Pas du tout, elle lui a fait des risettes. Je dois dire qu'une enfant pareille, j'en ai rarement vu. Facile, toujours contente ! Si un jour je reste veuve, ne parlons pas de malheur, et que je dois habiter en ville, j'ai déjà mon idée : je garderai les enfants des mamans qui vont travailler. Vous croyez que ça me gênerait d'en avoir cinq ou six à la fois ? Que du contraire. Je sais bien que les jeunes ménages, ils disent maintenant : « Est-ce qu'on doit encore en avoir avec toutes les calamités qu'on nous promet ? ». Moi je dis oui, rien que pour les montrer à ceux qui veulent déclarer la guerre. Devant un petit enfant, vous oseriez bien jeter le monde dans une pareille catastrophe, vous ?

Toujours est-il que Clovis a joué avec la petite Géraldine, lui qui n'a pas pu en avoir, et ça a été un des gros chagrins d'Hortense. Puis il a fait le tour de la cour en passant l'inspection de tout ce qu'il y avait à réparer, et ce n'est pas ça qui manquait dans une maison qui a été tellement négligée. Et tout d'un coup, sans qu'il ait rien demandé à personne, on s'est aperçu qu'il s'attaquait à la pompe à purin. Ça lui a pris tout l'après-midi. Et quand il a eu fini, il l'a fait marcher pour essayer. Et ça empestait avec les premières chaleurs, mais on n'osait rien lui dire. Avec tout ce qu'on racontait sur lui ! Taillé comme il est, avec ses cheveux jusque dans le cou et ses vieux vêtements qui datent d'au moins dix ans, car depuis la mort d'Hortense, je me demande s'il s'est seulement acheté du neuf.

Et le lendemain à six heures du matin, qu'est-ce qu'on a vu ? Clovis qui fauchait les ronces dans le fond du

terrain. Et il a balancé tout ça par dessus la clôture pour mettre dans son appareil à fabriquer le gaz. Et les jours suivants, il a achevé de faucher les ronces et les orties, sans rien demander à personne. Puis, il a continué les réparations dans tous les coins du bâtiment, portes, volets, briques qu'il remaçonait dans le mur. On le voyait au travail, puis tout d'un coup envolé ! Des fois, il restait à manger, mais toujours dans un coin avec son assiette.

Deux qui ne se montraient plus, c'étaient François et Maria. Qu'ils mettent les pieds à la cinse alors que Clovis y était, il ne fallait pas y compter. Ils auraient eu bien trop peur d'attraper le choléra. Et ça, je trouve que c'est un peu mesquin. Rien que pour le plaisir de voir la petite, moi, j'aurais marché sur ma fierté. Il est vrai que Clovis est un peu canaille... Pour ce qui est de parler, il ne disait pas un mot de trop. Mais presque tous les jours, vive la joie ! Il se mettait à chanter. Tous les airs d'opéra l'un dans l'autre avec ceux qu'il avait retenus de l'église, « Carmen » et « Plaisir d'amour » après le « Tantum ergo ». C'était surtout quand il arrivait à la petite de pleurer. Clovis y allait de son petit concert et finis les pleurs, comme par enchantement. Ça ne m'étonnerait pas non plus, mine de rien, qu'il faisait le coq devant la petite dame. Quand elle avait mis sa lessive au fil, par exemple, ça lui donnait de l'inspiration. Tout de suite, c'était « Mexico » ou « L'au-berge du cheval blanc ». Ou bien si elle épluchait ses légumes dans la cour. Mais qu'elle rentre dans la maison, puisqu'elle ne l'écoutait plus, il n'achevait pas le concert.

Mais j'ai aussi idée qu'il chantait pour faire la nique aux deux autres. C'est que c'est un fameux clairon, mon beau-frère. Comme dans la Marseillaise : « Aux armes, citoyens ! ». Il vit au fond de sa tranchée, puis un beau jour, c'est la grande offensive. Il fait sauter ses pétards ou il sonne de son clairon. Et aux premières notes, si François et Maria prenaient le soleil devant chez eux, ils rentraient leurs fauteuils et on ne les voyait plus.

Pour ce qui est de Clovis, je n'avais plus de souci à me faire, mais ça recommençait de nouveau avec

maman. Le lundi de la Pentecôte, on me téléphone du home Saint-Boniface parce qu'elle avait encore fait une chute. Grave, que je demande ? Non, mais son mental n'était pas bon. Me voilà aux cents coups. Comme je ferme le lundi, en saison, j'étais bloquée jusqu'au lundi suivant. Laisser le magasin à Nestor ? Même pour une journée, c'est trop pour lui. Alors, j'ai demandé à Maria. Pour recevoir les gens derrière un comptoir et faire marcher sa langue, elle est toujours prête. Elle se donne du courage à puiser des bonbons dans mes bouches. Et François est bien content d'être quitte d'elle pour une journée.

Le lendemain, je prends l'autobus et je trouve maman la figure encore tout bleue de sa chute. Elle était assise dans un corridor et regardait par la fenêtre comme à travers les barreaux d'une prison. La directrice m'a expliqué qu'elle était très difficile de ces temps-ci, qu'elle sortait dans le jardin sans prévenir, et que c'est là qu'on l'avait trouvée couchée dans le gravier. Les infirmières la grondaient, disant qu'elle était une mauvaise tête, et maman se faisait toute petite parce qu'on était fâchée sur elle. Mais on sait bien qu'elle n'a plus tous ses esprits, alors qu'on la surveille ! C'est leur métier après tout. Et elles avaient toutes l'air de me faire des reproches, comme si j'étais une fille dénaturée de l'avoir placée dans une maison.

J'ai manqué pleurer dans l'autobus en retournant. Renoncer à mon magasin et reprendre maman chez moi ? Au bout de six mois, entre Nestor qui broie ses idées noires et elle toujours à surveiller, je deviendrais comme une pile électrique et ça retomberait sur les autres. Si on ne veut pas empoisonner la vie de son entourage, est-ce qu'on n'a pas le devoir de se conserver en bonne santé ? Et pourtant mon commerce, si vous saviez ! Des fois, je suis prête à l'envoyer à tous les diables. Avec Nestor qui ne cesse de me répéter : « Pour ce que ça te rapporte ! Et tout le mal que tu te donnes... ». Et les enfants disent pareil. Et le supermarché en plus !

Ça m'a donné un coup terrible. A douze kilomètres pourtant, mais avec les voitures aujourd'hui, qu'est-ce encore que douze kilomètres ? Les gens font leurs provisions pour la quinzaine. Sans compter qu'avec tout le choix qu'ils trouvent là-bas, ils deviennent de plus en plus difficiles. Mon frigo-présentoir, ça m'a coûté dix-huit mille francs, mais je ne sais plus suivre avec les produits. Toutes les nouvelles spécialités dans le frais, ça gâte au bout de huit jours et il faut les jeter. On ne se rend pas compte de ça. Et qu'est-ce qu'ils disent tout le temps à la télé, avec leurs Unions de consommateurs ? « Méfiez-vous ! Regardez bien ce qui est marqué sur les boîtes ! Ne laissez pas passer la date écrite dessus... ». A les croire, les commerçants n'ont qu'une idée en tête, voler le client.

J'ai offert un tablier à Maria parce qu'elle avait tenu le magasin. Sacrée Maria ! Je m'en veux quelquefois d'être toujours à penser des choses sur elle. On a quand même passé notre jeunesse ensemble. Si vous l'aviez connue à vingt ans ! C'était un fameux numéro. On la voyait à tous les bals à dix kilomètres à la ronde, et elle rentrait aux petites heures avec les garçons, troussant sa robe de soirée sur son vélo comme elle pouvait. Et même au début de son mariage, elle entraînait François à gauche et à droite. Puis, ils ont pris du poids tous les deux et ont arrêté de danser. Puis, Maria s'est mise à avoir mal aux jambes. Je sais bien que ce n'est pas gai pour elle, mais elle devrait laisser à François plus de liberté. Elle est jalouse qu'il sorte sans elle, et lui, il aurait bien envie de temps en temps de s'en aller une journée pour assister à un match ou faire une excursion avec les pensionnés. Vivre l'un sur l'autre comme ils font, ce n'est pas sain. Et ça les mène à quoi ? Commérer avec les gens qui passent devant chez eux et s'attraper à tout bout de champ pour des queues de cerises. Plus la journée avance et qu'ils ont eu de discussions, plus leurs fauteuils sont loin l'un de l'autre quand ils s'installent devant leur porte. Et le soir, ils sont à chaque bout de leur trottoir

comme les deux chandeliers d'une garniture de cheminée. François parle avec un, et Maria fait semblant de ne pas entendre. Elle parle avec un autre et fait exprès de dire tout le contraire de François. Enfin, je me tais, sinon on va encore raconter que je me mêle des affaires des autres.

Mais moi, je ne suis pas comme Nestor. Je ne sais pas vivre dans mes pensées et ne pas m'intéresser à ce qui se passe autour de moi. Je m'en faisais mal de l'entorse de M. Alain, et de tout le surcroît de besogne que ça faisait pour sa petite femme. Surtout que maintenant, à cause de Clovis, François et Maria ne les regardaient plus. Il est vrai que M. Alain, toujours avec son pied sur sa chaise, il avait trouvé un nouvel ange gardien. Vous savez bien qui ? La vieille sœur Emilie. Ça, la vieille sœur Emilie, il y aurait bien moyen d'écrire sur elle tout un livre. Elle et sœur Laurence, c'est vraiment deux curiosités à mettre sous un globe avec une étiquette. Quand elles ne seront plus là, le village ne sera plus ce qu'il était. Ce sera une époque du passé belle et bien enterrée.

Sœur Emilie, elle approche des nonante, et Sœur Laurence n'a pas beaucoup moins. Toutes les autres Sœurs sont mortes, depuis que leur école est devenue communale, mais ces deux-là sont restées dans leur vieille maison, et elles y vivent de leur petite pension. Il faudrait voir comme elles travaillent encore, repeignant les boiseries, réparant une chose ou l'autre pour ne pas payer des hommes de métier. Moi, je dis que le sexe fort ça n'existe pas. Il y a des hommes taillés comme des armoires à glace qui sont des véritables lavettes et des petits bouts de femme qui vous feraient marcher tout un régiment. Quand elles n'en sortent pas, les vieilles Sœurs, elles vont trouver Clovis qui ne refuse jamais d'y aller. Sœur Emilie l'a eu à l'école, comme presque tous les vieux du village. Elle leur parle encore comme à des petits gamins. Il y a en a qui font leurs Pâques rien que pour ne pas se faire gronder par elle, et pas un n'oserait lui manquer de respect. Nestor aussi, elle a été son

institutrice, et elle se souvient encore qu'il était premier en composition et que c'est lui qui récitait le mieux les poésies.

Tant que M. Alain a eu son pied sur une chaise, elle est venue lui rendre visite et ils discutaient tous les deux sans se disputer bien sûr, pour le plaisir. M. Alain n'est même pas marié à l'église, à ce qu'il paraît, mais il a les idées larges, et quand c'est pour parler de grandes théories, il est toujours prêt. Et Sœur Emilie, malgré son âge, elle a encore toute sa tête, je voudrais bien être comme elle à nonante ans. Ce n'est pas comme Sœur Laurence qui flotte un peu à certains jours et croit qu'on va sur la Noël alors qu'on est déjà à Pâques. Pauvres vieilles Sœurs ! Quand elles ont deux sous de côté, elles viennent acheter chez moi des sucettes ou des caramels, comme des gosses. Il paraît que plusieurs fois on a proposé de les reprendre dans la Maison Mère en France, mais elles ne veulent pas quitter le village. Elles y sont depuis plus de cinquante ans. Si on les changeait malgré elles, je crois qu'elles dépériraient comme des plantes qu'on repique à un mauvais moment.

Bref, à recevoir des visites et à lire des livres tant qu'il voulait, M. Alain, il n'avait pas l'air de s'en faire. Mais une qui trimait pour deux, c'était sa petite femme. Je le voyais à sa figure toute tirée. A chaque fois qu'elle venait acheter chez moi, je regardais ses petites mains déjà tout abîmées. J'en vois des mains sur mon comptoir quand on paie les marchandises ! Et elles vous en racontent des choses. Mais sa fatigue à elle, ce n'était pas seulement physique. On sentait bien qu'elle n'avait pas assez de satisfaction dans la vie. Quand ses fenêtres étaient éclairées le soir, je la voyais coudre bien tard ses rideaux. Des rideaux trop beaux pour leur vieille baraque, qu'elle avait achetés Dieu sait quel prix dans les magasins. Ou bien pendant la journée, elle cessait tout d'un coup ses gros travaux pour se mettre à faire des bouquets. Alors, on sentait qu'elle était dans un autre monde. On aurait dit une petite fille qui joue après avoir fait ses devoirs.

Surtout que M. Alain, il a l'air de vivre dans les nuages, mais il a bon appétit avec son grand corps et il aime bien manger à ses heures. Et quand elle avait perdu trop de temps avec ses amusettes, il savait montrer qu'il n'était pas content. Ça, c'est les hommes. Pendant qu'ils font la sieste ou lisent leur journal après avoir mangé, les femmes lavent la vaisselle. Et je voudrais bien savoir, dans les ménages, qui est le plus souvent à regarder la télévision... A travailler comme nous faisons, c'est nous qui devrions attraper des infarctus et des maladies de cœur. Tout compte fait, on est encore de la meilleure fabrication que les hommes. A voir la petite dame qui s'affairait tellement, je disais à Nestor : « Tu n'irais pas lui donner un coup de main, toi qui aimes tant peindre et tapisser ? ». C'est vrai, il aime ça et il a du temps. Sur nos châssis de fenêtre à nous, il y aura bientôt plus de couleur que de bois. Mais pour aller chez les autres, non, il est trop renfermé. Et ça empire avec les années. Son père l'a élevé d'une manière trop brutale. Pour une bêtise, il l'envoyait au lit sans souper, et quand il avait fait pipi au lit, il le plongeait en pyjama dans le tonneau en-dessous de la gouttière. Enfin, je n'ai pas à me plaindre, il fait mes nettoyages. Il frotte et il astique mieux que moi, à condition qu'on lui laisse le temps et qu'on ne le dérange pas.

Pour l'aider dans son jardin, M. Alain, Sœur Emilie lui avait trouvé quelques gamins en vacances de l'école d'agriculture. Mais des gamins, qu'est-ce que vous voulez, c'est des gamins ! Quelquefois je les voyais se bombarder avec des poires pourries au lieu d'arracher les herbes. Ou bien ils s'arrêtaient pour allumer la cigarette, car à douze ans maintenant, ils vous ont ça au bec quand ce ne sont pas des drogues défendues. Ils riaient grossièrement, ils rentraient dans la maison avec leurs pieds sales. Et le chien faisait pareil, une bête qui avait la manie de se rouler dans les ordures et qui ramenait tout ça à l'intérieur. Et sauvage comme il était, combien de fois il a fauché les parterres de fleurs pour courir après les

mouches ou ses fantômes. Car c'est un animal qui avait ses lubies. Pauvre petite dame, il lui fallait bien de la patience ! Le matin, elle ne venait même plus manger sa tartine dehors sur le banc de pierre, en regardant passer les nuages dans le ciel.

Il faut être bon dans la vie, mais pas trop. M. Alain, il est trop bon avec tout le monde. Des amis, je ne sais pas combien il en a, mais j'en ai vu défiler à la cinse Cloquet ! Ils s'amenaient à toutes les heures du jour, aussi bien la semaine que pendant le week-end. Et c'était toujours porte ouverte. Ça restait à manger, et souvent ça logeait. Il y avait de la lumière jusqu'à des deux, trois heures du matin. Ces choses-là, c'est bien quand on est garçon. Mais la femme, est-ce qu'elle est toujours d'accord ? Et ça coûte de recevoir. Et la besogne ne se fait pas. Et souvent, avec sa camionnette, il allait donner un coup de main chez l'un ou chez l'autre, ou faire un déménagement. Et quand il n'était pas rentré le soir, sa petite femme venait tout le temps à la rue pour voir s'il n'arrivait pas. Et un soir, passé neuf heures, il téléphone chez moi. Il était bloqué dans la campagne parce que, à une pompe automatique, il avait mis du mazout à la place d'essence dans son moteur. C'est l'homme à faire des choses pareilles, et des encore pires. Il voulait que j'appelle Clovis pour savoir comment s'en sortir. Mais Clovis, il ne s'explique déjà pas facilement comme ça, faut pas demander au téléphone. « Faut sucer, qu'il répétait tout le temps, faut sucer avec un tuyau ». Vous pensez, sucer tout un réservoir de mazout ! Il a tellement sucé, le malheureux, qu'il a dû en avaler un bon coup. Il est rentré malade, et le lendemain, il était encore tout vert.

C'est à croire qu'il le fait exprès, au point que je l'appelle M. Catastrophe. Combien de fois il a oublié de fermer la porte de l'étable ! Rattraper les chèvres, le matin, c'était une vraie corrida. Et son four à bois qui refoulait et qui enfumait la maison ! Et son pétrin à moteur ! Parce qu'il faut cuire au bois, maintenant, avec les nouvelles théories. Il faut revenir aux anciennes

méthodes pour que le pain soit bon. Et M. Alain avait idée de vendre des pains de toutes les espèces dans ses tournées. C'est Clovis qui lui construisait ses mécaniques, mais le défaut de Clovis, c'est de toujours vouloir faire du neuf avec du vieux. D'une essoreuse qui ne servait plus, il avait fait une machine à plumer les poulets. Fallait voir ça, des espèces de doigts en caoutchouc qui tournaient à toute vitesse et les plumes qui volaient ! Oui mais, ce n'est pas éternel, la mécanique, ça finit par tomber en panne. Et quand c'est le pétrin qui avait des lubies, avec trente kilos de pâte à moitié travaillée, c'était le grand branle-bas. On sonnait le rassemblement général. Tout le monde devait se mettre à pétrir à l'huile de bras. M. Alain, sa femme, les gamins qui rappliquaient du jardin et ne prenaient même pas la peine de se laver les mains. On pétrissait sur tout, la table, les appuis de fenêtre et même le banc de pierre dans la cour. Ils y allaient de bon cœur, mais question propreté, pour ce qui est moi, j'aime autant le pain du boulanger.

Et pas question que Clovis le lui répare, son pétrin, car j'ai oublié de vous dire, Clovis ne mettait plus les pieds chez eux. Encore une fois que M. Alain a voulu bien faire et que ça a tourné contre lui. Il faut savoir que Clovis a construit au bout de son terrain, dans la partie qui touche à la parcelle de François, un foyer en beems pour brûler ses crasses. D'après François, il s'en sert toujours quand il fait vent d'est, pour lui envoyer la fumée. Et c'est vrai qu'il est rare, chez nous, le vent d'est. Si Clovis choisit le jour où ça souffle de là, je ne jurerais pas que c'est un hasard. Mais ce que François ne dit pas, c'est que lui, pour brûler ses déchets, il profite du jour où il y a un bon vent d'ouest, et je vous assure qu'on ne voit même plus la maison de Clovis tellement ça fume épais.

Donc, M. Alain, puisqu'il avait la permission, brûlait ses vieux papiers dans le foyer de Clovis et il voit que François s'apprêtait à brûler ses fanes de haie. Gentil comme il est, il propose de s'en charger. Mais ne fallait-il pas que ce jour-là, le vent souffle justement de l'ouest ?

François le savait bien, roué comme il est. Il a tout balancé par dessus la clôture. Et trempé de la dernière pluie, ça fumait comme un vrai four crématoire. Clovis a vu rouge. A l'avenir, défense de mettre les pieds sur son terrain et il s'est renfermé pendant toute une semaine. Sœur Emilie y est allée deux fois. Porte de bois... Même chose avec le « Baraquie », l'homme qui habite une roulotte dans la carrière et qui ramasse les vieux fers. En plus des deux vieilles Sœurs, il n'y avait que lui qui parvenait encore à s'arranger avec Clovis, et chaque semaine, il allait boire la goutte avec lui. Mais Clovis l'a laissé dehors, lui aussi.

Du coup, voilà François et Maria qui rappliquent chez M. Alain, mais je me demande si c'était bien l'idéal. François qui donne des conseils sur tout, et Maria, toujours à faire plus qu'il ne faut pour s'attirer des mercis... Un jeune ménage, il a besoin qu'on le laisse un peu tranquille. D'ailleurs, entre M. Alain et sa petite dame, quand est-ce que le torchon a brûlé pour la première fois ? Je le sais bien, moi. Quand la Mme Vanstrip s'en est mêlée. Vous voyez qui je veux dire, la dame qui habite la seconde résidence juste au-dessus de l'hôtel des Quatre Fils Aymon. Et son mari, c'est le monsieur toujours tiré à quatre épingles qui roule comme un fou dans le village avec sa grosse B.M.W.

On dit que l'argent n'a pas d'odeur, mais moi je trouve qu'il en a. Les gens qui ne vivent que pour l'argent, ça se sent tout de suite. Et pour un jeune petit ménage qui arrive juste à nouer les deux bouts, je le dis comme je le pense, il y a un autre monde que ça à fréquenter. Elle, c'est bien simple, je l'appelle : « Madame je suis pressée... », parce qu'au début qu'elle venait au magasin, s'il y avait deux personnes à servir avant son tour, c'était déjà trop. Elle prenait ce qu'il lui fallait dans les rayons et elle criait : « Je suis pressée, je vous paierai demain... ». Pressée de quoi ? Elle n'est ici que pour prendre du bon temps, aux vacances et aux week-ends. Qu'est-ce que je devrais dire, moi ? Une fois, elle a passé les bornes. Sans

rien demander, elle avait grimpé sur l'escabeau pour prendre un quart de café. Et voilà-t-il pas qu'elle chipote à ma moulinette électrique pour le moudre elle-même ? Alors, j'ai éclaté. Je lui ai dit : « Laissez ma moulinette tranquille, Madame. Chacun son tour comme à confesse... Nous sommes aussi pressés que vous ». Rouge, qu'elle est devenue ! Et quand son tour est arrivé, elle n'a jamais été aussi polie et comme il faut. Et par après, vous croyez qu'elle m'en a voulu ? Que du contraire. Depuis lors, elle fait même des chichis avec moi. Comme quoi la franchise avec les gens, ça paie quelquefois.

Or, elle connaissait bien la petite dame de M. Alain. C'était une ancienne amie de sa maman. Et voilà qu'elles tombent nez à nez à faire leurs commissions chez moi. Et on s'embrasse ! Et on fait des manières comme c'est l'habitude dans ces milieux-là. « Que le monde est petit ! Vous peignez toujours des tableaux ? Et vous habitez là tout près ? Il doit faire adorable chez vous... ». Du coup, la petite dame la ramène chez elle, et tout ce qu'elle a à lui montrer, ce sont les riquettes de Maria. Toute gênée, elle s'excusait comme elle pouvait : « C'est des choses qu'on m'a données... ». Alors, la grande Mme Vanstrip, elle n'y est plus allée avec des gants. Du ton qu'elle prenait pour faire ses réflexions et avec les fenêtres ouvertes on entendait tout. Et si Maria n'est pas sourde, elle a dû en prendre pour son rhume.

Fréquenter une personne pareille, pour moi ce serait une punition. J'en attraperais des boutons. Mais il faut se mettre à la place de la petite dame. Depuis qu'elle était arrivée, avec qui avait-elle eu des occasions de parler ? Avec les demi-sauvages qui venaient dire bonjours à son mari et vider un bac de bière avec lui ? Rien que pouvoir sortir de ses murs, pour elle c'était un changement. Et encore bien pour aller dans une maison qui est un vrai palais ! Mme Vanstrip venait la chercher presque tous les jours dans sa grosse voiture. On devait mieux s'y sentir que dans la vieille camionnette qui avait tout le temps des pannes.

La petite dame, ça l'arrangeait bien de faire salon. Mais pour M. Alain, c'était une autre paire de manches. Avec ses bottes et son chandail, je le vois mieux dans on jardin ou dans les bois que dans les fauteuils d'une Mme Vanstrip, en train de boire des tasses de thé. Quand elle venait en visite, il se trouvait tout d'un coup du travail à l'autre bout de son terrain. Et plus elle restait longtemps, plus il travaillait fort, comme pour passer ses nerfs sur ses outils. Et si on rabrouait son chien parce qu'il sautait sur la madame avec ses sales pattes, au lieu de le gronder, il le caressait et lui faisait des amitiés au fond du jardin. Et quand c'était sa femme qui était partie en visite, il s'installait dans un transat avec sa pipe et un livre comme pour dire : « Puisque les femmes prennent du bon temps, je ne me fatigue pas non plus ».

Notez bien qu'on a tous ses problèmes. La Mme Vanstrip, avec ses quantités de millions, elle n'est pas plus heureuse que vous et moi. En premier lieu, son mari est une amusette. Toute la semaine il reste en ville, soi-disant pour ses affaires, mais il ne s'ennuie pas à ce qu'on dit. Et pendant les week-ends, au lieu de rester en famille puisqu'il les voit si peu, il trouve encore moyen d'être la moitié du temps aux Quatre Fils Aymon pour vider sa chope et courir après la serveuse, une gamine de seize ans.

En deuxième lieu, elle a bien dû s'occuper avec sa grande bringue de garçon. Tout Vanstrip qu'il est, il n'a pas inventé la poudre. Mon fils n'était pas non plus un dégourdi, mais il travaillait bien à l'école et il a eu son diplôme. Mais lui ! Dans les études, c'est une vraie nullité. Et pour des gens qui ont de l'ambition comme eux, ça les empêcherait bien de dormir.

Et puis leur fille, ça je vous le dis franchement, c'est une vraie petite peste. Prétentieuse, ne regardant personne ! Fardée comme un star alors qu'elle n'a pas quinze ans. Disant le mot de Cambronne à sa mère plus facilement qu'au revoir et merci, et d'autres expressions que je n'oserais pas répéter. Ça, c'est l'éducation de

maintenant. On peut tout dire, tout faire, s'habiller n'importe comment, même dans les bonnes familles. Et bien moi, je n'ai pas peur des mots, je trouve qu'une fille de cultivateurs comme moi était mieux comme il faut que certaines filles de ministres aujourd'hui.

Mais quand on a de l'argent, qu'est-ce que vous voulez ? On m'a dit que Monsieur est dans les affaires et qu'il prend l'avion presque tous les mois. Et ici dans le pays, mondains comme ils sont, ils connaissent presque toutes les secondes résidences. Ils achetaient beaucoup au jeune ménage, leur pain, leurs légumes, les œufs et leur fameux fromage de chèvre. Car M. Alain, il m'aurait fait rire quelquefois avec son fromage de chèvre : pour lui, c'était le meilleur délice qu'on puisse trouver sur terre. A en manger comme il faisait, je me demande comment il ne se dégoûtait pas. Et c'est quand même grâce aux relations des Vanstrip qu'il a commencé ses tournées, car les gens du village, ils ne croient pas aux théories sur la façon de manger, et ils ne donneraient pas un franc de plus pour du pain comme ci ou comme ça.

Une que j'aurais bien croquée, c'était la petite Géraldine. Mignonne ! Elle commençait à aimer les bonbons. Alors, entre deux clients, quelquefois, quand je l'entendais babiller dans son petit relax, j'allais vite lui porter quelque chose de sain et de nutritif, sans colorant. Elle me connaissait bien, allez ! Elle gigotait comme un petit diable en me voyant arriver. Les enfants, ça grandit trop vite. Je n'ai pas eu le temps de voir pousser les miens. Dans un métier comme moi, ce ne sont pas seulement les mains qui sont occupées, c'est la tête : les commandes à rentrer, les comptes, la T.V.A. En plus que moi, je ne sais pas penser à deux choses à la fois. Un jour, ma fille Monique m'a demandé quand elle était petite « Tu joues avec moi à la marchande ? ». J'ai fait comme les mamans, j'ai répondu que je n'avais pas le temps, qu'elle aille chez une petite amie. Mais je l'ai toujours regretté. Elle ne m'a plus jamais demandé de jouer avec elle. Quand elle était petite, c'était un vrai moulin à paroles, elle

n'arrêtait pas. Au point que je lui disais quelquefois : « Tais-toi un peu, Monique, on n'entend que toi ». Maintenant, je suis bien attrapée. Quand elle vient, je la trouve tellement silencieuse, surtout depuis qu'elle est séparée de son mari. Ou on parle de choses extérieures, et encore, ce qu'elle veut bien me dire.

Je repense souvent au temps où mes enfants étaient petits. Ils ont toujours préféré jouer chez les autres que rester chez moi. Je les laissais faire pour qu'ils ne soient pas dans mes pieds. Puis j'ai senti qu'ils se plaisaient mieux ailleurs et j'ai voulu les retenir le dimanche en faisant des gaufres l'après-midi et en leur proposant d'inviter leurs amis. Mais ça ne les intéressait plus. Ils sont sortis avec des copains et des copines. J'ai l'impression qu'ils n'ont jamais aimé leur chez eux. Quand ils reviennent, ils demandent la permission de prendre telle ou telle chose dans les armoires, et ça me fait mal. Je préférerais qu'ils soient sans gêne et se servent sans façons, comme si c'était encore leur maison. Et le petit Thierry, quand il vient, demande aussi tout de suite à retourner chez lui. Ça, j'ai idée que c'est parce que sa mère l'a mis trop tôt à l'école, alors qu'il n'avait pas encore trois ans. Mais que voulez-vous, quand une femme travaille ? De quoi vivrait-elle maintenant qu'elle n'a plus de mari ? Et puis, c'est l'ennui des commerces, il n'y a pas beaucoup de place chez moi pour se remuer. Si j'étais obligée de remettre mon magasin, j'en ferais une grande pièce où j'aurais la place pour recevoir les enfants. En attendant, je me réveille parfois la nuit et je pense tout d'un coup : « J'ai un petit-fils qui va bientôt avoir cinq ans... Est-ce que c'est vrai ou est-ce que je l'ai rêvé ? ».

Je disais toujours à la jeune dame : « Si vous devez vous en aller quelque part et que vous êtes embarrassée, mettez-moi la petite, ce serait une fête pour moi... ». Alors, un samedi, elle m'a demandé si je pouvais la prendre ce soir-là et qu'elle dorme chez moi. Les M. et Mme Vanstrip l'avaient invitée avec son mari et d'autres amis. Moi, j'aurais bien fait des bonds de joie. Et puis, un

jeune ménage, je me disais que ça a besoin de sortir ensemble quelquefois, sans s'inquiéter des enfants.

J'ai vite descendu mon vieux berceau du grenier. Je l'ai bien nettoyé et j'y ai mis des jolis petits draps que j'avais encore. Je l'avais installé dans ma salle à manger pour que Nestor ne soit pas empêché de dormir si la petite se mettait à pleurer. Moi, je coucherais sur le divan à côté. Du moment que je peux étendre mes jambes, dormir sur une planche comme les carmélites, ça ne me gênerait pas. Bref, le soir, je ne savais pas fermer l'œil tellement j'étais contente. Et je me relevais quelquefois pour voir si mon petit bout ne se découvrait pas et le reluquer tout mon saoul. Et tout d'un coup, il n'était pas minuit, je m'aperçois que la cinse est éclairée. Je me dis : « Est-ce qu'il serait arrivé malheur ? Je vais quand même aller frapper ».

M. Alain vient m'ouvrir. Je lui demande s'il n'est pas malade. Au lieu de me répondre, voilà deux grosses larmes qui lui sortent des yeux. Je me suis excusée, je m'en suis retournée. Qu'est-ce qui s'était passé ? On ne quitte pas ainsi une soirée sans motif. Et toutes sortes de petites choses me sont revenues à l'esprit. Quand Mme Vanstrip venait la chercher, la petite dame, elle prenait quelquefois ses boîtes et ses pinceaux pour peindre là-bas, mais jamais chez elle, près de son mari. Pourquoi ? Il lui avait fait des remarques ? Ou ça la gênait devant lui ? Et un soir, je vais la prévenir qu'on l'appelait au téléphone. Pendant qu'elle y va, je dis à M. Alain qui était assis sur une chaise dans la cuisine : « Vous aimez bien les chaises, M. Alain, alors que vous avez un si joli petit salon dans votre maison ». C'était une pièce vide aménagée par sa dame vu qu'ils avaient de la place pour loger tout un régiment. Elle avait retapissé, mis des rideaux, acheté des fauteuils d'occasion. Mais lui, assis sur sa chaise en bois dans la cuisine, il me répond tout sec : « C'est le salon de ma femme ». Et il se remet à lire son livre. « Bon, que je pense, j'ai encore trop parlé. J'ai dit ce qu'il ne fallait pas ». Est-ce que pour lui c'étaient des frais

inutiles ? J'ai déjà remarqué que dans certains domaines il est un peu près de ses sous. Avant d'installer le téléphone, par exemple, il s'est longtemps fait tirer l'oreille. Alors forcément, sa petite femme venait téléphoner chez moi à sa mère qui est en France et à sa sœur qui habite Anvers, et ça durait quelquefois. Quand il allongeait sa figure devant la note, je lui disais pour blaguer : « Les femmes sont des longues langues, n'est-ce pas M. Alain ? Quand elles parlent ensemble, on ne peut plus les arrêter... ». Mais il ne riait pas toujours.

Je crois que Maria n'a pas eu une bonne influence non plus. Elle avait mis dans la tête de la petite dame que ce genre de culture-là ça ne rimait à rien. Pour cause... Dans son jardin, tout pousse à l'engrais. Et ce qu'elle avait de trop en légumes, elle voulait bien les leur donner pour qu'ils les vendent comme biologiques. La petite dame aurait encore bien été d'accord. Mais M. Alain... ! C'est l'honnêteté incarnée. Rien que l'idée le mettait hors de lui. Maria lui conseillait aussi de monter ses prix, elle qui aurait tendance à jeter l'argent par les fenêtres, qui achète chez moi toutes les nouveautés et souvent ne les achève même pas. Et la petite dame tenait avec elle. Mais lui, il est du genre idéaliste, il n'aime pas exploiter les gens. Alors, ça faisait des conflits sans fin. Et c'est aussi Maria qui lui a conseillé de faire magasin chez eux à certains jours. Avant, ils mettaient quelques marchandises en dépôt chez moi, leurs pains, leurs légumes, leur fromage. Pour ce que je gagnais dessus, vous pensez ! Je n'en fais pas un plat. Mais de la part de Maria, ce n'était pas très délicat pour moi.

Un jour, une voisine me dit : « Tu ne penses pas que Clovis a quelque chose ? ». « Pourquoi ? ». « Je ne l'ai plus vu sur la rue depuis une semaine ». C'est vrai que je vis un peu en vase clos, moi qui ne sors jamais de chez moi sauf pour la messe du dimanche. Et puis, il me fait tellement peur, ma grande bringue de beau-frère ! Je préfère oublier qu'il habite la porte à côté. Mais aux hommes de cet âge-là, on ne sait jamais ce qui peut leur

arriver avec leur cœur et leurs artères. Je vais donc frapper chez lui. Et comme on ne répondait pas, tant pis ! Je suis entrée.

Quel bazar dans cette maison ! A ne pas savoir mettre un pied devant l'autre. Il était couché dans son lit, au fond de sa petite salle à manger puisque du jour où Hortense est morte il a descendu un lit et n'est plus jamais remonté. Je lui demande ce qui ne va pas. « Je me repose, qu'il dit, je suis fatigué ». Ça me faisait drôle de le voir couché vu qu'il n'est jamais malade. « Et pour votre manger, que je lui demande, comment est-ce que vous vous arrangez ? ». « Je n'ai pas faim », qu'il me répond.

Je veux allumer son gaz pour lui faire du café. C'est à peine si j'ai une flamme comme une allumette. Son gaz qu'il fabriquait, bernique ! Ça marchait quand ça voulait bien. Il devait souvent faire avec des boîtes. Et je me disais parfois : « Il doit se coucher bien tôt ! Il a déjà éteint ses lumières ». Je ne pensais pas que son éolienne, ça lui jouait aussi des tours. A vivre sans électricité, pas étonnant qu'on finisse par broyer du noir.

Sans rien lui dire, j'ai appelé le docteur. Je croyais qu'il allait faire une scène et envoyer tout le monde promener. Pas du tout ! Il s'est laissé voir comme un petit enfant. Le docteur n'a rien trouvé, mais il m'a dit qu'à son avis, c'est le moral qui était atteint. Moi, j'ai tout de suite pensé à la dépression de Nestor et j'ai pris peur. Quand je songe qu'à l'époque où il était en bonne santé, je lui reprochais de passer trop de temps à lire ses livres et à écouter les jeux radiophoniques à Luxembourg... Si ce temps-là pouvait revenir ! Dans le journal, il ne lit plus que les catastrophes, et c'est pour découper les articles et les ranger dans des enveloppes : tremblements de terre, inondations, accidents d'avion, hold-up et je ne sais quoi...

Alors, je me suis dit : « Si ça commence avec Clovis, c'est du propre ! ». Et vous savez ce que j'ai fait ? Je suis allée chercher la vieille Sœur Emilie. Elle vaut un docteur. Elle raconte ses petites bondieuseries, qu'il faut dire telle

ou telle prière, et elle fait boire une cuillerée d'eau de Lourdes. Mais vous savez que les gens l'écoutent ? Et que souvent ils sont guéris ? Elle s'est amenée et lui a dit : « Levez-vous, Clovis, vous êtes trop grand pour rester au lit toute la journée. Et mettez un peu d'ordre dans vos affaires, un chat n'y retrouverait pas ses jeunes ». Et Clovis écoutait. Il rangeait un peu son barda. Ce qu'il a eu, j'ai mon idée là-dessus. Il était attaché au petit ménage. Que François et Maria reviennent à la cinse Cloquet, ça l'a rendu jaloux. Et à le voir ainsi couché tout seul dans son grand lit, ça m'a rappelé Hortense et j'en ai eu les larmes aux yeux.

Que ma sœur soit morte comme ça à quarante-deux ans, je ne pourrai jamais m'y faire. Dieu sait que j'ai toujours aimé mon mari et mes enfants, mais Hortense, personne ne pourra la remplacer. Ce qu'on a pu se détester, pourtant, et se faire des méchancetés quand on était gamines ! Je la traitais de marmotte et d'empotée, alors que moi j'étais un garçon manqué. Je lui reprochais de me laisser tout le travail sur les bras pour jouer avec son petit ménage et ses poupées. Et puis, j'avais l'impression qu'elle n'était pas franche et qu'elle racontait à mes parents des choses sur moi.

Et puis, quand on est devenues plus grandes, on a commencé à se comprendre. Et après que je me suis mariée, je me suis rendu compte qu'il n'y avait qu'avec elle que je pouvais vraiment causer. Les clients, pour vous raconter leurs histoires, ils sont toujours prêts. Mais dès que vous commencez avec les vôtres, ils deviennent pressés. Comme amie, ce qu'on peut appeler une amie, je n'ai jamais eu que ma sœur. Et ça a duré trop peu longtemps.

Enfin, voilà notre Clovis remis sur rails et qui va de nouveau son petit train-train. Je n'y suis pas pour grand chose, j'ai fait ce que j'ai pu. On entend comme avant ses bruits de ferraille et ses coups de marteau sur ses mécaniques. Mais pour chanter, j'ai idée que c'est fini, tant que François et Maria seront familiers avec le petit ménage.

Quand je suis tranquille d'un côté, ça commence de l'autre. Nelly par ci, Nelly par là ! Si quelque chose ne va pas quelque part, je sais bien à qui les gens vont venir s'adresser. Donc un soir de septembre, au moment que j'allais fermer, c'est M. Alain qui s'amène avec sa figure des mauvais jours. Est-ce que je n'ai pas vu sa femme ? qu'il me demande. Et il vide son sac. Le matin, elle se lève comme d'habitude. Elle soigne les bêtes, elle se met à éplucher la soupe. Et tout d'un coup, crac ! Elle jette son couteau et sans même s'essuyer les mains, elle part sur la route. Il avait crié après elle, mais elle ne s'était pas retournée. Et depuis lors, plus de nouvelles.

« Vous vous étiez disputés ? », que je lui demande. « Non », qu'il me fait. Les jours d'avant, elle était seulement plus taiseuse ou elle répondait plus sec. Moi, je flaire le pot aux roses. C'est une femme qui se renferme trop sur elle-même. Ça s'accumule pendant des mois et des années, puis ça explose. A certaines périodes, je sens que j'aurais pu faire pareil si je n'avais pas eu mon commerce. J'aurais rempli ma valise et j'aurais laissé Nestor et les enfants pour m'en aller je ne sais pas où. Oui, j'en aurais été capable. Enfin, ce n'était pas le moment de resonger à mes anciens problèmes, j'avais assez avec celui de M. Alain. Je sais bien qu'avec les jeunes on ne doit pas trop vite croire le pire, mais enfin, on ne sait jamais, et il faut un peu se mettre à la place du mari.

J'ai baissé mon volet, j'ai prévenu Nestor et j'ai été en face m'occuper de la petite. Les légumes étaient encore à moitié épluchés sur la table de la cuisine. M. Alain n'avait rien mangé de la journée, lui qui est si à cheval sur l'heure des repas. C'est dire s'il avait l'estomac serré... J'ai donné le bain à Géraldine, je lui ai fait son souper et je l'ai mise au lit. Puis je suis restée sans demander la permission car les hommes, quand une chose pareille leur arrive, ils sont encore plus perdus que les femmes.

Téléphoner... Chez lui, c'était quasi une idée fixe. Lui qui ne voulait pas faire installer le téléphone, tout d'un

coup il ne pensait plus qu'à ça. Téléphoner à qui, je vous le demande ? A la maman qui habite en France ? Comme si sa dame s'était embarquée pour la France en blues jeans et en espadrilles, sans même une valise ni un monteau. Il parlait même d'avertir la police. « Allons, M. Alain, que je lui disais, soyez un peu raisonnable. On lave son linge sale en famille. Il est encore trop tôt pour ameuter le monde ». Mais quand on a eu dépassé minuit, moi aussi j'ai commencé à devenir inquiète.

Je me rappelais l'histoire de ma fille quand elle a rompu avec son mari. Vous savez, être appelée en pleine nuit à la clinique, et voir sa fille dans un lit, en salle commune, avec une figure encore plus blanche que l'oreiller parce qu'elle a ouvert le gaz... C'est des choses qu'une mère n'oublie pas. Et on songe qu'à seize ans, elle était si fraîche, si jolie, qu'elle pouvait épouser qui elle voulait. Qu'est-ce que les filles d'aujourd'hui ont dans la tête ? Un brave mari rangé, sérieux, travailleur, ça ne les intéresse plus. Mais les paumés sans métier, mal habillés, avec leurs cheveux dans les yeux, c'est à ceux-là qu'elles font les doux yeux. Ce que nous cherchions, nous, en nous mariant, c'était un avenir assuré. On mettait toutes les chances de son côté pour fonder un bon ménage, où les enfants puissent grandir tranquilles sans être tiraillés d'un côté et de l'autre.

Enfin, je remuais tout ça dans ma tête, installée avec M. Alain dans le nouveau salon. Car maintenant qu'il était privé de sa petite dame, il ne faisait plus de chichis pour s'y asseoir. Et son chien avait posé la tête sur ses genoux et n'arrêtait pas de le regarder, comme s'il comprenait ce qui arrivait. Et un peu après minuit, nous avons entendu la porte de la cour qui s'ouvrait tout doucement. Nous avons sauté de nos fauteuils pour aller voir... La petite dame était en train de se recoiffer devant la glace de la cuisine, pâle, les traits tirés, mais très calme comme si rien ne s'était passé. Mais lui, il l'a prise dans ses bras, et il a éclaté en sanglots comme un gosse. On aurait dit un petit garçon qui se réfugie près de sa maman, alors qu'il est

deux fois plus grand qu'elle.

Moi, je me suis retirée sur la pointe des pieds, sans demander mon reste. Mais le lendemain, M. Alain, délicat comme il est, est venu s'excuser pour tout le tracas qu'il m'avait donné, et il m'a raconté l'affaire. Sa petite dame s'était promenée pendant des heures dans la campagne et dans les bois, marchant droit devant elle, sans se demander où elle allait. A un moment, il a bien fallu qu'elle s'arrête et qu'elle se repose. Mais elle n'avait pas un franc sur elle pour boire dans un café ou donner un coup de téléphone. Et une personne aussi fière, elle se laisserait mourir de faim et de soif plutôt que de demander quelque chose à quelqu'un qu'elle ne connaît pas. Alors, elle s'est remise en route, les pieds tout écorchés. En plus qu'elle s'était trompée deux ou trois fois de chemin... Et voilà. Le résultat, c'est que huit jours après, M. Alain faisait la demande pour avoir le téléphone. Il aimait encore mieux que sa femme ait son échappement de ce côté-là plutôt que de s'encourir à travers champs.

Des histoires comme celles-là, on finit par en rire. Ce n'est rien à côté de l'émotion que m'a donnée François le premier samedi d'octobre. Ce matin-là, Sœur Emilie passe au magasin pour acheter son « gaudeamus » comme elle dit. Chaque premier dimanche du mois, dans leur congrégation, on fait un petit extra, paraît-il. C'est même écrit dans leur règle. Sœur Emilie continue à le fêter avec Sœur Laurence et la veille elle vient choisir une petite friandise chez moi. Voilà donc qu'elle s'amène au magasin et qu'elle me fait : « Quel malheur, Nelly ! Vous avez appris avec François ? ». « Quoi ? Il lui est arrivé quelque chose ? ». « On dit qu'il a un cancer ».

Ça m'a fait un coup ! François, je dirais bien que je le connais depuis que je suis née. Je le revois toujours dans la cour des garçons, quand j'étais chez Sœur Augusta qui est morte maintenant. Dire qu'on était tous ensemble à l'école, il y a cinquante ans, François, Nestor, Clovis, Maria et qu'on jouait dans les deux cours, avec seulement la haie pour nous séparer des garçons. C'est surtout

François que je revois avec ses cheveux tout bouclés, ses yeux noirs et son chandail rouge. Il faut dire aussi qu'il faisait tout ce qu'il fallait pour se faire remarquer des filles ! Sur le chemin de l'école, il escaladait les clôtures et il grimpait aux arbres pour marauder les fruits. Et nous, on tendait nos tabliers pour qu'il y jette des poignées de cerises et de mirabelles. Il aimait bien faire le malin et le généreux, il n'a pas changé.

Quand j'ai commencé à danser, à vingt ans, il en avait vingt-quatre, et malgré tout le succès qu'il avait, il ne se décidait pas. En ce temps-là, je vous avoue que c'est lui que je regardais et pas Nestor. Et il n'aurait pas fallu tellement pour que ça se décide entre nous deux. Je me souviens d'un bal de nouvel an où nous nous étions retrouvés ensemble. Je ne suis pas une beauté, je ne me suis jamais fait d'illusion de ce côté-là, mais à vingt ans, il faut si peu de chose pour faire de l'effet sur les hommes ! Ce soir-là, j'étais à mon avantage, j'avais une robe qui m'allait bien. Et tout ce que je peux vous dire, c'est que François m'avait fait beaucoup danser. Il faut savoir saisir sa chance. Moi, je l'ai laissée échapper. On nous avait mis tellement d'idées dans la tête, qu'il fallait être réservées, ne jamais faire le premier pas dans la direction d'un garçon. Je me suis montrée comme un glaçon, et jolie comme ce soir-là, je ne l'ai plus jamais été. François s'est décidé pour Maria.

Un cancer à soixante-deux ans ! J'en avais les jambes coupées. La première fois que Maria est venue au magasin, je n'ai pas pu me retenir. Je lui ai demandé quoi. Elle s'est mise à rire : « Voilà quatre ans que ça dure, son cancer... » Et elle m'a tout raconté. On avait pris deux fois des radios. Il avait passé tous les examens. Il n'avait rien. C'était une idée fixe. Vous imaginez, un homme comme François, actif, gai, prenant la vie par le bon côté, et qui tout d'un coup se met à avoir des idées pareilles ? Est-ce que c'est les radiations, les satellites qui tournent au-dessus de notre tête, les expériences que font les Russes et les Américains ? Nos parents avaient quand même

plus de plomb dans la cervelle.

Le changement de saison, ce n'est pas non plus très bon pour le moral. Quand les cerisiers perdent leurs premières feuilles et qu'on se dit : l'automne approche, Nestor est de nouveau à plat. Un matin, il me fait : « Je vais sur la tombe de mes parents ». Dieu sait pourtant que son père a été sévère avec lui, le forçant à demander toutes les permissions jusqu'à son service militaire. Et sa mère était une femme tellement petite et effacée qu'on ne parvient pas à se souvenir comment elle était. Mais Nestor a gardé une dévotion pour eux deux, au point que ça devient quelquefois maladif.

Il me dit : « La Toussaint approche, je vais voir si tout est en ordre sur la tombe ». Et le voilà parti au cimetière. D'un côté, ça le pousse à prendre l'air et c'est bon pour lui, mais aussi ça le fait pleurer sans raison au beau milieu de la journée. « Au moins, ne va pas tout seul, que je lui dis, pars avec Sœur Emilie », puisque hiver comme été, elle va au moins deux fois par semaine sur la tombe de son « petit aumônier ».

C'est une affaire, Sœur Emilie et son « petit aumônier » ! Ça remonte à plus de vingt-cinq ans. Le dernier aumônier des Sœurs, c'était M. l'abbé Gailuron, un vieux prêtre tout blanc, tout cassé qui avait été finir là ses vieux jours. Quand il est mort, il aurait été question de l'enterrer dans le caveau des Sœurs. En ce temps-là, elles étaient encore quatre ou cinq dans leur communauté, et toutes étaient d'accord, sauf Sœur Saint-Pierre qui était supérieure.

Etre couchée comme ça à côté d'un homme, disait-elle, jusqu'à la Sainte Résurrection, ça ne lui semblait pas convenable. Alors, on a enterré le vieux prêtre à l'autre bout du cimetière, et Sœur Emilie en a gros sur le cœur. Sans doute qu'elle a peur qu'il s'ennuie tout seul dans son coin. L'été, elle lui porte des fleurs. Depuis vingt-cinq ans ! Les gens disent en riant qu'elle en est encore amoureuse. Eh bien moi, je trouve ça beau. Alors que les jeunes ne s'aiment plus au bout de deux ans et divorcent, elle est

toujours amoureuse de son petit aumônier. Il doit lui donner l'absolution de là-haut, le cher homme !

Maintenant, pendant les week-ends, presque toutes les secondes résidences sont vides. Dans une région comme celle-ci, il y a trop de monde l'été et pas assez l'hiver. On n'est jamais content. Après la Toussaint, je n'ouvre plus le dimanche et ça devient pour moi le plus mauvais jour de la semaine. Je tâche de faire pour Nestor un petit dîner spécial, mais depuis sa dépression, il ne trouve plus goût à rien. On mange sans parler, comme des bêtes au ratelier. Et l'après-midi, le village est mort, mort... On n'a pas idée. Avant la guerre, au temps du curé Genot, on tournait quelquefois des films muets au cercle Saint-Julien. François était président de la dramatique et on jouait encore des pièces, en français et en wallon. Et aux entractes, Clovis y allait de son petit couplet. Quelle voix ! Il aurait pu faire de l'opéra. Ma pauvre sœur Hortense vivait encore, et elle riait si volontiers quand c'était une pièce comique ! Moi, je ne faisais qu'un petit rôle de temps en temps, mais ça m'amusait d'aller aux répétitions et d'être avec les autres. Et on organisait des bals dans la salle du café Beuken, et après la guerre, il y a eu le ciné Louxor qui a été obligé de fermer depuis à cause des télévisions. Maintenant, il n'y a plus rien de rien. Les gens restent accrochés à leur petit écran et les jeunes vont s'amuser Dieu sait où sur leurs motorettes.

C'est en hiver qu'on se sent le plus vieillir. Tout en dressant mon inventaire, je fais le compte des années que j'ai vécues. Je me dis : « Une de plus que l'an dernier... ». Si on pouvait revenir en arrière ! Je m'amuse à ça quelquefois, quand je m'éveille tôt et que je ne sais plus me rendormir. J'imagine que je vais me lever pour partir à l'école. Je mettrai mes petits sabots rouges et la capeline que ma grand-mère m'a tricotée. On ne doit pas encore faire attention aux autos sur les routes, en ce temps-là... Il en passe une toutes les heures. On ne parle pas de bombe atomique, ni de pollution. On n'a pas la radio ni la télévision pour vous donner les mauvaises nouvelles.

J'avais dur, chez mes parents. Quand je rentrais à quatre heures, il fallait traire et faire la bouillie des cochons. Mais on était contents avec si peu ! La fête du village une fois l'an, et on y pensait six mois à l'avance. Les fruits de ses arbres qu'on faisait sécher sur le poêle, les légumes qu'on hivernait dans ses caves, et on n'avait jamais faim, et on n'avait pas l'impression de manquer. Est-ce qu'on mange mieux maintenant qu'on a des frigos et qu'on ne consomme plus que des produits avec des étiquettes ? Même les chats ne veulent plus n'importe quoi dans leur assiette. Il leur faut des boîtes à leur marque ou il font la grève de la faim.

Ou bien j'imagine que la guerre vient juste de finir et que j'ai dix-huit ans. Comme on était heureux ! On se laissait vivre. On était sûrs qu'on ne se battrait plus jamais. On gagnait facilement de l'argent, on avait confiance dans l'avenir. On allait se marier et avoir des enfants et tout ça semblait réglé comme du papier à musique...

Eh là, Nelly, qu'est-ce qui te prend ? Tu vas faire ta petite déprime pour te rendre intéressante ? Allez, ma fille, secoue-toi ! Tu en as vu d'autres. Mets un peu la radio pour te changer les idées, écoute le feuilleton de 10 heures. Et le soir, quand tu baisses ton volet, dis-toi que c'est un jour en moins à attendre le printemps.

Bon Dieu, quel hiver ! Douze semaines sans voir le vert des pelouses. Deux fois le téléphone coupé avec la neige, l'autobus qui circulait ou ne circulait pas, Nestor qui s'énervait parce que le journal n'arrivait pas... Et les gens qui ne mettaient plus le nez dehors. Des fois, je chauffais mon magasin toute une journée pour trois clients.

Et puis, les morts ! Je ne me souviens pas d'un mois de février où il y a eu tant de morts dans le village. Sœur Emilie par du moins quatorze, au point que personne n'est allé au cimetière ou presque. Pauvre Sœur Emilie ! Ce n'est pas croyable ce que ce petit bout de femme tenait de place. Elle ne mourrait jamais, qu'on disait en riant, et on finissait par le croire. Beaucoup de vieilles personnes n'ont même pas pu aller à l'enterrement par peur du froid ou de se casser une jambe. J'étais presque toute seule à suivre le corbillard. Et je pensais à toutes les fois où elle avait fait le chemin pour prier sur la tombe de son « petit aumônier ». La voilà près de lui, maintenant.

Même Sœur Laurence n'était pas là pour l'enterrer. Au lendemain du décès, on l'avait emmenée en auto dans un couvent de Bruxelles, et on ne la reverra plus. Dieu sait ce que va devenir leur maison à laquelle elles étaient si attachées ! Quand je vais à l'église, je fais un tout un détour pour ne plus passer devant. Penser que l'époque des Sœurs, c'est fini pour toujours, alors qu'on n'a déjà plus de curé à demeure, c'est comme si on avait rasé au bulldozer une partie du village.

Et tout un hiver en nez à nez avec Nestor, ça devient excessif. Des choses de lui qui me sont égales en temps ordinaires, j'en arrive à ne plus pouvoir les supporter. Je sais que l'avenir n'est rose pour personne et qu'on n'est même plus sûr de toucher sa pension jusqu'à sa mort, mais il n'y a pas un jour qu'il ne revienne là-dessus. Pour qu'il n'ait pas perdu sa journée, il faut qu'il ait mis de côté un bout de ficelle qui peut encore servir ou deux cageots à fruits pour nous chauffer pendant la prochaine guerre. Un jour, je l'ai trouvé à faire des boulets avec des gazettes mouillées pour brûler dans le poêle quand ce serait sec. Et en attendant, ma cuisine était pleine d'eau. Et puis, il est trop regardant pour la nourriture. Quand j'essaie un de mes nouveaux produits, il va jusqu'à rechercher l'emballage dans la poubelle pour voir le prix.

Et chaque hiver, c'est la même chose, il se met à parler de la Côte d'Azur. C'est François qui l'a mis sur cette idée-là, il y a des années. Il a sorti comme ça : « Quand nous serons pensionnés, tu sais bien ce que nous ferons, Nestor ? Nous revendrons nos maisons et nous irons habiter ensemble sur la Côte d'Azur. Là-bas, on n'use pas son charbon avant Noël et on se promène en petite chemise à la nouvelle année ». Il faut connaître François, c'était une blague pour rire. Mais Nestor, ça a continué à lui trotter dans la tête. Il lit les annonces dans le journal pour trouver ce qu'il nous faudrait. « Qu'est-ce qu'on fait dans ce pays-ci ? Tu te fatigues à tenir ton commerce... ». Ça, c'est une réflexion qui me met en boule. Ma fatigue, qui est-ce que ça regarde ? Est-ce que je me suis jamais plainte ? D'ailleurs, si je lui disais un beau matin, à Nestor : « On part demain, fais tes valises... », je me demande quelle tête il tirerait. Lui qui ne sait déjà pas quitter ses pantoufles pour aller s'acheter des souliers à Liège...

De tout l'hiver, je n'ai guère vu M. Alain et sa petite dame. Peut-être que les jeunes ménages, ça leur fait du bien d'avoir un peu de temps pour être ensemble, ce n'est pas comme les vieux. Et puis, fin mars, qui est-ce que je

vois s'amener sur ses petites jambes ? Géraldine, donnant la main à son papa. Gazouillant comme un petit oiseau : « Bonjour, madame... Au revoir, madame... ». Une vraie petite bonne femme. Et de penser qu'avec les beaux jours, elle allait venir chez moi au magasin et que je la verrais trotter et jouer dans la cour, c'était déjà le printemps pour moi.

Mais une chose qui m'a fort étonnée, au premier abord, c'est que M. Alain m'a demandé un jour de lui faire crédit. Il était rouge comme un coq tellement ça lui coûtait. Evidemment, avec le mauvais temps, il n'avait pas pu faire ses tournées comme il voulait. Et sans doute que les traites continuaient à lui tomber dessus pour payer sa maison. Mais le compte s'allongeait de semaine en semaine, et je finissais par prendre peur, pas pour moi, mais pour lui. Après tout le mal qu'il s'était donné, revenir à zéro, ce serait vraiment trop bête.

Et c'est à ce moment-là qu'avec les bulldozers, ils ont commencé à travailler le terrain pour le village de vacances, à l'entrée du bois. Voilà plus d'un an qu'ils avaient planté les piquets, mais on se demandait : « Est-ce qu'ils commenceront jamais avec la crise et les gens qui n'ont plus de sous pour partir en vacances ? ». Beaucoup faisaient des prières pour que l'affaire tombe à l'eau. Ils en avaient assez d'avoir des étrangers chez nous. Mais moi, qu'est-ce que vous voulez ? Je songeais à mon commerce. Quatre-vingts logements, ça peut faire trois cents personnes en plus pendant toute la saison et mon magasin n'est pas mal situé, puisque pour aller à l'autre, chez Minima, ils doivent traverser tout le village.

Parce que je me suis battue pour l'avoir, mon magasin. C'était tout au début de mon mariage, quand Robert avait un an et demi. Nous habitions encore aux Males Herbes, tout au-dessus du village, une maison qu'on louait pour cinq cents francs par mois. Depuis lors, elle a été à moitié démolie pour en faire une seconde résidence. Aujourd'hui, les propriétaires, ils se frottent les mains à cause du panorama. Pourtant moi, ça ne me

faisait pas plaisir, au contraire. Etre perchée là-haut, ça me donnait le vertige, et quand je voyais s'allumer les maisons des gens d'en bas, je les aurais bien enviés. Ils étaient tous ensemble autour de l'église, comme une grosse boule bien serrée, et moi j'avais l'impression d'être en dehors de tout le monde en pénitence.

J'étais à cran. J'en aurais fait une maladie à la longue. Vous ne croiriez pas ça de moi, hein ? Mais je devenais brusque avec le petit et méchante envers Nestor. Lui qui se passe bien de voir la tête des gens, il se plaisait là-haut et quand il rentrait le soir, il était de bonne humeur. Il avait fait sa tournée de facteur, bu le café ou la goutte à gauche et à droite. Pour lui, j'étais une difficile et il ne me manquait rien.

Alors, quand le magasin de la vieille Elise a été à remettre, je n'ai pas hésité une seconde. Je n'ai demandé l'avis de personne, parce que si on me contrariait, je sentais que j'allais tout casser. Mon père était mort deux ans plus tôt. J'ai été réclamer ma part à ma mère. J'ai été dure avec elle, Hortense trouvait ça scandaleux et elle m'en a voulu tout un temps. Mais je me battais pour mon idée comme si je l'avais nourrie dans mon ventre, comme si je défendais la vie d'un enfant. Je l'ai eu, mon magasin. Et à partir de ce moment-là, j'ai été comme un petit mouton avec Nestor. J'ai même pris l'habitude de faire ses quatre volontés. J'avais ce qu'il me fallait. Qu'est-ce que j'aurais demandé d'autre ?

Bref, le village de vacances, ça m'a plutôt remonté le moral qu'autre chose. Je me suis juré de prendre la vie du bon côté. « Tout va très bien, Madame la Marquise... » comme on chantait quand j'étais gamine. Et à force de le chanter, les choses finissent par mieux aller. J'ai même eu l'occasion de le chanter sur tous les tons, parce que juste au moment où je rouvrais le dimanche, j'attrape ma crise de sciatique. A crier de mal... Mais j'ai tenu bon ! « Tout va très bien, Madame la Marquise... » que je chantais entre deux clients. Il ne s'agissait pas de fermer boutique alors que les secondes résidences remontaient leurs volets.

Une que j'ai été toute saisie de revoir, c'est Mme Vanstrip. Elle m'a parue vraiment fondue. Sans doute que les soucis continuaient avec son noceur de mari et son fils qui n'éréussit pas à l'école. Elle tâchait de ne pas le montrer, mettant du rouge sur ses joues, faisant toutes sortes de tralalas avec ses relations et ses connaissances. Plus c'étaient des intimes, plus elle poussait des hauts cris, si bien que lorsqu'elle venait en visite chez le petit ménage, on n'avait pas besoin de pick-up pour savoir qu'elle était là.

Maintenant, son mari venait de temps en temps avec elle en visite, et vous devinez bien pourquoi. Il y avait une jolie petite femme à regarder. Qu'est-ce qu'il a de particulier, cet homme-là ? Moi, je ne le trouve pas tellement beau. Il n'est pas grand, il perd déjà ses cheveux. Du chic, oui, pour ce qui est des chemises cintrées et des pantalons juste à sa taille comme les petits jeunes gens... Il me faisait penser à Clark Gable avant la guerre. Et puis des yeux, des yeux ! Noirs comme des pruneaux. Il vous fusille à quinze mètres. Et quand en plus il vous fait son sourire mielleux, en dessous de sa petite moustache, vous diriez le diable en personne.

Je ne veux rien affirmer, je n'aime pas mettre mon nez dans ce qui ne me regarde pas. Mais il n'y avait pas quinze jours qu'on voyait le M. Vanstrip à la cinse, et M. Alain me payait d'un coup les trois mille francs qu'il me devait. C'est à se demander où ces gens-là vont chercher leur argent, malgré la crise. Les quantités qu'ils achètent quand ils reçoivent ! Et les bijoux que porte madame, même en semaine ! Pour deux jeunes qui n'ont rien, c'est une tentation de faire des courbettes devant des richards pareils. Un beau petit ménage qui s'aime bien, avec une gentille petite fille, c'est triste qu'il soit à genoux pour des gros sous devant des personnes qui n'arrivent pas à leur cheville. D'ailleurs, vous allez voir que ça a mal tourné pour eux.

L'histoire du fût de goudron, c'est venu aussi gâter la sauce, et c'est à cause de Maria qui est trop susceptible.

Depuis qu'on recevait la Mme Vanstrip à la cinse, les riquettes données par Maria disparaissaient comme par enchantement. On décrochait un cadre, on enlevait un meuble, ou on le mettait à la cuisine pour qu'on ne le voie plus. Et puis, la petite dame de M. Alain, je ne dis pas qu'elle est vraiment fière, mais elle change fort de manières d'après les gens avec qui elle est. Même avec moi, elle est toute différente quand il y a dans le magasin des personnes des secondes résidences qu'elle connaît bien. C'est des choses sur lesquelles il faut fermer les yeux, quand on fait commerce. Mais avec Maria, ça ne va pas comme ça. Qu'on oublie de lui dire bonjour, c'est un crime de lèse-majesté.

Bref, Maria ne portait pas la Mme Vanstrip dans son cœur. Encore moins après la soirée aux diapositives. Son fils lui en envoie de temps en temps du Brésil, depuis qu'il travaille dans ce pays-là. Alors, Maria sonne le rassemblement. Il faut que tout le monde aille voir ça. Elle m'invite toujours un soir avec Nestor, mais ce soir-là, il n'avait pas envie et j'ai été sans lui.

En arrivant, je vois des verres tout préparés sur un plateau et des bisuits sur une assiette. Je me dis : « Pour une fois, Maria se met en frais pour moi ». Mais cinq minutes après, M. Alain vient annoncer qu'il s'excusait beaucoup, mais qu'il ne pouvait pas venir, à cause d'une visite qu'il recevait. « Ça y est, je me dis, je comprends maintenant les petits biscuits... » Et la visite pour laquelle il faisait faux bond, vous devinez qui c'était. Maria a quand même ouvert sa bouteille pour moi, mais je vous assure qu'elle n'était pas causante. Je crois que ses biscuits, ils ont dû lui rester sur l'estomac.

Et voilà-t-il pas que le lendemain, la Mme Vanstrip se ramène à la cinse, gare sa voiture juste en face de Maria qui était sur le pas de sa porte. Et elle ne se retourne même pas sur elle, tout occupée de porter des fleurs à la petite dame qui les adore. Et voilà Maria toute une heure avec la voiture sous le nez, alors qu'elle se met devant chez elle justement question de voir passer les gens. Et

pour faire déborder le vase, quand les deux dames ressortent en se disant des au revoir et des mercis à n'en plus finir, on passe devant Maria et on claque la portière devant elle comme si elle était aussi transparente que du verre.

La dame met la voiture en marche, si affairée à crier des choses en baissant la vitre qu'elle ne remarque pas le fût de goudron sur la route. Parce qu'il était en plein sur la route, je ne suis pas seule à l'avoir vu. Le « Baraquie » en avait déchargé tout un lot chez Clovis, des barils vides comme on met le goudron pour réparer le macadam. Dieu sait encore ce qu'il allait faire avec cette ferraille-là ! Et comme la route est en contrebas de chez Clovis, il y en a un qui avait pris fantaisie de rouler jusque-là.

La Mme Vanstrip, tout d'un coup, s'est trouvée en face de lui. Qu'est-ce qui lui est passé dans la tête ? Elle avait assez de place pour le tourner par la droite, mais elle a eu peur que non, et elle a voulu le passer par la gauche. Oui mais, Fernand arrivait justement avec son tracteur ! Fernand, c'est le cousin de Maria qui habite la ferme de la Sauvenière. Il vient de temps en temps vider la fosse avec sa vidangeuse. La madame ne l'a pas vu, et vlan ! Elle lui est rentrée dedans. Tout un côté démoli et un bruit terrible qui a fait sortir tout le monde de ses maisons.

Alors, la dame a perdu ce qui lui restait de sang-froid. Elle sort de sa voiture, et au lieu de s'arranger avec Fernand qui est une bonne pâte, elle dit à son fils Gontran qui travaillait chez M. Alain : « Va tout de suite chercher ton père ! » Pendant ce temps-là, Fernand se bourrait la pipe, car il faut plus de chose que ça pour le faire sortir de ses gonds.

Clovis en a profité. Ameuté par le bruit, il était sorti sur la rue comme tout le monde, et il a rentré son fût en douce. Quand le mari est arrivé, la Mme Vanstrip s'est mise à lui expliquer. Elle criait : « Il y avait un tonneau sur la route ? Où est-ce qu'il est passé, le tonneau qui était sur la route ? » Motus, vous pensez bien. Personne ne pipait mot. Voilà qu'elle se tourne vers Maria : « Vous

étiez là... Vous avez bien dû le voir ». Et Maria : « Quel tonneau ? » « Celui qui était sur la route ». « Je n'ai rien vu. Il n'y avait pas de tonneau sur la route ».

Hors d'elle-même, la dame se mit à interroger François. Que voulez-vous qu'il réponde ? Il a bien dû dire comme Maria. Et Fernand qui fumait toujours sa pipe n'allait pas déjuger les deux autres. Il a dit aussi qu'il n'avait pas vu de tonneau.

Oui mais, ça n'allait pas se passer comme ça. M. Vanstrip, avec son air mauvais et sa petite moustache, est monté sur ses grands chevaux. Devant tout le monde, il a questionné M. Alain qui a rougi et répondu qu'il n'avait pas vu l'accident, ce qui était vrai. Mais la petite dame a bien dû avouer. Elle croyait bien, à ce qu'elle a dit, qu'il y avait un tonneau sur la route. Tout de suite, on a parlé d'avocat, de faux témoins et de ce qu'ils diraient devant le juge.

Quelle affaire dans la rue ! Tous autour de Maria, de François, de Fernand, leur disant qu'il ne fallait pas se laisser faire et qu'ils tenaient pour eux. Et en se retournant, ils voient Clovis qui se dépêchait à déménager ses tonneaux pour les fourrer derrière chez lui. Alors, je ne sais pas ce qui leur a pris à tous... Ils sont entrés comme un cortège dans sa cour et se sont mis à discuter avec lui. La cour de Clovis pleine de monde ! On n'avait plus vu ça depuis les calendes grecques. Le plus fort de tout, François et Maria avec. Ils se voyaient déjà tous au tribunal prêtant de faux serments et condamnés à la prison. Du coup, c'était la grande amitié.

La vie est drôle, quand même. François et Clovis s'étaient brouillés pour une échelle. Et à cause d'un tonneau, les voilà réconciliés. Evidemment, c'est Maria qui faisait le plus de son nez, allant tout le temps chez Clovis lui porter de la soupe et des légumes, en tâchant de se mettre bien avec lui. Elle n'était pas rassurée à cause du procès, et sitôt après l'accident, elle avait ouvert le bottin du téléphone pour trouver un avocat. François et elle faisaient des amabilités à ceux qui passaient devant chez eux, pour les avoir de leur côté. Ils racontaient qu'il

n'y avait jamais eu de tonneau sur la route, peut-être dans la rigole, mais qui ne gênait pas les voitures. Et à force de le répéter, peut-être bien qu'ils finissaient par le croire.

François aussi retournait chez Clovis, vu qu'autrefois ils étaient camarades. Il l'a même décidé à se raccorder au gaz et à l'électricité, et à ne plus faire marcher ses appareils. Car ils donnaient une belle frousse à Maria à cause de l'hélice qui s'était détachée et des explosions qui auraient pu y avoir. Pauvre Clovis ! Il aurait fallu qu'il y ait quelque chose à exploser dans son réservoir. Mais Maria, elle est ainsi. François, c'est le cancer, et elle, c'est des peurs sans raison. Elle ne passerait pas en dessous d'une échelle, et elle se laisserait mourir de faim plutôt que de manger un morceau de viande le vendredi, bien que maintenant même les prêtres disent que c'est bien. Et pourtant, on croirait une femme qui n'a pas froid aux yeux. Bref, Clovis a fait rouvrir ses compteurs, et je crois que dans le fond, il était bien content d'avoir ses commodités comme tout le monde. Et avec François, ils ont recommencé à se prêter des outils.

Et c'est comme ça qu'ils sont partis ensemble avec l'excursion d'Euromatch. C'est une société qui vend toutes sortes d'appareils électriques et qui organise des voyages en autocar. Ils vont en France du côté de Reims et visitent des caves à champagne. En cours de route, il y a une démonstration d'appareils et un cabaret de variétés. C'est 250 F pour toute la journée, y compris le dîner.

On avait tous reçu un prospectus par le facteur et je savais que ça aurait plu à François. Ce n'est pas un homme qui était fait pour rester toute sa vie dans un village comme celui-ci. Je le vois bien quand il parle de son fils qui est au Brésil. Il regrette de ne pas avoir fait comme lui, et si Maria ne le retenait pas comme une chèvre à un piquet, il aurait déjà pris l'avion pour aller faire un tour là-bas. Ça le tentait, l'excursion en autocar. Il avait même demandé à Nestor s'il n'irait pas avec lui. Mais Nestor, toute une journée en autocar avec des gens, et en plus une dégustation de champagne, lui qui ne boit déjà

pas d'orangeade parce que c'est gazeux... Alors, j'ai fait un peu la sainte Nitouche et j'ai demandé à Maria : « Vous deux, vous n'allez pas en autocar avec Euromatch ? » « Tu m'as déjà bien regardée, qu'elle me répond, avec mes jambes ? » « Et François, que je demande, il n'a pas envie ? » Et je lui raconte que mon Nestor, je serais bien contente s'il avait encore du goût pour tout ça, et que je donnerais de bon cœur 250 F et plus pour l'avoir un jour hors des pieds.

Elle me faisait vilaine figure parce que je lui disais ça. Mais là-dessus, François en a parlé à Clovis qui a été tout de suite d'accord. Oui mais, le costume qu'il mettrait sur son dos ! C'est la première chose qui m'est venue en tête. Je ne tenais pas à ce qu'il se montre et qu'il aille à l'étranger habillé à trous. Pour ce qui est de lui dire moi-même, jamais, je serais rentrée sous terre. Alors, j'ai chargé François de la commission, que j'étais prête un lundi à faire les magasins en ville pour trouver ce qu'il fallait. Vous savez ce qu'il a répondu ? Qu'il irait bien à Liège tout seul. Et il s'est ramené avec un magnifique costume à petits carreaux verts et jaunes qu'il avait acheté en soldes. Il n'était pas tout à fait à sa carrure et il se chiffonnait vite, mais enfin, voir Clovis avec du neuf sur lui, c'était déjà un prodige.

Clovis partant en autocar avec François, dans un costume de milord ! Maintenant, je ne m'étonnerai plus de rien. Si quelqu'un raconte que la Reine fait des ménages pour gagner sa vie, ou que le Pape vote communiste, je n'oserai pas le traiter de menteur. Mais avec tout ça, Maria faisait la tête. Le matin de l'excursion, elle est venue m'acheter une bouteille de champagne et elle l'a bue tout entière sur une journée. Pourtant, François lui a rapporté plein de choses qu'il avait achetées, une couverture chauffante et un appareil qui fait des bulles dans la baignoire pour soigner ses jambes.

Enfin, c'était heureux pour Clovis. Mais tout un temps, à cause de ce maudit fût de goudron, ça n'a plus été comme avant avec le petit ménage. Ils étaient fort

influencés par leurs amis des secondes résidences. Mais moi, dans ma situation, est-ce que je pouvais donner raison à l'un plutôt qu'à l'autre ? On devait penser que je tenais avec la bande à Maria et on me mettait dans le même sac. Ça n'a pas fait du bien à mon commerce.

J'ai peut-être aussi fait une boulette avec la sœur de M. Alain. C'est une gentille personne, très distinguée, qui était venue passer quelques jours chez son frère l'été dernier. Elle est professeur dans une école, à ce que j'ai appris, et n'est toujours pas mariée. Elle est un peu maigre, et pour l'âge elle doit tout doucement approcher des quarante, mais Robert a eu par deux fois des fréquentations plus vieilles que lui. Alors, j'ai pensé que ça ne risquait rien s'ils se rencontraient un jour comme ça par hasard. Que Robert vive tout seul dans sa petite chambre en ville, sans personne à qui causer, je ne peux pas me faire à l'idée. Je me dis parfois que s'il avait une femme derrière lui, il serait bien forcé d'être un peu plus débrouillard.

Alors, je demandais de temps en temps à M. Alain : « Et votre sœur qui est si gentille, elle ne passe plus de vacances chez vous ? » « Elle va revenir pendant le congé de Pentecôte », qu'il me fait. Vite, j'écris à Robert, lui racontant que son papa a le temps long de ne plus le voir et qu'on voudrait bien l'avoir chez nous pour les fêtes. Comme j'insistais fort, il est venu. Le lundi matin, j'invite la petite Géraldine à venir chercher un jouet chez moi pour ses deux ans. Et j'ajoute pour la demoiselle, vu qu'elle est si gentille : « Vous ne la conduiriez pas cet après-midi, si vous avez le temps ? » J'avais fait du café, de la tarte, j'avais mis une belle nappe. C'était peut-être exagéré. Quand la demoiselle est arrivée, elle a été toute saisie de voir Robert, et lui, je ne l'avais pas prévenu non plus. Ils sont restés comme des chiens de faïence et ne se sont presque rien dit pendant le goûter. Quand la demoiselle est partie, il m'a semblé qu'elle était plus froide qu'en arrivant. Et depuis lors, j'ai senti que M. Alain et sa dame étaient aussi plus réservés.

Ceux qui ne commettent pas de bêtises, c'est ceux qui ne font jamais rien. Mais après ça, Robert est resté tout un temps sans revenir, comme s'il était fâché contre moi. Et avec ma fille Monique aussi, il y a une chose où on s'est mal compris. J'avais vu chez M. Alain une belle photo de la petite Géraldine dans son bain, et je lui ai demandé la même puisqu'il développe les films chez lui et fait les agrandissements. C'était un si magnifique portrait que j'avais acheté un cadre exprès et que je l'avais placé bien en vue sur la cheminée. Ça a froissé Monique, parce que je n'ai qu'une petite photo de Thierry dans la cuisine. Comment est-ce que je ferais puisqu'elle ne m'en a jamais donné d'autre ? Et puis, je n'ai pas pu m'empêcher de dire du bien de Géraldine, combien elle était facile, toujours contente, amiteieuse. Elle a peut-être cru que je disais ça parce que son petit est très difficile de ces temps-ci et qu'on doit le gronder pour qu'il m'embrasse. Ce n'est pas pour ça que je l'aime moins, vu que c'est mon seul petit-fils, mais on a beau dire que ce sont des enfantillages, pour une grand-mère, c'est dur quand même.

Heureusement pour M. Alain, il a trouvé par ses relations un petit peu de cours à donner à l'école d'agriculture, car ses tournées ne marchaient pas fort. Si une fois on lui refuse, il n'ose plus se présenter, il n'est pas très commerçant. Deux fois par semaine, il prenait donc le bus de sept heures avec les gamins. Et la petite dame me semblait tellement lymphatique quand son mari n'était pas là ! Couchée des heures dans son transatlantique... Et la petite avait beau la tirer par la main pour qu'elle vienne jouer avec elle. Je ne la voyais plus jamais s'arrêter sur son seuil pour respirer le bon air et regarder les nuages qui passaient dans le ciel comme une merveille extraordinaire. Et le soir, quand M. Alain rentrait, j'entendais quelquefois qu'il y avait des mots entre eux et ça, depuis plus d'un an qu'ils étaient là, ça n'était encore jamais arrivé. Je me disais : « C'est le commencement de la fin... Ils vont revendre leur maison et on ne les verra plus ».

Et juste au moment où il ne fallait pas, voilà-t-il pas que ce petit freluquet de M. Vanstrip y met son grain de sel ? Un jour que M. Alain était à l'école, il arrive en costume de tennis, et il emmène la petite dame avec sa jupe blanche et ses raquettes. Ça recommence une deuxième fois, puis une troisième. Ils embarquaient la petite avec eux, toute contente d'avoir l'occasion de s'amuser, et quelquefois ils ne rentraient même pas à midi.

Je ne sais pas ce qu'elle faisait avec lui, ce ne sont pas mes affaires, et je veux bien que la vie qu'elle menait n'était pas tous les jours une partie de plaisir. Mais pour une femme mariée, je ne trouve pas ça très normal, surtout avec un homme qui a pareille réputation. Et quand je le compare avec M. Alain, un tête de moins, plus près des cinquante que des quarante, avec ses jambes pleines de poils qui sortaient de ses petites culottes... Je n'en aurais pas voulu pour moi. D'ailleurs, je vous assure que les langues marchaient. Et quand je voyais la petite Géraldine mêlée à tout ça, toute fraîche, toute mignonne, je dirais bien que ça me gâchait ma journée.

M. Alain n'était pas aveugle, pourtant ! Elle ne se cachait pas pour lessiver ses affaires et les mettre au fil devant lui. Ça ne lui faisait ni chaud, ni froid, aurait-on dit, comme si c'était la femme d'un autre. Gros, il ne l'avait jamais été, mais depuis la fin de l'hiver, il devenait maigre à faire peur. Et nerveux ! Je l'entendais même crier sur la petite, toujours si mignonne, pourtant.

A son école où il donnait des cours, je ne sais pas si ça allait très bien non plus. Quand je le voyais à l'arrêt du bus avec les garçons qui faisaient le trajet avec lui, ils riaient derrière son dos. On disait qu'il n'avait pas beaucoup d'autorité sur eux, qu'il était trop bonne pâte. Ce n'est pas facile maintenant l'enseignement... Evidemment, ça lui faisait un petit revenu supplémentaire, mais son jardin était plein de mauvaises herbes, et le soir, il devait traire les chèvres, cuire le pain, ça le prenait jusqu'à la nuit. Il n'avait pas bonne mine. Et puis, pour se

changer les idées, il recevait presque chaque jour les Vanstrip et leurs amis, et ça durait jusque très tard. Ce qui est plus grave, c'est qu'il s'était mis à boire, même les soirs où il ne venait personne chez eux. Les bacs de bière, ça filait ! Surtout pendant le mois de juin qui a été si chaud. Les gens qui boivent, c'est des clients qui ne m'échappent pas. Ils achètent par bacs au supermarché, mais ils tombent toujours trop court et je les vois arriver chez moi. J'ai vite fait de repérer quand quelqu'un est sur la mauvaise pente.

Et un jour, je ne sais pas ce qui m'a pris, je lui ai parlé. Depuis trente ans que je fais commerce, je crois que ça ne m'était jamais arrivé avec personne. Il venait de me demander un bac de spéciale, et avant même qu'il me le paie, je lui fais comme ça : « M. Alain, vous jouez avec votre bonheur ». Et au lieu de me répondre, voilà qu'il s'assied sur mon comptoir sans façons, avec ses longues jambes qui pendaient. Alors, je lui ai sorti tout ce que j'avais sur le cœur.

Je lui ai dit que les jeunes d'aujourd'hui mériteraient une bonne fessée quand ils ont tout pour être heureux et qu'ils font eux-mêmes leur malheur. Qu'il avait un chic ménage, une femme qui était une véritable beauté, une petite fille qu'on avait envie de se mettre à genoux devant elle, et qu'il était en train de tout gâcher. Nous, que je lui ai dit, quand on se mariait, c'était contre vents et marées. On y mettait chacun du sien parce qu'on savait qu'on était cuits, qu'il n'y avait pas à revenir dessus. Et on ne voulait pas que ça finisse par retomber sur les enfants. Je n'avais jamais aussi bien prêché de ma vie. Mieux qu'un curé... Et il faut croire que j'avais reçu une bonne dose de Saint-Esprit à la Pentecôte, parce qu'il m'a écouté jusqu'au bout.

Et puis, on s'est mis à discuter tous les deux. Il m'a répondu que nous et les jeunes, quand on parlait d'être heureux, on n'était pas sur la même longueur d'onde. Nous, c'était du « prêt-à-porter » qu'il disait, modèle réglementaire. Mais pour eux, le bonheur, c'était du sur

mesure. Il fallait qu'on se sente bien dedans, chacun se faisait le sien qui ne ressemblait pas à celui des autres. Mais il admettait que de ces temps-ci, il avait fait un peu le con — j'emploie les mots qu'il m'a dits — et que j'avais raison de l'avertir. Je lui ai aussi parlé de ma fille Monique qui avait divorcé après trois ans de mariage, et que c'était malheureux pour le petit. Et encore, son mari, c'était un propre à rien. Depuis qu'ils courtoisaient, je l'aurais bien prédit.

Nous avons ainsi causé bien amicalement, d'une manière très intéressante. Il est reparti avec son casier de bière, et je ne sais pas si ce soir-là, il a moins bu pour ça. Mais depuis ce temps-là, il y a eu quelque chose de changé entre nous deux. Je n'ai plus jamais entendu des bruits de dispute venant de chez eux. Mais peut-être qu'ils s'attrappaient en cachette pour ne pas être gênés devant moi. Ça, c'est autre chose.

Voilà... Nestor dira encore que je me mêle trop des affaires des autres. Mais qu'est-ce qui vaut mieux, trop ou trop peu ? Quand il a fait sa dépression, qu'est-ce qui serait arrivé si je ne m'en étais pas mêlée ? J'ai pris le taureau par les cornes. Je l'ai traîné chez le docteur alors qu'il ne voulait pas y aller. Je lui préparais ses médicaments, j'écoutais ses petites pleurnirchades, sans jamais le brusquer. Les seuls qui m'énervent, c'est ceux qui ne font rien pour s'en sortir. Ceux-là, j'ai envie de les laisser dans leur mélasse.

Monique aussi, après qu'elle a fait sa bêtise, c'est grâce à moi qu'elle a remonté la pente. Pour moi, ses oreilles avaient tinté quand j'avais parlé d'elle avec M. Alain, parce que le lendemain de ce jour-là, elle me téléphone tout embarrassée. Elle me demande si le dimanche suivant, elle pouvait venir me dire bonjour avec « quelqu'un ». Si elle voulait me le présenter, son quelqu'un, c'est que ce n'était pas une affaire en l'air.

Bon. Qui est-ce qu'elle allait encore nous amener ? Avec son premier, nous nous étions fait assez de cheveux blancs. C'est en grande partie à cause de ça que Nestor

est tombé malade. Moi, je ne crois pas que c'était un mauvais garçon, d'ailleurs il est resté attaché au petit et il a toujours un cadeau pour lui aux fêtes. Mais un prétentieux et un paresseux, voilà ce qu'il était. Parlant d'ouvrir un jour son garage à lui, alors qu'il ne parvenait pas à garder six mois le même patron tellement il était peu régulier dans son travail. N'ayant même pas fini son école et tenant des discours sur tout. D'après lui, il n'y avait que des pourris sur la terre, même le Roi et le Pape. J'avais envie de lui dire : « Commence par faire quelque chose de tes dix doigts pour nourrir ta famille, après tu auras le droit de juger ». D'ailleurs, aux dernières nouvelles, c'est devenu une véritable loque qui n'a même plus un chez soi. Monique a bien fait de ne pas rester avec lui.

Alors, autant vous dire, j'étais sur des charbons ardents. Pourtant, je me raisonnais, je me répétais : « C'est elle qui refait sa vie, pas toi. Tu as tout juste le droit de te taire ». Le magasin était plein de monde quand ils sont entrés. Monique l'a fait passer devant elle, si bien que je lui ai dit : « Bonjour, Monsieur », croyant que c'était un nouveau client. Et moi, pour les reconnaître j'ai l'œil. J'ai même pensé, vu que je ne connaissais pas sa tête : « Dommage que c'est un de passage, ça pourrait être un client bien ».

Parce que, pour la présentation, il était impeccable. Une belle figure bien pleine, bien rose, l'air bon vivant. En moins de deux, je sais reconnaître ceux qui vont facilement à leur porte-monnaie ou non. Et il avait vraiment le genre d'un qui gagne bien sa vie et qui sait en profiter. Et puis, il avait un costume superbe, une chemise blanche, une cravate en soie naturelle. Pas étonnant puisqu'il est dans les Assurances.

Puis, Monique est entrée, et j'ai bien dû faire le rapprochement avec lui. Ça m'a fait un coup ! Il avait presque l'âge d'être son père... Bien conservé, encore une fois, de l'allure, un peu de bedaine, mais passé les quarante, comme on se nourrit aujourd'hui, quel homme n'a pas sa petite brioche ? Bref, je ne savais que penser.

La première fois, elle choisit un gamin qui n'avait pas de plomb dans la cervelle, mal habillé, mal peigné, et la seconde fois, une espèce du directeur général avec des boutons de manchette en or.

Allez comprendre les enfants !

Nestor était encore plus renversé que moi. Lui qui avait mis son vieux gilet et un pantalon tout usé parce qu'il s'attendait à recevoir un apache ! Mais ça aurait fait drôle que tout d'un coup, il aille s'habiller autrement. J'avais préparé un dîner tout simple, sans savoir. Heureusement qu'il me restait en rayon une bouteille de Saint-Emilion à trois cent septante francs. Pendant le dîner, ils nous ont expliqué. Ils s'étaient rencontrés par une agence. Ils nous ont même montré en riant les annonces, et nous avons bien ri avec eux : « Bel homme, 46 ans, allure jeune, excellente situation... » Il faisait sa réclame, comme vous voyez. Mais elle aussi avait jeté de la poudre aux yeux : « Heureux caractère, bonne ménagère... » Oui ! Les jours où elle est bien lunée et où elle a envie de cuisiner, sinon on mange des tartines et des boîtes. Enfin, je dois dire que je ne suis pas mécontente pour elle. Ils sont divorcés tous les deux, lui a un grand garçon de vingt-deux ans qui travaille déjà et une fille qui est fiancée. Il n'a pas l'air d'une amusette. Et à cet âge-là, on n'est plus une girouette. Et puis, il a déjà été papa et le petit n'a pas l'air d'avoir peur de lui.

Enfin, c'est arrivé juste à point pour remonter le moral de Nestor, parce qu'il était de nouveau dans le trente-sixième dessous. Son dernier chat s'était encore une fois fait écraser par une auto. Moi, je vous l'ai déjà dit, je ne voudrais pas faire de mal à une bête, mais rien de plus, je ne saurais pas m'y attacher. Mais Nestor, s'il me disait le quart des mots d'amour qu'il a pour ses chats, je serais mal venue de me plaindre. Enfin, je n'en demande pas tant, mais puisque ça le met dans un état pareil quand il s'en vont, pourquoi est-ce qu'il en garde encore ? Il sait bien qu'avec le trafic actuel, tous les chats finissent un jour ou l'autre en dessous d'une auto. D'abord, c'est moi

qui les enterre, parce que lui, il ne faut pas y songer. Puis, pendant une semaine il ne mange à moitié plus, il pleure en voyant une bouteille de lait parce que ça lui rappelle celui qu'il versait dans l'assiette. Et à la suite de ça, il a une chute de tension et on doit retourner chez le docteur. Enfin, Monique et Armand, ça lui a changé les idées.

A la fin du mois de juin, d'ailleurs, il y a eu l'affaire du barrage qui nous a fait l'effet d'une bombe atomique. Je dirais même que ça nous a tous retournés comme des crêpes. Et le soir, à la télévision, on donnait encore plus de détails. On voulait nous noyer avec tous les villages voisins pour construire un barrage et une centrale électrique. De l'eau à trente mètres de hauteur, jusqu'à la chapelle Saint-Roch. Sans demander notre avis, on nous annonce ça un beau matin.

Tout le monde était sur le pas de sa porte. Depuis la déclaration de guerre en mil neuf cent quarante, je n'avais plus vu autant de mouvement dans la rue. Décider ça comme ça, vous vous rendez compte ? Des gens de Bruxelles qui ne sont même pas nés dans le pays, qui n'y ont peut-être même jamais mis les pieds et qui nous envoient sous l'eau, en faisant un petit dessin. Trente mètres au dessus de nos têtes ! Nous regardions la chapelle Saint-Roch en tâchant d'imaginer. On se sentait déjà noyés, comme une portée de petits chats qu'on noie dans un essuie avec une pierre au fond d'un seau.

On nous rembourserait, on serait expropriés... Facile à dire ! Pour aller où ? Ils croient qu'on change de maison comme de chemise ? Et mon magasin, qu'est-ce qu'il deviendrait là-dedans ? J'ai mes habitués, moi, les clients ne sont pas des numéros anonymes comme dans les self-services. Et tout ça pour fabriquer de l'électricité, parce que maintenant, avec tous les appareils, on ne sait même plus tondre sa haie sans dérouler cinquante mètres de fil et enfoncer une prise de courant. On a jusqu'à des brosses à dents électriques ! Bientôt, ce sera trop fatigant de porter sa fourchette jusqu'à sa bouche, et on trouvera moyen de manger à l'électricité.

Dans tous les partis politiques, on a fait bouger les députés pour protester. Ils sont venus parler toute une soirée à la Maison communale, et c'était rempli. Dans chaque village, on a formé un comité avec un président, et ici, il ne faut pas demander qui on a choisi. François, depuis le premier jour, il avait pris la direction en mains, il circulait dans les maisons avec des listes de pétition. C'est comme s'il avait remis son écharpe de maïeur. Ça le rajeunissait de dix ans. Et c'est encore lui qui a inscrit les gens pour la manifestation de Bruxelles.

Trois autocars rien que pour le village ! « Tu y vas ? » qu'on se disait. « Moi, j'irais bien aussi... » Et finalement, tout le monde se décidait. Et puis François prenait des airs terribles. Si on lui refusait, on avait l'impression d'être un mauvais citoyen. C'est comme si on avait déclaré la guerre à des ennemis et qu'il fallait ressortir les baïonnettes et les fusils. Nestor disait oui, disait non. « Tu ne vas pas nous laisser aller sans toi, faisait François, tu étais de l'armée belge en 1940 ! » Nestor aime bien qu'on rappelle ça, il en est fier. En définitive, nous avons payé notre inscription. Il y avait seulement une personne que François ne poussait pas à y aller : c'était Maria. Parce qu'elle aussi, entraînée par les autres, elle voulait faire partie de la troupe. « Tu n'arriveras jamais, disait François, tu ne sais déjà pas faire dix mètres sans crier : Aïe, mes jambes ! » « Si elles n'en veulent plus, qu'elle répondait Maria, je resterai dans l'autocar à manger mes tartines ». En fait, ça la faisait bisquer de demeurer chez elle alors que tout le village partait en expédition. Mais lui, François, ça l'arrangeait bien d'être quitte d'elle pour une journée ! Surtout que Maria, quand elle a mal quelque part, il s'agirait bien qu'on l'annonce dans le journal en gros caractères et que ce soit une journée de deuil national.

Pour que je ferme mon magasin en saison, un jour que je ne suis pas obligée, il en faut déjà beaucoup. Et pourtant, j'avais mis une pancarte à la vitrine pour avertir les gens. Depuis cinq ans, je n'avais plus été à Bruxelles et j'étais contente d'y retourner, quand bien même je n'avais pas l'occasion d'entrer dans les magasins. Le ministre devait nous recevoir dans son bureau, au moins les délégués. Avant ça, on faisait un tour sur des grandes avenues. François avait demandé à tout le monde des vieux draps de lit pour y peindre des inscriptions, et on avait prêté ses manches de brosse pour les clouer dessus. Les autocars étaient remplis au point qu'on ne savait plus se bouger. Maria et François à eux deux étaient trop larges pour tenir sur la même banquette, alors je m'étais mise près de François et Maria près de Nestor, en lui laissant juste la place qu'il fallait. Monsieur Météo avait annoncé du beau temps, mais on ne sait jamais avec lui, surtout qu'en saison, il n'aime pas faire tort aux hôteliers. On était tous excités ! On riait pour des bêtises. Clovis était du régiment, avec son costume à carreaux. Et on ne roulait pas de dix minutes que François se met à crier : « Clovis, une chanson. Clo-vis, une chanson... » Et tout le monde qui reprend en chœur. Clovis s'est levé, il s'est mis au micro près du chauffeur, et en avant ! *Torréador, ton cœur n'est pas en or... Et tout le reste.* Ça a duré tout le trajet. Même que ça devenait un peu long, à la fin, et que certains auraient voulu écouter la radio, mais on ne pouvait plus l'arrêter. On avait même du mal à parler entre soi tellement ça résonnait fort.

En arrivant à Bruxelles, je dis à Maria : « Tu ne crois pas que tu ferais mieux de rester ici à nous attendre ? » « Penses-tu ! qu'elle me fait, aujourd'hui je me sens bien. Si ça ne va pas, j'entrerai dans un café ». Bon, on ne veut pas la contrarier, et elle se met à marcher avec nous. Avec tous ceux des autres cars, on était plus de mille. On est arrivé sur la place où on devait former le cortège. Et là, qu'est-ce qu'on a vu ? Le Monsieur et la Madame Vanstrip avec leur fils et leur fille et leurs amis des secondes

résidences. Après tout, ils n'avaient pas plus envie que nous d'être noyés par le barrage. Ils avaient lu les affiches et étaient venus manifester. En définitive, ils avaient moins loin que nous à courir vu que la plupart sont de la capitale et ils aiment bien le montrer.

Et ces gens-là, ils étaient encore plus fous que nous autres. Les hommes riaient, faisaient les comiques. C'est quand même à ne pas comprendre... Quand ils traversaient le village, c'était sérieux comme des papes, avec une mine de pompes funèbres. Et dans une grande ville comme Bruxelles, où nous autres on aurait eu envie de bien nous tenir, ils se conduisaient comme des gamins de rue. On se serait cru au carnaval de Binche. Tout d'un coup, je me suis trouvée devant M. Alain avec sa petite fille sur ses épaules. Et sa dame suivait avec une robe jusque par terre, comme les bohémiennes. Je ne l'avais jamais vue avec ça dans sa maison. On habite l'un en face de l'autre, et il faut qu'on aille à Bruxelles pour se rencontrer. Je leur ai dit : « Si vous cherchez vos amis, ils sont de ce côté-là... » « Merci, qu'ils m'ont répondu. A tout à l'heure... » Madame me regardait avec ses grands yeux, toute souriante, alors qu'elle paraît si froide quand elle vient au magasin.

Puis le cortège s'est mis en route. Les secondes résidences ont suivi, mais tout derrière, en restant dans leur groupe à eux. François portait une grande banderole avec Clovis. Tous les dix mètres, il criait : « Non ! » Et nous, on continuait : « ... au barrage ». Et les secondes résidences rigolaient, rigolaient à l'arrière ! Ils avaient encore l'air plus cloches que nous. Puis, ça devait arriver... Maria a commencé à dire : « Ne va pas si vite, François, je ne sais plus te suivre... » Mais il fallait bien qu'on marche à l'allure du cortège. « Aïe, mes jambes... » qu'elle faisait Maria. Elle était rouge comme une tomate de l'effort qu'elle faisait pour avancer. Puis tout d'un coup : « Où est-ce qu'il y a un café ? Faut que je m'arrête avec mes jambes... » Mais c'était une rue à n'en pas finir avec des bureaux et des maisons de millionnaires. Elle

croyait que dans Bruxelles, ça se trouve comme ça un café. François était furieux : « Je te l'avais bien dit ! C'est toi qui as voulu venir... » Il en oubliait de crier : « Non au barrage ! ».

Avec Maria qui freinait, on traînait de plus en plus. Moi, François, Clovis et notre banderole, on s'était fait dépasser par tous les autres. Et on a fini par se retrouver au milieu des secondes résidences. Puis, tout d'un coup, je vois Maria qui s'en va. « Où vas-tu ? » que je lui demande. Elle traverse la rue s'assied sur le bord du trottoir. Et elle se met à pleurer. Les messieurs se sont approchés, croyant qu'elle était malade. « Ça ne va pas, Maria, demandait M. Alain. Vous vous sentez mal ? » « C'est ses jambes, expliquait François. Chez nous, c'est déjà trop loin pour elle d'aller jusqu'à la poste pour mettre une lettre ». J'en connais un qui était à la fête, c'était le M. Vanstrip. Il buvait du petit lait derrière sa moustache noire. Sa belle voiture démolie à cause du tonneau de Clovis, et Maria qui prétendait qu'il n'y avait pas de tonneau sur la route... Et voilà que maintenant, elle parlait d'appeler un taxi pour la ramener à l'autocar. Il ronronnait comme un matou : « Puis-je me permettre, chère Madame ? Ma voiture est à cinq minutes. Ce serait pour moi un honneur... »

François faisait de grandes protestations. Il avait sa dignité envers le M. Vanstrip. Mais il avait aussi peur d'être en retard et de ne pas entrer chez le ministre avec les autres... Et où téléphoner pour trouver un taxi ? La Mme Vanstrip y mettait également son grain de sel : « Laissez faire mon mari... Il adore s'occuper des jolies dames ! » Les autres aussi se montraient tous au plus gentil, mais avec tout le temps des fous rires et des blagues entre eux. Si bien qu'on avait parfois l'impression qu'ils se moquaient de nous. Les femmes faisaient respirer des flacons à Maria, ou des serviettes parfumées comme on vend dans les chics magasins. Les messieurs disaient qu'elle était la première victime du barrage et qu'on lui bâtirait un monument avec son nom écrit dessus.

Ils la prévenaient aussi qu'il fallait se méfier de Jean-Jacques dans la voiture, parce qu'avec lui, on ne savait jamais. Jean-Jacques, c'était le M. Vanstrip.

Comme François ne se faisait pas de bon sang, je lui ai dit : « Rattrape les autres, moi je vais rester avec Maria... Tu es quand même le chef de notre délégation ». Ça l'a décidé. Il est reparti avec Clovis. Je n'avais pas le cœur à rire, mais les autres n'ont pas pu se retenir en les voyant courir avec leur banderole. Ils ont suivi sans se presser, car ils avaient surtout envie de faire une promenade ensemble avant d'aller au restaurant. Et me voilà toute seule en plein Bruxelles avec Maria assise sur sa bordure de trottoir, à attendre le monsieur et son auto.

Ces gens de la haute société, qu'il leur arrive n'importe quoi, ils retombent toujours sur leurs pattes. Ils sont comme un poisson dans l'eau avec tout le monde. En ramenant Maria à l'autocar, le monsieur n'a pas arrêté de parler, comme si on était les meilleurs amis depuis toujours. En arrivant à l'autocar, il est vite descendu pour m'ouvrir la portière, et il a aidé Maria à sortir de l'auto, parce que c'est tout une affaire pour elle. Puis, il s'est incliné bien bas et nous a présenté ses hommages comme à des comtesses. Maria ne pipait mot et se faisait toute petite. Pauvre Maria ! J'avais pitié d'elle. Ses jambes, c'est une fameuse punition, et c'est quand même loin là où son fils est parti travailler. Et qu'elle prenne l'avion pour aller lui dire bonjour, dans son état il ne faut pas y songer. Tout ça doit lui avoir porté sur le caractère. Moi qui me plains déjà de ne pas voir souvent mes enfants !

Nous avons causé en mangeant nos tartines, vu que nous n'avions plus que ça à faire. Je dirais bien que Maria, c'est la personne avec qui j'ai le plus l'occasion de causer, puisque nous habitons l'une en face de l'autre et que pour passer ses envies de manger, elle est tout le temps au magasin. Mais d'avoir bien le temps en attendant les autres, ce n'était pas pareil. Nous avons vraiment eu une bonne conversation. Elle m'a fait goûter de tout ce

qu'elle avait pris dans ses sacs, car elle ne se laisse jamais manquer de rien. Je crois qu'elle était contente que je suis restée avec elle.

Il était bien trois heures quand les autres se sont ramenés, sans avoir mangé ni bu. Ils n'avaient plus de voix tellement ils avaient crié. Pendant qu'ils mangeaient leurs tartines, on aurait entendu voler une mouche. Ils avaient dû attendre je ne sais combien de temps chez le ministre, car il y avait avant eux une délégation d'anti-nucléaires. Sur le trottoir, ils se sont mis à discuter avec eux sur ce qui était le mieux ou le pire, un barrage ou les centrales atomiques, et comme ils étaient tous énervés, ça a bien manqué de tourner mal. Surtout que les secondes résidences sont arrivés à la rescousse et qu'ils ont la langue fameusement bien pendue quand ils s'y mettent. Ils ont fait bloc avec notre groupe contre les autres qui en avaient le bec cloué. Ce que c'est que d'avoir le même intérêt ensemble !

Le dimanche suivant, François a mis son beau costume et il est allé faire visite chez les Vanstrip, pour remercier. Il a sa fierté et n'aime pas d'être en reste avec quelqu'un. Il portait un gros bouquet de fleurs et tout ce qu'il avait de trop en légumes surgelés. On ne l'a pas fait asseoir, mais on l'a reçu très gentiment quand même en demandant des nouvelles de Maria. A propos du tonneau, François a tâché d'expliquer qu'on était bien bêtes de se faire des misères sans raison. M. Vanstrip a ri. Il lui a frappé sur l'épaule en disant qu'il n'avait pas à s'en faire, que leurs deux avocats s'arrangeraient. Et à cause du barrage, il n'y a jamais eu de procès. Mon idée, c'est qu'il n'y aura jamais de barrage non plus, car tout le village sous l'eau jusqu'à la chapelle Saint-Roch, ce n'est pas possible. On ne fait pas des choses pareilles dans un pays civilisé.

Quand même, avec les secondes résidences, j'ai été un petit peu déçue. C'est vite redevenu comme avant. Ils ont repris leurs anciennes manières, et quand ils passent devant vous, ils ont toujours quelque chose à regarder

ailleurs. Et je ne voyais plus souvent le jeune ménage maintenant qu'ils étaient si occupés avec leurs nouveaux amis. Car je ne vous ai pas dit... Au début des vacances, un autre jeune ménage était venu vivre avec eux.

Le mari, c'était un petit râblé, tout rond, ayant facilement le mot pour rire, mais qui semblait savoir ce qu'il voulait. La femme n'était pas très jolie, maigre avec des lunettes et des cheveux raides. Une petite nerveuse qui faisait rouler la besogne, et rien qu'au regard qu'elle vous lançait à travers ses verres, on devinait qu'elle s'était fait son opinion sur vous. Ils avaient un petit garçon de quatre ou cinq ans, roux comme son papa et pas très beau non plus.

M. Raymond, c'est comme ça qu'il s'appelait, c'était un collègue de M. Alain à l'Ecole d'agriculture, moins distingué, mais plus débrouillard, plus dynamique. Tous les quatre, d'ailleurs, ils avaient l'air de bien s'arranger. Ils blaguaient, ils riaient... La dame de M. Alain avait un bien joli rire. Je crois qu'avant ça, je ne l'avais jamais entendu. En tout cas, Géraldine aurait maintenant un petit amoureux pour lui faire la cour. Dans mon for intérieur, je trouvais le premier jeune ménage plus sympathique. J'aurais dû me réjouir pour eux, mais qu'est-ce que vous voulez ? On est un peu égoïste. Maintenant qu'ils s'entendaient si bien ensemble, je n'osais plus aller à la cinse de peur de les déranger.

Nestor, lui, c'était le contraire, il s'était pris d'amitié pour les nouveaux. Ça avait commencé un jour qu'il était allé à la poste chercher des timbres. Il avait laissé tomber une pièce de vingt francs dans le caniveau, et avec ses mauvais yeux, il ne parvenait pas à la retrouver. Le nouveau monsieur est passé, lui a demandé ce qu'il cherchait et il lui a retrouvé sa pièce. Ils sont revenus en causant. Et depuis, dès qu'ils se voient d'une maison à l'autre, ils se font de grands gestes. Et quelquefois, ils traversent la rue pour se donner une poignée de main. C'est comme ça qu'il faut être avec Nestor, y aller franchement avec lui et faire les premiers pas. Après, ça

va tout seul. Et M. Raymond avait bien la manière.

Pour faire marcher le commerce et les affaires, c'est l'homme qui convenait. C'est lui qui s'est chargé des tournées avec la camionnette. Il savait dire dans les maisons le petit mot comique pour se rendre sympathique. Et c'est lui qui a eu l'idée d'organiser la journée portes ouvertes et le grand barbecue. Il trouvait qu'il fallait faire connaître aux gens leur coopérative et les nouveaux produits. Ils ont fixé la date au quinze août, car avant ça, beaucoup de secondes résidences font des voyages à l'étranger. Mais à partir de la mi-août, tout le monde se retrouve dans les villas et profite des derniers beaux jours.

Je dois dire qu'ils ont vraiment bien préparé ça, avec des prospectus dans toutes les boîtes. Un « Grand Barbecue », on ne savait pas très bien ce que ça voulait dire, et ça attire toujours, les nouveaux mots. L'après-midi, on pouvait visiter les bâtiments. On voyait pétrir, cuire le pain. Il y avait un clown qui faisait des grimaces pour les enfants. On vendait tous les produits, évidemment, et à partir de six heures, on commençait à servir à manger.

On y aurait été de moins bon cœur, à leur barbecue, si on avait su comment ça allait finir. Nestor avait été aider pour enfiler les brochettes, et moi, j'attendais l'heure de fermer pour le retrouver. J'aurais bien voulu qu'on voie une fois Monique avec son nouveau fiancé, mais ils allaient dans sa famille à lui, et Robert n'avait pas répondu à la lettre où je l'invitais. Il était peut-être gêné de rencontrer une nouvelle fois la sœur de M. Alain, bien que je suis persuadée qu'elle avait déjà oublié la tarte qu'elle était venue manger chez moi. De toute manière, il n'aurait pas été à son aise, lui qui n'aime pas les bousculades. Car c'est fou tout le monde qui s'est amené ce jour-là ! Les gens du village, ils sont toujours curieux de voir ce qui se passe dans les maisons des autres. Et les secondes résidences, ils venaient en tant que relations de M. Alain.

Quand je suis arrivée, François et Maria m'ont fait des grands signes pour que j'aille m'asseoir près d'eux.

Mme Vanstrip faisait le service avec les dames de ses amies, et le grand dadais de Gontran Vanstrip servait le vin, maintenant qu'il a abandonné ses précédentes études pour entrer à l'école d'hôtellerie. Ça n'arrive pas tous les jours d'être servi par ce monde-là. Dans le temps passé, on n'aurait jamais vu des gens bien faire concurrence aux restaurants, ni les fils de bonne famille se louer à gauche et à droite pour gagner un peu d'argent. Jusque là, c'aurait pu être pire... Maria ronchonnait bien comme à son habitude, elle était mal assise, les banquettes étaient trop dures, il y avait des courants d'air, on ne servait pas à boire assez vite pour elle ! « Attends, que je lui fais, je vais demander à M. Alain, c'est lui qui est au bar ».

J'y vais. Je le trouve en train de vider une cannette au goulot. Il me sert en disant : « Voilà, chère amie... », et il me donne une baise sur le front. M. Alain, si distingué d'ordinaire ! Si bien à sa place... Ce n'est pas que j'aie été choquée, j'ai l'âge d'être sa mère et on était plus gais que d'habitude. Mais j'ai compris qu'il était temps qu'il arrête. « M. Alain, que je lui fais, souvenez-vous de ce que je vous ai dit. Je crois que vous avez assez levé le coude aujourd'hui » « C'est pour fêter ma bonne résolution » qu'il me répond. « Quelle résolution ? » « De ne plus boire à partir de demain ». Et il vide sa bouteille devant moi. Vous voyez dans quel état il était.

Moi, je ne savais pas qu'il sortait d'avoir eu une scène de ménage, ou quelque chose qui y ressemblait. Et à propos de qui ? Vous devinez bien qu'il était de la partie, celui-là. Pour le tennis, c'était fini, on ne le voyait plus avec ses raquettes et sa petite culotte. Sans doute que M. Alain avait mis une bonne fois les points sur les I. Mais sans doute aussi que le monsieur aimait bien le fromage de chèvre, parce qu'il venait en acheter presque tous les jours. Et il prenait la peine d'en choisir un bon, vu le temps qu'il restait à causer avec la petite dame, dans l'ancien fenil qu'ils avaient aménagé en magasin. Je ne suis pas une commère toujours à surveiller à travers ses rideaux, mais je me disais : « Ce manège-là, ça ne peut pas

éternellement durer. Il faudra bien que ça se termine d'une manière ou d'une autre ».

Je ne croyais pas si bien dire. J'avais rapporté à table notre bouteille de Coca et nous achevions nos brochettes, voilà Mme Vanstrip qui arrive toute rouge des cuisines avec une assiette de spaghetti sauce tomate sur un plateau. Mais au lieu de le porter à ceux qui l'avaient commandé, elle le dépose tout à trac près de M. Alain au comptoir, et elle arrache son tablier. Son mari arrive à son tour, presque aussi rouge qu'elle. Ils commencent à s'expliquer devant M. Alain. Et tout d'un coup, je vous le dis parce que je l'ai vu de mes yeux, la madame flanque sa main dans la figure de son mari, et elle sort. Alors M. Alain, vous savez ce qu'il a fait ? Je veux bien qu'il n'était pas dans son état normal, mais quand même ! Il a pris l'assiette de spaghetti qui était toujours sur le comptoir, et il l'a renversée sur la tête de M. Vanstrip. Personne n'aurait osé rire, tellement nous étions tous serrés à l'idée de ce qui allait se passer. L'homme est devenu blanc comme un linge. Il a toussé deux ou trois fois, comme s'il avait avalé de travers. Puis il est sorti sans même prendre la peine de se relaver.

Ce qui s'est passé au juste, on ne l'a jamais su. Mais personne n'est assez bête pour croire que la petite dame n'y était pour rien. Ça couvait depuis trop longtemps. D'ailleurs, on ne l'a plus vue une seule fois de toute la soirée. Pour moi, elle se tenait dans sa chambre et n'osait pas se montrer. Mais attendez, ce n'est pas fini. Avec tout ça, les spaghetti étaient renversés à terre, et la sauce qui coulait, ça faisait une belle cochonnerie. Tout sonné qu'il était, M. Alain a voulu sortir de son comptoir pour ramasser les morceaux d'assiette et sans doute donner un coup de torchon. Il ne tenait plus bien sur ses jambes. Bardaf ! Il a glissé dans le jus. Poignet cassé. Clavicule fracturée.

Son copain l'a conduit à la clinique où il est resté huit jours. Monsieur Catastrophe, oui ! Mais cette fois-ci, c'était de sa faute. J'étais trop en colère pour en avoir

pitié. Qu'est-ce qu'il avait besoin de boire comme ça ? Et si les choses tournaient mal avec sa femme, il avait été assez averti. Il n'avait qu'à pas recevoir chez lui des gens qui ne convenaient pas et faire celui qui ne veut pas se mettre les yeux en face des trous. Les jours d'après, c'est bien simple, je n'ai pas été une seule fois demander comment il allait. M. Raymond est venu acheter une bouteille de vin pour lui porter et j'ai seulement proposé de garder les deux enfants s'il fallait, mais il m'a dit qu'il s'arrangerait.

Encore qu'à la clinique, M. Alain, il a fait une drôle de rencontre. Devinez qui ? La Mme Vanstrip. En rentrant passé minuit, son fils l'a trouvée dans le coma, elle avait avalé un tube de médicaments. Et voilà, 900, ambulance, lavage d'estomac. Et gardée en observation, parce que du point de vue nerveux, il était moins cinq pour elle. Vous voyez la scène, dans une chambre M. Alain avec ses fractures et sa petite dame, et dans l'autre la Mme Vanstrip qui voulait se suicider, et son mari rappliqué dare-dare de Bruxelles.

Je me disais, bête que j'étais : « Au moins, que ça leur serve de leçon, ils auront le temps, chacun dans leur chambre, de régler leurs comptes de ménage ». Ah ouiche ! Ils ont reçu des visites, leurs amis des secondes résidences. Et s'ils allaient chez un, c'était difficile de ne pas entrer chez l'autre, et comment faire avec les fleurs ? Ils ne pouvaient pas laisser le deuxième bouquet à la porte pendant qu'ils offraient le premier. Comme il faisait trop chaud dans les chambres, ils ont tous été reçus à la salle Tévé et tout le monde s'est remis à parler tous ensemble. M. Alain n'était pas rentré de huit jours à la cinse que les Vanstrip rappliquaient chez eux. Qu'ils s'arrangent, après tout ! Moi, j'en avais assez de me faire du mauvais sang pour des gens qui s'en font moins que vous. Est-ce qu'on s'est retourné sur moi quand j'ai dû renoncer à mon commerce ?

Je m'y attendais, direz-vous, j'avais un pressentiment. Et pourtant, je n'en suis pas encore remise, je ne

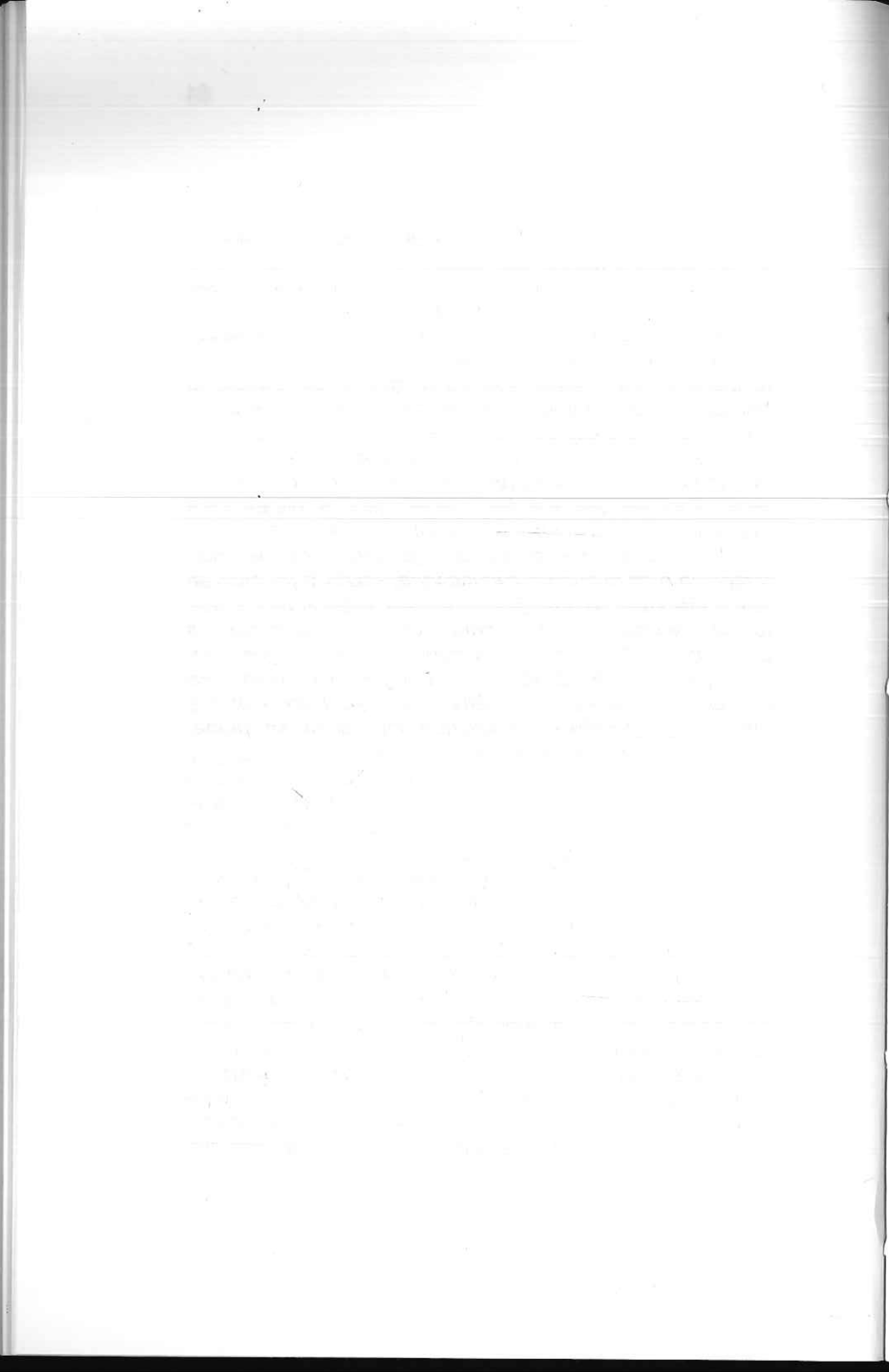
parviens pas à réaliser. J'en ai voulu tout un temps à Maria, comme si elle y était pour quelque chose. Elle a peut-être cru bien faire en m'avertissant mais quand même, à sa place, je me serais tue. Les mauvaises nouvelles courent toujours assez vite.

« Tu as vu, qu'elle me dit, à l'entrée du village de vacances ? » « Quoi ça » « Ce qu'ils sont en train de construire là ». Il ne m'en a pas fallu plus. J'avais compris. Je n'ai rien dit à Nestor. Pendant qu'il dormait après le dîner, j'ai téléphoné au bureau de vente, puisque le numéro est marqué sur les grands panneaux qui font la réclame le long de la route. Je leur ai demandé : « Est-ce que c'est vrai qu'il y aura un magasin self-service à l'entrée du village de vacances ? » « Oui, qu'ils m'ont répondu tout contents. Pour l'alimentation et les produits d'entretien... » J'ai insisté : « Est-ce que c'est sûr ? Ou seulement un bruit qui court ? » « C'est absolument sûr, Madame, il sera opérationnel à partir du premier mai prochain ». J'ai raccroché. C'est trente années de ma vie que je mettais au clou. Comment voulez-vous que je lutte ? Ils auront toutes les secondes résidences et les maisons du côté du bois. Et le débit qu'ils auront avec autant de clients, et le choix qu'ils pourront se permettre, et les produits en réclame... De quoi est-ce que j'aurais l'air à côté d'eux ?

Pour la première fois de ma vie, j'ai pris des cachets pour dormir. J'ai attendu quatre jours pour dire ma décision à Nestor. J'avais une boule au fond de ma gorge. Quand je lui ai annoncé que je ne rouvrirais pas après la Noël, que c'était bien décidé, il est resté tout bête. Pourtant, Dieu sait toutes les fois qu'il m'avait dit : « Pour ce que tu gagnes ! Avec la peine que tu te donnes ! » Je voyais bien qu'il en avait mal pour moi et qu'il tâchait de trouver des choses pour me remonter le moral, mais ça m'agaçait encore plus. « Tu te reposeras, disait-il, tu prendras du bon temps... » Mais moi, je n'avais pas envie de prendre ma retraite comme lui. Je n'ai que cinquante-huit ans, après tout, je ne me sens pas encore une vieille

femme. Puis tout doucement, ça s'est répandu dans le village. « Alors qu'on me disait, tu te retires fortune faite ? » Pour les quelques mille francs que j'ai mis sur mon livret ! Les gens ne peuvent pas comprendre. Avant moi, la vieille Elise l'a bien tenu quarante ans, le magasin, c'est une véritable antiquité, avec la place tout usée dans le plancher du comptoir, là où je me tenais devant la balance, et les boutons de cuivre aux tiroirs des rayons, tout luisants d'avoir été frottés avec les doigts. C'est la seule pièce de la maison où il y a le soleil. Il entrait vers dix heures et j'en avais jusqu'à cinq heures de l'après-midi. Tout en servant les clients, je me disais : « Il approche de cinq heures, le soleil s'en va ».

L'année prochaine, ce que je vais faire de mon temps, je n'en ai encore aucune idée. Toute la journée en tête à tête avec Nestor, je deviendrais sotte. A moins que je ne vieillisse tout d'un coup, ça arrive à certaines personnes. Elles sont lentes dans tout ce qu'elles font, elles prennent du temps pour manger et passent des heures à regarder par la fenêtre ou la télé. Bah ! Comme disait Sœur Emilie : « A chaque jour suffit sa peine, demain est un autre jour... »



J'ai liquidé mon stock à l'occasion des fêtes. J'avais affiché de grosses réductions et j'ai eu beaucoup de clients. Je n'avais qu'une chose en tête, en avoir fini et être tranquille. La semaine après la nouvelle année, j'ai dormi tous les jours jusqu'à dix heures du matin tellement j'étais liquidée. Puis, avec Nestor, on s'est mis à transformer et démolir, parce que le magasin vide, je ne voulais pas l'avoir un jour de plus sous les yeux.

Monique me disait : « Tout ce vieux bois, ça a de la valeur. Ça a presque cent ans. Tu devrais tâcher de le revendre... » Revendre à qui ? On a gardé les rayonnages à tiroirs, on a mis de côté les plus belles planches. Et le reste, on en a fait du bois pour allumer le feu. Dès que c'est du bois pour brûler, il est à son affaire, Nestor ! Il a fait des provisions dans un coin de la cave pour au moins dix ans.

Puis, on a amenagé la pièce. J'avais mon idée. Je ne voulais pas d'un ramasse-poussière où on ne va que quand on reçoit du monde, mais un endroit pour se tenir tous les jours et en profiter. Que je sois au moins à l'aise pour faire mes coutures et mes repassages, et que je ne doive pas toujours me presser si Nestor a besoin de la table pour autre chose. Et pour me payer de mes peines, parce que j'avais quand même travaillé comme une bête les derniers mois, je me suis acheté une deuxième radio pour transporter avec moi où je voudrais dans la maison.

Je sentais que j'avais besoin de ça pour me tenir compagnie les premiers temps.

Ça nous a pris jusqu'à la fin janvier, tous ces travaux-là. Puis, je me suis retrouvée assise dans mon fauteuil-relax, regardant les murs qu'on avait retapissés et le nouvel arrangement des meubles. Et en face de moi, Nestor dans son fauteuil-club qu'on lui a offert à la poste quand il a pris sa pension. Et je me suis demandé : « Alors quoi ? Le temps qui nous reste à vivre, c'est comme ça qu'on va le passer, à regarder autour de nous les murs de notre maison ? »

Les matinées, ça allait. Je faisais les chambres et le dîner. Les gros nettoyages, je n'allais pas les retirer à Nestor puisqu'il les prend sur lui depuis qu'il est pensionné et que tout compte fait, ça l'occupe. Après le dîner, je buvais ma tasse de café, puis tout d'un coup c'était le trou noir devant moi. Tout le temps qui me restait à passer jusqu'au soir, ça me paraissait comme un tunnel, et je n'avais même pas le courage de me mettre à des petites choses : c'était comme une goutte d'eau au milieu de la mer !

Je me suis dit : « Toi, Nelly, tu es en train de filer du mauvais coton... » C'est comme les gens qui s'endorment dans la neige, on dit qu'ils ne se réveillent plus jamais. Et je me suis mise à marcher. Oui, à marcher dans les rues, avec seulement cette idée-là dans le crâne de ne pas moisir sur place, de bouger, de me remuer. Tous les prétextes m'étaient bons. Chaque après-midi, je partais faire mes courses chez Minima, à l'autre bout du village. J'aurais pu y aller seulement une fois par semaine, mais je m'arrangeais pour avoir chaque jour quelque chose à acheter.

Et puis, j'y ai pris goût à aller chez Minima. Pendant trente ans que j'ai tenu commerce, je ne suis jamais sortie de chez moi. Juste le dimanche matin pour la messe, et encore toujours pressée, sans tourner la tête ni à gauche, ni à droite, pensant à tout ce que je devais faire sur ma journée... J'avais bien le temps de regarder, maintenant.

Je m'amusais de tout, la façon dont étaient construites les maisons avec leurs pièces de devant et celles de derrière, celles qui recevaient le soleil ou qui étaient tournées au nord. Et la manière aussi dont elles étaient aménagées, les rideaux, les postures et les plantes vertes aux fenêtres... Les secondes résidences également, presque toutes fermées à cause de l'hiver, mais je tâchais de deviner leur arrangement. J'étais même quelquefois presque trop curieuse, mine de rien, je tâchais de voir à l'intérieur des maisons. Et je me disais : « C'est quand même à ne pas croire, voilà plus de cinquante ans que j'habite le village, et je n'ai jamais rien regardé autour de moi... »

Et puis, ça m'amusait d'entrer dans un magasin, de ne plus jouer à la marchande derrière son comptoir, mais à la madame qui achète. Et on cause avec l'une ou l'autre en attendant, on se laisse servir, on n'a plus à se fatiguer ni à monter sur l'escabeau pour prendre les marchandises, ni à calculer les prix. Et Mme Dabompré, la tenancière du magasin, me faisait des sourires jusqu'aux oreilles, alors qu'avant, c'est à peine si on se saluait parce qu'on était concurrentes. Chacun son tour, après tout, elle a vingt ans de moins que moi, elle est plus en âge de se donner du mal.

Mais ce qui me faisait peur, c'était de rentrer chez moi et d'attendre jusqu'à six heures le moment de préparer à manger. Et un jour, tout bêtement, j'ai pensé à la planche du bas de l'armoire où j'ai casé les livres des enfants quand ils allaient à l'école. Comment est-ce que cette idée-là m'est venue ? Je ne saurais déjà pas vous le dire. Il y a des idées comme ça qu'on remise dans le fond des placards avec ce qui ne peut plus servir. Et c'est dangereux, ça ! Le fond des placards, vous savez comment ça va... On meurt quelquefois sans plus savoir ce qu'il y a dedans.

Un jour après quatre heures, voilà que je ressors tout ça et que je le mets sur la table. Nestor me demande : « Qu'est-ce que tu vas faire avec ces vieux machins-

là ? » « Regarder ce qu'il y a dedans, que je lui dis. Mes parents ne m'ont pas envoyée assez à l'école, je n'ai pas appris comme je voulais ». Et il se met à tourner les pages avec moi, des vieux livres de lecture avec des poésies, et moi une histoire de Belgique avec des images. Charles-Quint, Charlemagne, ça me disait quelque chose, mais s'ils avaient vécu il y a cent ans ou cent mille ans, je n'aurais déjà pas su le dire. Nestor et moi, on relit une sorte, on relit une autre, et le moment du souper arrive qu'on était encore en train de regarder nos vieux bouquins.

Et on a recommencé le lendemain, et plusieurs jours en suivant. Nestor s'intéressait un peu à tout, mais pas longtemps. Au bout d'une demi-heure, il était déjà fatigué et il se remettait à caresser le chat. Mais moi, j'étais tellement plongée dans mon histoire de Belgique que j'oubliais d'avoir faim. Et quand je sortais le lendemain pour faire mes courses, je regardais les plus vieilles maisons et je me demandais : « Quand est-ce qu'elles ont été construites ? Peut-être bien au temps de Charles-Quint ». Et je m'imaginais les gens qui avaient habité dedans, habillés avec les costumes de ce temps-là. C'est un peu fort qu'on passe toute une vie dans un village sans penser une seule fois à ceux qui l'ont bâti, à la manière dont ils vivaient, à ce qu'ils faisaient de leur temps. Nous ne sommes quand même pas très curieux.

Et c'est comme ça, en lisant l'histoire de Belgique et Charles-Quint que j'ai eu envie de faire une visite à Gand. Oui, de prendre un jour de congé et de me promener dans une grande ville, même pas pour faire des achats, mais pour regarder les monuments et les curiosités. Savez-vous que Nestor et moi, nous n'avons jamais pris de vacances ? L'été, ce n'était pas possible à cause du magasin. Et l'hiver, il y a assez de neige ici sans encore aller faire du ski, et à notre âge... Partir de chez nous, ça nous était arrivé une seule fois, l'année après notre mariage. Tout le monde partait, on recommençait à voyager après la guerre. Pourquoi pas nous ? Enregar-

dant les annonces dans le journal, nous avons vu qu'à Middelkerke il y avait un terrain de camping et qu'on pouvait louer une tente et tout ce qu'il fallait pour pas cher. Moi et Nestor faire du camping, on ne voudrait pas le croire, et pourtant c'est vrai, nous y avons été. C'était un peu loin de la mer, dans les prairies, mais je n'avais été à la plage qu'une fois quand j'étais petite, avec l'école, et c'était un rêve pour moi d'y retourner.

Au début, Nestor était tout gêné d'être en petites culottes, comme le M. Vanstrip quand il joue au tennis, mais à la fin de la semaine, il était déjà tout brun. Qu'on était jeunes en ce temps-là ! On avait loué des vélos pour aller en France, et au retour il me poussait parce qu'on avait le vent dans le nez. A cause de ses tournées de facteur, il savait rouler plus longtemps que moi sans se fatiguer, et il était fier de me le montrer. Ses petites culottes, elles sont encore dans l'armoire. Il ne les a plus remises depuis.

Donc un beau soir, j'ai décidé ça tout d'un coup, de visiter Gand puisque c'est la ville de Charles-Quint. J'ai dit comme ça à Nestor : « Demain, j'irais bien à Gand, la radio annonce du beau temps » « A Gand, quoi faire ? » « Pour visiter les choses à voir ». Il croyait que je lui racontais une blague. « Tu ne viendrais pas avec moi ? », que je lui demande. « Qu'est-ce que j'irais faire là... ? », qu'il me répond tout bougon.

Bon. Sans rien dire, je lui fais son dîner pour le lendemain et on monte se coucher. « Pourquoi est-ce que tu remontes le réveil ? » qu'il me demande. « Parce que j'ai envie d'aller à Gand ». « Toute seule ? ». « Puisque tu ne veux pas venir avec moi ». « Qu'est-ce que vont penser les gens ? » « Qu'est-ce que tu veux qu'ils pensent ? Toutes les années, ils vont en vacances. Nous, depuis Middelkerke, on n'est plus partis une seule fois. »

Il s'est endormi en se tournant de l'autre côté, pour me montrer qu'il n'était pas content. Et moi, vous savez comme je suis, je n'aime pas avoir des piques avec quelqu'un, surtout pas avec mon mari. J'hésitais, je me

demandais : « Est-ce que j'y vais ou pas ? ». Finalement, j'ai laissé mon réveil remonté, et quand il a sonné le lendemain, je me suis levée. J'avais l'impression de faire quelque chose de défendu. C'était comme si je sautais dans le vide sans savoir où j'allais retomber. Si je n'avais pas eu peur d'être moquée par Nestor, j'aurais bien fait machine arrière... Mais une fois montée dans le bus, même qu'il faisait encore noir, je me suis sentie toute différente. Je partais pour la plus grande aventure de ma vie, j'avais le monde entier devant moi. Il y avait bien deux ans que je n'avais plus pris le train, et il me semblait que c'était pour voyager jusqu'à l'autre bout de la terre. Si j'avais été plus audacieuse, j'aurais volontiers fait connaissance avec les autres du compartiment, pour leur expliquer où j'allais et ce que je savais de Charles-Quint. C'est vrai quand même, on a tous l'air de s'ennuyer dans les trains et personne n'ose adresser la parole à son voisin pour briser la glace. Moi-même, je n'ai pas eu le toupet. J'ai lu « Femme d'aujourd'hui » que j'avais acheté à la gare.

Ça s'est très bien passé à Bruxelles et je n'ai eu besoin de demander à personne pour trouver le train de Gand. Au bureau du tourisme, ils m'ont donné des prospectus pour rien et ça a marché comme sur des roulettes. J'ai suivi les routes indiquées et j'ai visité le plus possible. Je me suis juste arrêtée pour manger une pizza dans un snack et boire un Coca. Quand on sait un peu se débrouiller, ce n'est pas compliqué du tout de visiter les villes. Je regrette bien de ne pas avoir commencé plus tôt.

Ce qui me faisait voir rouge, c'était le village de vacances qui poussait à toute vitesse, comme si on lui avait mis de l'engrais. Ils m'avaient eue avec leur self service. C'est toujours les gros qui gagnent et les petits n'ont qu'à faire leur paquet. Des camions énormes passaient presque tous les jours, chargés de murs tout tapissés avec les portes et les fenêtres, et même des toits entiers. Les pays qu'on envahit par la force et dans lesquels on s'installe, si vous croyez que ça n'existe que

dans les autres parties du monde ! Quand j'entendais rouler leurs machines sur la route, j'avais l'impression que c'étaient de nouveau les Allemands !

Moi qui étais une si grande langue, je n'avais plus envie de parler à personne. Avec M. Alain, c'était un petit bonjour quand on se voyait d'une maison à l'autre. Maria me disait quelquefois : « Maintenant que tu as bien le temps, viens prendre une jatte de café quand tu as envie, on causera ». « Entendu, que je disais, un de ces quatre tu me verras ». Mais ça ne me tentait pas d'aller passer des heures chez Maria. Quoi faire ? Des cancons à n'en plus finir. On radote, on tourne en rond. Parler c'est bien, mais ce que je cherchais, c'est quelque chose d'utile à faire de mon temps. Je finirais par trouver, ça j'en avais le pressentiment. Et quand j'ai une idée dans la tête, ce n'est pas facile de me l'ôter.

« Maigrir... », c'est ce mot-là que j'ai vu dans le journal à la page des petites annonces et qui m'a tapé dans l'œil. Ce qui s'appelle grosse, comme Maria par exemple, je ne l'ai jamais été. Mais je ne suis pas non plus un mannequin de mode. Et depuis que je passais mes journées à me tourner les pouces ou à peu près, j'avais quand même pris des kilos. Bon. Je lis ce qu'ils racontent dans l'annonce. C'était une nouvelle méthode qui venait d'Amérique et on recrutait des monitrices pour la faire connaître en Belgique. C'était bien payé. Mais il fallait courir à Liège pendant six semaines pour suivre des cours. A Liège, c'est tout juste si j'y vais trois fois par an pour faire des courses et voir Robert ou Monique.

Je n'y pense plus, mais ça me poursuivait quand même... Pas que je me soucie tellement de ma ligne, j'ai passé l'âge d'être une pin-up. Ça m'attirait, ce mot-là, ça ressemblait un petit peu à institutrice, et si j'avais plus eu le temps d'étudier, ça ne m'aurait pas déplu d'être dans l'enseignement. Puis, je me raisonnais tout d'un coup : « Qu'est-ce que tu imagines ? Tu n'a pas d'instruction, tu ne sais déjà pas écrire sans faute. On ne voudra jamais de toi ». Finalement, je me suis dit : « Qu'est-ce que tu

risques à leur demander plus de renseignements ? ».

Mais eux, quand ils ont reçu ma lettre, ils m'ont convoquée tel jour, telle heure. Et quand je me suis mise en route pour aller quelque part, je n'ai pas envie de faire demi-tour. J'ai dit à Nestor que je partais faire des courses à Liège, et en avant ! Je me rends à l'adresse. On était plus de cinquante. Et sans me vanter, je n'étais pas dans les poids lourds. On nous demande notre nom, notre âge, et on commence par nous peser et par nous mesurer ! Puis, on nous fait asseoir et on nous explique. Pour devenir monitrice, il fallait d'abord commencer par attraper le bon poids pour notre taille. Moi, je devais perdre neuf kilos. Et ce n'était pas beaucoup à côté des autres.

En retournant, dans le bus, je me demandais si j'allais le faire. J'avais l'impression de comploter quelque chose de terrible en cachette de mon mari. Finalement, j'ai inventé un pari avec moi-même. Je me suis dis : « Si j'ai perdu mes kilos au bout d'un mois, j'y retourne et je demande à suivre les cours ».

Ils nous avaient donné un papier avec la méthode. J'ai mangé comme ils disaient et, au bout de huit jours, j'étais fixée. Plus besoin même de me peser, je n'avais qu'à me voir dans la glace. Je perdais mes kilos à vue d'œil. Et le plus fort de tout, c'est que Nestor ne s'est aperçu de rien. Quand même, je me disais, il n'est pas myope à ce point-là. Il va me faire une remarque sur ce que je suis changée. Bernique ! Pour ces choses-là, ils sont quelquefois décevants, les hommes. Vous faites un effort pour vous maintenir, pour être plus à leur goût, et ils ne lèvent même pas le nez de leur journal. Ils se réveilleraient un matin à côté d'une jument ou d'une vache, ils ne s'apercevraient même pas qu'il y a du nouveau dans leur lit.

Le mois d'après, je dis à Nestor que je retourne à Liège. « Encore ! » qu'il me fait. Il ne savait pas ce qui lui pendait au nez. En revenant, je lui annonce : « Je suis engagée par une société pour maigrir. Je vais suivre des cours pendant six semaines, puis je deviendrai moni-

trice ». Les yeux lui sortaient de la tête. Il n'en revenait pas. Lui qui n'est pas bavard, il a fallu qu'il aille le raconter à tout le monde. On s'apercevait tout d'un coup que j'avais retrouvé ma ligne. « Tu es bien maintenant, tu as une taille de guêpe... Comment as-tu fait ? » Et de me féliciter ! Et de me faire des compliments ! Dans leur façon d'être avec moi, pourtant, j'ai senti dès le début que ça clochait. Quoi ? J'ai fini par comprendre. Mais je vous assure, il a fallu le temps.

Dieu sait que j'aime bien le village où je suis née et que je mourrais asphyxiée d'habiter en ville. Mais au moins dans les villes, il y a quelque chose de bien, c'est qu'on ne se retourne pas sur ce que fait son voisin. Chacun pour soi, tout le monde est libre. Dans un village, quoi que vous fassiez, on vous juge. Et la pire des choses, c'est d'être différent des autres. Alors, vous avez tout le monde à dos. J'étais la première chez nous à suivre une méthode pour maigrir. Sans doute que je n'avais pas le droit. Comme si je le faisais avec une mauvaise intention, me méconduire ou vouloir tromper mon mari. Je le disais à la blague, mais je ne riais pas tant que ça : « On peut maigrir sans pour ça devenir une femme légère ! ».

Je n'avais pas envie de vieillir avant mon âge et de devenir une grosse dondon, ça c'est vrai. Et j'ai eu plaisir à m'habiller un peu plus à la page et à m'acheter des nouvelles affaires pour aller à Liège. Quel mal y a-t-il à ça ? Chaque fois que j'étais bien habillée, ça ne ratait pas, Maria me faisait la remarque : « Il me semble que tu es bien chic ! On aurait bientôt honte de se promener à côté de toi... ». Est-ce que je suis une femme à faire des tralalas ? Et ce qui me chipotait, c'est que Nestor n'avait pas l'air content non plus. Pourtant, quand on est partie toute la journée, on est heureuse de retrouver son mari et on est d'autant plus gentille avec lui. C'était tout bénéfice pour lui, mais il aurait fallu qu'il le comprenne ! Il était encore plus taiseux qu'à l'ordinaire, ce qui n'est pas peu dire. Jamais une question sur ce que j'avais fait ! Ou il avait une mauvaise nouvelle à m'annoncer, le chauffe-

eau de la cuisine qui ne marchait de nouveau plus, une facture qui venait d'arriver par la poste, les enfants qui avaient téléphoné qu'ils ne viendraient pas. Et le jour où je partais, j'étais certaine de mon affaire : il avait attrapé quelque chose, un tour de rein, mal à la gorge ou un abcès à une dent. Et quand son chat a de nouveau été massacré par une auto, il a encore bien fallu que ce soit un jour où je n'étais pas là. Comme pour dire : « Tu vois bien ce qui arrive quand tu vas à Liège... ». D'ailleurs, lui qui était si soigneux autrefois pour les nettoyages, il faisait la grève. Et ce que ça signifiait, j'étais assez maline pour le deviner : « Si tu as le temps d'aller à Liège, tu l'as bien aussi pour frotter la maison... ».

Un jour, j'en avais tellement gros sur le cœur que j'en ai parlé à Mme Gillis, la dame qui donnait les cours du mardi. Moi, j'étais en adoration devant cette femme-là. Plaquée par son mari à trente-cinq ans, avec trois petits enfants, et à voir sa figure et le sourire qu'elle vous faisait, vous auriez cru la plus heureuse de la terre. On était quarante à suivre les cours, et pourtant, elle connaissait tous les noms et elle était amie avec tout le monde. Alors, je lui ai raconté comment Nestor prenait la chose et les réflexions que j'entendais autour de moi. Elle m'a laissée bien raconter, car pour avare de son temps, elle ne l'est pas. Puis, elle m'a demandé : « Vous êtes contente de suivre les cours ? Ça vous fait du bien ? ». Je lui ai répondu : « Pour moi, c'est le salut ». « Alors, qu'elle m'a dit, c'est le plus beau cadeau que vous puissiez faire à votre mari. Si vous n'êtes pas heureuse, vous ne pourrez pas le rendre heureux non plus ». « Oui, je dis, mais en attendant, il fait la tête quand je rentre... ». « Ça passera, qu'elle me fait. C'est contagieux, le bonheur ».

Et depuis lors, je n'ai plus pris attention aux réflexions de Maria ni à la tête de Nestor. J'étais gaie en rentrant, je faisais mon ménage de bon cœur. Et il a fini par s'habituer. Ce qui a de curieux, c'est l'amitié qu'il avait pour M. Raymond, le nouvel ami de M. Alain. Il faut dire que c'est un homme très direct qui met les gens à l'aise.

Bien qu'ils aient l'âge d'être père et fils, ils se disaient « tu », et c'était Raymond par ci, Nestor par là. Alors, j'ai un peu poussé à la charrette. J'ai dit à M. Raymond : « Vous êtes sa providence. Vous ne lui demandez pas assez de choses. Ça lui fait du bien de s'occuper... ». Et depuis lors, M. Raymond venait souvent frapper au carreau en disant : « Nestor, tu viendrais bien me donner un coup de main pour ci ou pour ça... ». Et Nestor était toujours prêt. Il mettait ses bottines et allait à la cinse pour trier les pommes de terre ou peser les paquets de fromage.

Ils s'arrangeaient quand même bien, les deux petits ménages, ça faisait plaisir à voir. Autrefois, ça m'aurait bien plu de mettre tout en commun avec des amis et de monter une entreprise ensemble. Mais ce n'était pas dans les habitudes. Chacun pour soi, et chacun ses affaires. Les jeunes d'aujourd'hui, ils se lancent dans des aventures, ils osent. On n'a qu'une vie, après tout. S'il y a une chose que je reprocherais à nos parents, c'est de nous avoir élevés dans l'idée qu'on est sur terre pour avoir dur et que c'est mal de se faire plaisir de temps en temps.

Domage qu'entre les deux enfants, le petit Guillaume et Géraldine, il n'y avait pas une meilleure entente. C'était un garçon plein de force, comme son papa, mais il ne se rendait pas compte que c'est délicat une petite fille et qu'elle ne peut pas rendre les mauvais coups. Quelquefois, je devais me retenir pour ne pas traverser la rue et aller faire la paix entre eux. Ma petite Géraldine qui était si mignonne, elle commençait à s'en ressentir. Elle n'accourait plus comme avant en jetant ses bras autour de mon cou. Elle vous regardait par en dessous et elle pinçait sa petite bouche au lieu d'embrasser.

Enfin, je me consolais en regardant Monique et Armand, son nouveau fiancé. Ils n'étaient pas pressés de se marier, mais avec les lois sur les impôts, il faut bien avouer que ça décourage les honnêtes ménages. S'il ne tenait qu'à elle, Monique n'irait plus au bureau. Mais Armand aime mieux qu'elle continue à travailler. Il prend

une partie de ce qu'elle gagne pour le loyer et le chauffage, puisque maintenant elle habite avec lui. Pour les dépenses, il compte quand même plus que je n'avais cru. Somme toute, je serais plus tranquille de la savoir mariée... S'il en a assez d'elle un jour, qu'est-ce qu'elle va devenir ? Enfin, je finis par être comme les jeunes et par ne plus penser trop loin, ou on n'arrête pas de se faire du mauvais sang.

Je gardais une idée derrière la tête et je n'en avais encore parlé à personne. Quand j'aurais mon brevet et que je commencerais mes tournées, comment est-ce que je ferais pour me déplacer ? En bus et en train, ça voulait dire me lever à six heures et rentrer à sept heures du soir. En plus que dans certaines localités, les réunions se font à la soirée. Me mettre à conduire une voiture ! Je n'osais même pas y songer. Pas que ça m'effraie en soi, mais bien la réaction de Nestor et ce que les gens allaient encore raconter. Je sais bien que les femmes conduisent de plus en plus, mais des moins vieilles. Et puis, je n'aime pas me mettre au-dessus des autres. Quand j'étais petite, j'habitais en dehors du village et je marchais trois quarts d'heure en sabots pour aller à l'école. Si j'étais en retard, je me faisais toute petite dans le fond de la classe pour qu'on ne me remarque pas. Même chose à l'époque de la dramatique... Aux répétitions, ça marchait, je croyais être une bonne actrice. Mais dès qu'on tapait sur le plancher pour faire taire les gens et qu'on tournait la manivelle pour lever le rideau, j'avais envie de rentrer sous terre. Je disais tout de travers ou je parlais entre mes dents et on ne m'entendait pas.

Bref, de traverser le village au volant d'une voiture, il me semblait que je serais tellement gênée que j'irais faire un accident. Une fois que j'attendais le bus pour aller à Liège, voilà M. Alain qui me dépasse en voiture et qui s'arrête pour me prendre. « On ne vous voit plus jamais », qu'il me dit. « Vous non plus », que je lui réponds. Je lui demande des nouvelles de madame et de la petite. Je lui raconte que je vais avoir mon brevet de monitrice, mais

que je suis ennuyée pour les déplacements, et que si je n'étais pas si vieille, j'aurais bien acheté une petite voiture d'occasion. « Rachetez celle-ci, qu'il me dit, Raymond la revend et elle est encore bonne. Vous voulez l'essayer ? ». « Moi, que je lui fais, et si un gendarme me voit ? ». « Un gendarme ? Ils dorment encore à cette heure-ci ». Il disait ça pour blaguer, il pensait que je n'oserais pas mais, tout d'un coup, il m'a pris une envie terrible. Je me suis dit : « Maintenant ou jamais... ». On était en pleine campagne. « Ça va, que je lui dis, montrez-moi ». Il n'osait plus se dédire. Nous avons changé de place et en avant !

Ça, c'est bien moi. J'hésite pendant des années, puis je me décide et on ne peut plus m'arrêter. Je n'ai pas conduit longtemps vu que c'était la première fois et M. Alain n'était pas si rassuré que ça. Mais le soir de ce jour-là, j'avais mijoté mon petit plan. Il faisait tout noir que j'ai été trouver M. Raymond pour lui dire que je lui rachetais sa voiture. Il en a eu le sifflet coupé. « Je ne vous demande qu'une chose, que j'ai ajouté, c'est d'annoncer vous-même la nouvelle à mon mari. Je veux bien faire tout ce qu'il faut pour apprendre à conduire, mais discuter de ça avec lui, c'est au-dessus de mes forces ». « D'accord, qu'il me répond, je me charge de Nestor ».

Du moment que ça venait de M. Raymond, Nestor n'a pas osé se montrer contraire. Il haussait seulement les épaules quand j'étudiais le code de la route, comme si une femme avait autre chose à faire de son temps. Mais attendez ! Il préparait sa revanche. Un soir, il me fait comme ça : « Demain, je retourne à l'école ». « A l'école ? » « Tu apprends bien pour être monitrice, toi. Chaque mardi, je vais aller à l'école avec M. Raymond ». Il ne m'en a pas dit plus, mais le reste, je l'ai appris de M. Raymond lui-même. Nestor lui rebâchait toujours : « Ma femme est encore en âge d'école... Elle est partie suivre ses cours ». « Fais pareil, avait-il répondu, retourne à l'école avec moi ». « Pour apprendre quoi ? » « Tu verras bien, je te prendrai avec mes élèves de deuxième. Je

parie que tu es moins bouché qu'eux ».

Eh bien ! Moi qui m'imaginai qu'une fois mon commerce remis, Nestor et moi on allait rester comme des petits vieux dans nos pantoufles ! Mardi six heures, le réveil sonne... On saute de notre lit. Nestor se rase comme il faut, se regarde trois fois dans la glace pour voir si sa cravate est bien mise. Nous emballons nos tartines, nous préparons nos cahiers, comme un jour de la rentrée des classes. Et me voilà dans le bus pour Liège et Nestor en voiture avec M. Raymond.

Impatiente de rentrer, que j'étais ! Je voulais savoir comment ça s'était passé pour lui. Oh ! mais, quand je l'ai revu au soir, il avait un de ces airs ! Il avait suivi le cours de sciences avec M. Raymond, de la biologie ou de la biochimie, je ne sais pas quoi. Il avait écrit des pages et des pages dans son cahier. Et il ne s'agissait pas d'en rire, surtout ! Il m'expliquait ça en traînant sur les mots, avec une voix deux tons plus bas que son habitude, comme un savant qui donne une conférence. Moi, je faisais l'étonnée, je posais des questions pour qu'il raconte. Je me disais : « Si ça pouvait seulement durer ! S'ils faisaient comme lui tous les pensionnés qui sont dans les pieds de leur femme ! ». Et en plus, il avait été à la leçon de dessin. Il avait représenté avec des marqueurs un pommier en fleurs dans une prairie, qu'on aurait cru venir d'une vraie école de peinture. Il ne m'avait jamais dit qu'il savait si bien dessiner. « Et avec les enfants, je lui demandais, comment est-ce que ça s'est passé ? » « Bien, qu'il me dit, ils voulaient tous être camarades avec moi ». « Tu n'as quand même pas été à la récréation avec eux ? » « Si fait, qu'il me répond, ils m'ont demandé de jouer au football. J'ai tenu le goal ».

Je n'en croyais pas mes oreilles. A la première occasion, j'ai demandé à M. Raymond. C'était vrai, les enfants n'avaient pas ri de Nestor et avaient trouvé ça tout à fait naturel. La veille, M. Raymond leur avait expliqué qu'ils allaient avoir un nouveau camarade, un monsieur très intelligent qui n'avait pas eu l'occasion de continuer

ses études quand il était jeune, et qui voulait s'y remettre. Revenir à l'école quand on n'est pas obligé ! Ça les a impressionnés, les gamins.

Et ça l'a rendu bavard, mon Nestor ! Il est allé raconter ça à Clovis et à François, et il leur a si bien prêché qu'il les a décidés aussi. Le mardi d'après, les voilà tous les trois dans la voiture de M. Raymond. Pour François, il paraît que ça a encore été. Mais quand ils ont vu le grand Clovis avec son costume à carreaux, qui ne savait même pas s'asseoir dans les bancs parce qu'ils étaient trop petits pour lui, les enfants n'ont pas pu se retenir. M. Raymond ne savait même plus donner ses leçons tranquille. Alors, on a décidé qu'on ne les mettrait plus ensemble, c'était trop. François a seulement suivi les leçons pour la culture, vu que ça l'intéressait pour son jardin. Et Clovis passait toute sa journée à l'atelier de mécanique, car il paraît que c'est formidable comme ils sont bien montés là-bas. Mais ça n'a pas duré pour eux. Clovis aime trop son chez lui, et je crois que Maria causait des misères à François, parce qu'elle est toujours jalouse de ce qu'elle ne peut pas faire elle-même.

Et finalement, je l'ai eue, ma voiture ! Et c'est M. Alain qui m'a appris à conduire dans la campagne. Ça, je crois que ce furent les plus belles heures de ma vie. Pas que ça m'amusait tellement d'essayer les manœuvres... Mais c'était toujours en fin de journée, alors qu'il faisait clair jusque neuf ou dix heures du soir. Je crois que je n'ai jamais ressenti une impression pareille. Les champs étaient si beaux et les bois qu'on traversait ont des feuilles si vertes à cette saison-là qu'on a la bouche pleine de salive comme si on mangeait des groseilles. Et je me disais : « C'est mon pays, c'est tout près de chez moi, et je n'y viens jamais. Je n'en profite pas ». Et tout en parlant avec M. Alain, parce qu'on parlait beaucoup, de toutes sortes de choses, je réfléchissais : « Au fond, il était temps que je le remette, mon magasin... Avec lui, je n'avais plus le temps de penser ». Et puis, je me sentais tout d'un coup beaucoup d'amitié pour M. Alain. N'allez

pas imaginer ce qu'il ne faut pas, je ne suis pas une sossotte. Mais je vous ai déjà dit que dans ma vie, je n'avais jamais eu beaucoup d'intimes. Et j'avais l'occasion de parler avec quelqu'un comme je n'avais jamais parlé, sauf avec ma sœur du temps qu'elle vivait. Qu'est-ce que je ne lui ai pas raconté, à M. Alain ? Toute ma jeunesse, mon mariage, mes enfants. Je voyais bien que ça ne l'ennuyait pas et même que ça l'intéressait. Je lui disais : « Je vous prends votre temps, M. Alain, alors que vous êtes tellement occupé... ». « Mais non, qu'il me répondait, ça m'amuse, ça me défoule... ». Est-ce que c'était trop de vivre tout le temps avec l'autre ménage ? J'ai eu l'impression qu'il était content, à certains jours, d'aller faire un tour en dehors de chez lui.

Puis, j'ai commencé à tenir des réunions et ça, toute franche que je sois pour certaines choses, j'en avais une belle frousse. Surtout que pour suivre cette méthode-là, il y a des gens de tous les milieux. Quand un groupe demande une réunion le soir, c'est qu'il y a des femmes qui travaillent, c'est bon signe. Mais si ça se fait l'après-midi, c'est souvent pour des dames à chichis. Je parle de dames, mais il y a aussi un petit peu d'hommes. J'ai moins peur d'eux, parce que souvent ce sont des braves, de bons gròs qui restent dans leur coin et laissent parler les femmes.

Ma première réunion, c'était un soir. J'étais là une demi-heure à l'avance. Les premières arrivent et je leur fais un beau sourire, mais on me répond un petit salut tout sec, tout froid. Comme si on se réunissait pour quelque chose de pas catholique ou que c'est une honte de vouloir maigrir. J'attends qu'on soit assez, puis je leur souhaite la bienvenue et je commence à expliquer. Un silence de mort dans la salle. Même pas un sourire sur les figures quand j'essayais de dire une chose comique. Je pense à part moi : « Ma tête ne leur revient pas. J'aurais mieux fait de rester chez moi ». Puis, je commence à les peser et à les mesurer. Eh bien, vous savez ce que j'ai remarqué ? C'est à partir du moment où elles ôtent leurs souliers pour

monter sur la balance qu'elles changent de figure. Pourtant, qu'est-ce qu'il y a à ça, ôter ses souliers ? Ça fait cinq centimètres en moins pour celles qui ont des hauts talons. On dirait qu'être à pied de bas, ça vous met au niveau des autres. Et à partir de ce moment-là, les langues se délient.

Le lendemain, c'était une réunion l'après-midi avec des dames assez chic, et ça, c'était encore une atmosphère différente. Il y avait un groupe qui se connaissait bien, qui parlait fort, et puis toutes les autres qui restaient chacune dans leur coin. Je me suis dit : « Cette fois, j'attaque ! » et j'ai été causer avec celles qui ne pipaient mot. Et je parlais fort exprès, parce que tout le monde a autant le droit de se faire entendre, après tout. Finalement, j'ai dû frapper dans mes mains pour réclamer le silence. Au bout de deux fois, j'étais lancée et j'ai senti que c'était vraiment un métier que j'aimais bien. Ce n'est pas que je veuille me prendre pour ce que je ne suis pas, mais vous savez à qui je me faisais penser ? A un docteur qui soigne les maladies. Car être grosses, pour certaines femmes, c'est aussi terrible que de tomber malade. C'est un drôle de corps que nous avons ! On est jolies à vingt ans, on nous regarde. Et puis tout d'un coup, qu'est-ce qui se passe ? On prend des kilos et on n'ose plus se voir dans une glace. Les hommes, ils ont tant de choses pour jeter de la poudre aux yeux ! Nous autres, si on perd sur le plan physique, on a comme l'impression de ne plus avoir aucune valeur. Et que nos maris n'aillent surtout pas réclamer sur le temps et l'argent qu'on dépense à se faire belles. A qui la faute ? Quand ils se retournent sur une femme, qu'est-ce qu'ils regardent à part ça ? Je le disais quelquefois, à mes réunions, que c'est bien de maigrir, mais pas au point de transir pour une affaire de cinq cents grammes. Après tout, on n'est pas des stars de cinéma ! Si c'est pour aider les gens à devenir maboules, j'aime encore mieux passer mon temps à faire des ménages.

Et puis, il n'y a pas seulement le résultat de maigrir. Beaucoup viennent pour avoir des gens à rencontrer.

C'est ça qu'on mange trop, quand on est malheureux tout seul chez soi. Si on se fait des nouvelles connaissances, si on est content de se retrouver ensemble chaque semaine, on pense moins à son estomac. Dans mon village, je ne voudrais même pas essayer. On se connaît trop bien. On est tout le temps à s'espionner. Maria me reprochait toujours : « Tu vas faire maigrir les gens ailleurs. Et nous, c'est pour quand ? ». Je lui répondais : « Nul n'est prophète dans son pays, ma chère... Je nous vois d'ici à une réunion. On se regarderait de travers parce que la voisine a perdu cent grammes de plus que vous ».

Elle était vexée que je lui refuse. C'est à défaut de ça, je parie, qu'elle est allée chez les Mormons. Elle avait été visitée par deux grands jeunes gens avec un accent américain et des bibles qui étaient passés dans une belle auto. Ils entraient dans toutes les maisons et ils demandaient si on ne voulait pas s'inscrire à leur mouvement et acheter une bible pour presque rien. C'est des espèces de protestants assez sympathiques d'ailleurs qui ont bien le tour pour parler aux gens et les embobiner. Maintenant que nous n'avons plus de curé et une seule messe le dimanche, et encore mal placée à huit heures du matin, il y en a qui s'intéressent aux nouvelles religions. Tout un temps, c'étaient les Témoins de Jéovah.

Maria avait à peine sa bible qu'elle est venue chez nous pour essayer de nous convertir. Et elle me regardait de travers parce que je mets un peu de rouge et de fond de teint quand je vais en tournée. Parce que c'est sévèrement défendu chez eux de se maquiller de même que de fumer et de boire des boissons alcoolisées. Nestor, je voyais bien que ça l'intéressait, lui qui ne boit déjà pas du gazeux parce que ça le ballonne... Il était enfant de chœur, gamin, et voulait se faire curé. « Ne viens pas avec ça, que je lui ai dit quand Maria a été partie. Jésus, aux noces de Cana, il n'a pas retourné son verre sur la table. A tout le temps faire une mine de carême, on lui donnerait bien des idées noires, au Bon Dieu ».

Quand même, je l'envie un peu Maria avec sa bible. Je me demande quelquefois : « Où est-il passé, le Bon Dieu ? » Autrefois, c'était quelqu'un du village, comme le mayeur et le curé. Il avait sa maison dans l'église. Quand on allait à communion, quelle affaire ! On fermait les yeux, on mettait sa tête entre ses mains. On restait un quart d'heure pour bien digérer l'hostie et ne pas emporter le Bon Dieu avec soi. Maintenant, j'en suis quelquefois honteuse... Je vais à communion et, cinq minutes après, je me retrouve dans la rue sans avoir vraiment pensé à ce que j'ai fait. Le brin de buis accroché au crucifix de la cuisine, voilà cinq ans que je ne l'ai plus renouvelé. Et, à ma mort, je me demande ce qu'il deviendra, mon crucifix. Ce ne sont toujours pas mes enfants qui le mettront dans leur maison.

J'ai repensé à tout ça au mois de juillet quand j'ai perdu maman. Nestor me l'a annoncé un mardi, alors que je revenais d'une réunion. J'en ai eu de la peine, mais moins que je ne pensais. Il y avait trop de choses qui me trottaient dans la tête. Ça m'a bien moins marqué que la mort de mon père ! Et pourtant, je ne l'avais connu que jusqu'à l'âge de dix ans. Mais, pour lui, on avait porté le deuil. Ma sœur et moi, nous n'avions plus été à aucune fête pendant un an et s'il nous arrivait de chanter un air sans y penser, maman nous rappelait à l'ordre. Maintenant, le soir de l'enterrement, on allume déjà la télé. Pourtant j'aimais bien ma mère, elle s'est sacrifiée pour nous. Qu'est-ce qu'elle a eu comme distraction dans la vie ? Après le dîner, elle s'asseyait dans son fauteuil, mettait ses pieds sur une chaise en écoutant chanter le canari. Son amusement le dimanche, c'était de ranger ses armoires, de mettre ses tiroirs en ordre et de renfermer ses boutons et ses épingles dans des boîtes.

A l'enterrement de maman, tout le monde était là sauf Clovis. Et pour cause... Il ne tenait pas à se montrer. Quinze jours avant, je rencontre une voisine qui me dit : « Tu sais bien quoi avec Clovis ? » « Quoi ? Il lui est arrivé quelque chose ? » « Il y a une femme chez lui ».

Une femme chez Clovis ! De surprise, je me serais bien assise par terre dans la rue. « Quelle femme ? » que je demande. « Personne ne sait. On ne l'a jamais vue ici ». On ne parlait que de ça dans le village. Comme toujours, j'étais la dernière avertie. D'après ceux qui l'avaient aperçue, c'était une personne dans la cinquantaine, pas tellement bien conservée mais avec un demi-kilo de maquillage sur sa figure. Dans la rue, elle disait bonjour à tout le monde avec un air mielleux pour se faire bien voir.

D'où est-ce qu'elle sortait, cette femme-là ? Comment Clovis l'avait-il rencontrée ? Mystère. A croire qu'elle était tombée de la planète Mars. Qu'il ait repris quelqu'un à la mort d'Hortense, ce n'est pas moi qui lui aurais jeté la pierre. Mais comme ça tout d'un coup, après si longtemps ! Et puis, pourquoi se renfermait-il comme ça avec elle ? S'il s'était promené dans le village au bras de sa bien-aimée, les gens n'auraient rien osé dire. On se serait habitués. Mais rester caché comme un criminel, c'est la meilleure façon de faire jaser.

Et maintenant que Maria lisait la bible, elle prenait un air de fruit confit pour me parler de ça : « Tu aurais bien cru ça de lui ? Et patati, et patata... ». Elle disait à François : « Tu devrais aller lui demander quoi ». « Qu'est-ce que j'ai à voir là-dedans ? », répondait François. Ce qu'elle voulait, Maria, c'était d'être la première à savoir et de pouvoir faire la gazette aux alentours. « Et toi, qu'elle me demandait, tu n'irais pas ? » Mais je n'avais pas non plus envie de m'en mêler. Si Clovis voulait me mettre au courant, il ne tenait qu'à lui.

Il ne savait pas ce qui l'attendait, comme ennui ! A la nuit tombée, les gamins ont commencé à tourner autour de sa maison en criant de vilaines choses. Ils jetaient des fruits pourris contre le mur de sa maison, au point que c'était dégoûtant, ou ils renversaient les poubelles devant sa grille. Et je ne suis pas sûre que c'était seulement le fait des gamins. Quand les gens se mettent tous ensemble contre quelqu'un et se tiennent les coudes, il n'y a plus

moyen de les arrêter. Il y en avait même qui passaient au-dessus de la clôture pour aller frapper au carreau. Clovis déclenchait sa machine à pétards, ce qui n'était plus arrivé depuis belle lurette, mais les gamins savaient de quoi il retournait et ils en riaient plutôt qu'autre chose.

Moi, ça me faisait aussi mal que si j'étais à sa place. Plusieurs fois, je suis sortie de chez moi pour leur dire ce que je pensais, aux gamins, mais c'était aux parents à intervenir et à les faire tenir tranquilles. Une fois, je l'ai rencontrée, la femme, qui revenait d'avoir fait ses courses. C'est vrai que ce n'était pas une beauté, et de la comparer à ma sœur Hortense, ça m'a fendu le cœur. C'est son regard qui m'a le plus frappé. On aurait dit qu'elle s'attendait à recevoir un coup de couteau dans le dos. A ce moment-là, j'ai été bête, j'aurais dû traverser la rue et l'aborder...

Car on lui en a tellement fait voir, à cette femme-là, qu'elle est partie au bout d'un mois. Ce n'est encore rien, me direz-vous, mais le pire, c'est Clovis. Ça l'a complètement rechangé. Même François, il ne lui parle plus. Et la pauvre vieille Sœur Emilie n'est plus là pour lui faire ouvrir sa porte. Je le revois encore à Bruxelles, tenant la banderole et criant : « Non au barrage ! » Dieu sait maintenant quand il le remettra encore son costume à carreaux.

Au mois d'août, chez Maria, on a fait sauter les bouchons... Son fils revenait du Brésil pour cinq semaines. Je l'ai toujours bien aimé, Jean-Luc, peut-être parce qu'il me rappelle François quand il était jeune, en plus doux, en plus effacé. Sans doute qu'à entendre crier ses parents toute la journée, ça lui a donné le goût de se taire et de mordre sur sa chique. Mais sans dire un mot plus haut que l'autre, avec ça, il a fait son chemin et le voilà envoyé à l'étranger pour une grosse usine. Sa femme est gentille aussi et leurs petits enfants très polis, très bien élevés. Toute cette famille-là réunie dans la petite maison de Maria, je croyais que ça les rendrait enragés. Que du contraire... Elle et François semblaient

tout rajeunis. Le sourire ne quittait pas leur figure. Ça me faisait du bien de les voir heureux en famille. Il n'y a quand même pas que des vilaines choses dans la vie.

Pendant ce temps-là, par contre, M. Alain nous a fait une drôle de surprise qui nous a laissés comme deux ronds de flan. C'est Nestor qui me l'a annoncé en revenant d'avoir été aider chez M. Raymond. Voilà que M. Alain partait habiter Bruxelles avec sa femme et la petite. Un de ses copains lui avait demandé de reprendre un restaurant avec lui.

Je ne parviens pas à lui donner tort tout à fait. Chacun se débrouille comme il peut. Mais Nestor a trouvé scandaleux de lâcher comme ça un ami, alors que M. Raymond venait juste de lui racheter la cinse. Il n'était jamais parvenu à la payer. François et Maria disent aussi que c'est inadmissible. Je crois qu'il est très bon, M. Alain, mais c'est vrai qu'il est fort changeant et qu'il n'a pas beaucoup de continuité dans ses idées. Peut-être aussi qu'il a décidé ça à cause de sa femme qui aime mieux la ville, ou parce qu'il en avait assez de vivre avec l'autre ménage. La dame de M. Raymond, moi, je n'ai jamais pu m'y faire. Avec ses lunettes et son petit sourire, elle a l'air de vous dire : « Je me suffis à moi-même, je n'ai besoin de personne... ». J'aime encore mieux les femmes qui me font un petit peu pitié, comme Mme Vanstrip.

Tiens ! Je l'ai dépassée l'autre jour sur la route, au bras de son mari. Il marche à petits pas comme un vieux depuis qu'il a eu son angine de poitrine. Quand je suis repassée, ils étaient assis à la terrasse de l'hôtel en train de boire une consommation. A quelque chose malheur est bon... Il y a un an, elle voulait se suicider à cause de ses galipettes, et maintenant qu'il est tombé malade, les voilà peut-être réconciliés jusqu'à la fin de leur vie !

Et ma petite Géraldine qui me criait maintenant de l'autre côté de la rue : « Tu sais, nous allons habiter Bruxelles... ». Elle avait une si jolie voix pour dire ça ! La veille de leur départ, ils sont venus nous dire au revoir tous les trois. Nous avons bu un verre ensemble. Je

songeais à leur arrivée, il n'y a pas encore trois ans, et à la petite qui était encore un bébé au dos de sa maman. Et aussi à toutes les conversations que j'avais eues avec M. Alain quand il venait acheter au magasin ou qu'il m'apprenait à conduire. Je crois qu'il m'aimait bien. Avant de partir, il m'a embrassée, mais pas sa petite dame. Avec elle, ce ne sera jamais la même chose qu'avec lui.

Le quinze août, j'ai insisté pour que Robert vienne en même temps que Monique et son fiancé, maintenant que j'ai une grande pièce pour recevoir. Monique a l'air fameusement amoureuse de son Armand, c'est vraiment son seigneur et maître. Il en profite un peu, il se fait servir. Et c'est lui qui décide, elle n'a plus qu'à dire amen à tout. Enfin, si elle est heureuse ainsi ! On prétend maintenant que la femme doit avoir autant de droits que l'homme, que l'un ne doit pas être plus haut que l'autre. Moi, je croirais plutôt qu'il n'y a pas de règle générale. Il y a des femmes que ça arrange bien d'obéir à leur mari. Je ne vois pas pourquoi on leur mettrait toutes sortes d'idées en tête... Mais quelquefois, c'est le contraire, c'est la femme qui porte la culotte. Ça, c'est l'affaire de l'homme, il n'a qu'à pas se laisser faire. En tout cas, un qui m'a paru faire des progrès, c'est le petit Thierry. Il m'a semblé beaucoup plus tranquille, beaucoup moins impatient sur tout. Ce qui lui manquait, à ce gamin-là, c'est une poigne.

Nestor, au dîner, a parlé au point que ça étonnait les enfants. D'aller suivre les cours de M. Raymond à l'école et de travailler avec lui, c'est formidable ce que ça l'a sorti de lui-même. Il a mené Robert à la cinse pour lui montrer ce qu'il faisait, et Robert a bien discuté deux heures avec M. Raymond. « C'est un mec bien, qu'il m'a dit, sa femme aussi ». Je lui ai demandé : « Qu'est-ce que tu lui trouves à cette femme-là ? » « Elle est franche, qu'il m'a répondu, elle n'y va pas par quatre chemins ». Comme les impressions changent de l'un à l'autre quand même ! Je crois surtout que Robert a tapé dans l'œil de la dame. Je suis sûre que près des filles, il doit avoir du succès, mais c'est lui qui met des bâtons dans les roues. Au dernier moment,

il recule, il a peur de s'engager.

Le soir, quand il a été parti, Nestor m'a dit : « Robert et Raymond, ça ne m'étonnerait pas qu'ils s'arrangent tous les deux. Il faut quelqu'un pour aider à la cinse, maintenant que les affaires marchent bien ». Robert s'installant à la cinse en face de chez nous. Et travaillant à côté de son papa ! Jusqu'ici, il avait plutôt eu des frottements avec lui, il a trop le même caractère. Et puis la terre, les choses de la ferme, ce n'était pas tellement dans ses cordes. Enfin, j'ai eu tellement de surprises avec tout le monde de ces temps-ci, je me dis qu'on ne connaît jamais bien les gens, même pas son mari ni ses enfants.

Et au mois de septembre, sur un beau carton, on a reçu une réclame pour le restaurant de M. Alain à Bruxelles. « Il faudra bien qu'on y aille une fois » que j'ai dit. « Tu vois bien le genre de leur affaire, me fait Nestor, c'est pour des gens snobs qui ont des millions à dépenser ». « Eh bien ! je te la paie, que je réponds, avec l'argent que je gagne ». Il n'a plus rien dit, preuve que son moral est meilleur maintenant. Avant, je ne l'aurais jamais eu toute une journée à Bruxelles.

Mais au début, il ne prétendait pas faire le trajet dans mon auto. Il n'y était encore jamais monté. Je crois qu'il se sentait rabaissé de se laisser conduire par moi. Mais je lui ai prouvé que ça revenait moins cher à deux qu'en train, et ça, c'est un bon argument pour lui... Ça l'a décidé. Je n'avais pas peur de rouler dans Bruxelles, surtout un dimanche où il y a moitié moins de circulation, mais j'ai fait celle qui n'est pas tout à fait rassurée et je lui ai donné les cartes pour qu'il prépare le chemin. « Si tu es là à côté de moi pour me montrer, que je lui disais, je serai déjà plus avancée ». Il s'y est mis tout un soir, et il a aussi étudié le code de la route, ce qui me faisait rire parce que quand c'était moi, il ne savait que hausser les épaules. Le dimanche matin, quand il est monté dans la voiture, vous auriez dit un général d'état-major avec ses cartes.

Moi, je faisais exprès la petite fille qui a peur de commettre une bêtise. « Ça va, que je lui demandais,

nous sommes sur la bonne route ? » « Oui, qu'il faisait, puisque je te le dis ». Il n'a pas levé le nez une minute, tout occupé de suivre avec son doigt le chemin que nous faisions. « Qu'est-ce que tu as à rire toute seule ? », qu'il me demandait. Je revoyais notre expédition en autocar à Bruxelles, François avec sa banderole et Maria assise sur sa bordure de trottoir. Et, en même temps, en repensant à Clovis, j'aurais bien eu les larmes aux yeux. Le matin, on avait décidé d'aller au musée du Cinquantenaire voir les momies égyptiennes. C'est une chose dont Nestor avait envie depuis qu'il est petit. Va pour les momies ! Ça m'a rappelé mon voyage à Gand et j'ai découvert comme j'aime bien me promener dans les musées. Il y fait si tranquille ! On vit dans un monde hors du temps. Et puis, tous ces objets rares qui sont entassés là, ça me faisait penser à la caverne d'Ali Baba. De plus, c'est bien chauffé, bien entretenu... J'y resterais bien des heures rien que pour marcher sur les parquets et respirer l'odeur des vieux objets. On est bien bêtes de ne pas y entrer plus souvent.

Et à midi, nous sommes allés à pied jusqu'au restaurant qui n'est pas tellement loin de là. De l'extérieur, ça ne payait pas de mine. On descend par un escalier comme dans une cave. Mais dès qu'on a poussé la porte de la salle où on mange, on se demande vraiment où on est tombé. Il y a une partie plus haute que l'autre, le « niveau chic » comme dit M. Alain. Là, il y a beaucoup de lumière, des nappes blanches, des chaises avec des dossiers dorés, des petites lampes sur les tables. Et la partie la plus basse, ça s'appelle le « niveau prolo ». Ce n'est presque pas éclairé, ce sont des vilaines chaises peintes en vert, on mange sur de la toile cirée et au mur il y a des portraits de communistes avec des barbes. C'est la petite dame de M. Alain qui nous a reçus, toujours aussi jolie avec ses grands yeux et ses longs cheveux qui tombaient sur ses épaules. Patronne d'un restaurant ! Je l'imaginais en tablier blanc avec un bloc-notes et un crayon pour prendre les commandes. Mais elle avait un

de ces chics ! Comme si elle accueillait des visiteurs dans un salon. Comme nous étions les premiers, elle nous a demandé où nous voulions nous installer. J'aurais bien aimé savoir si c'était le même prix dans les deux parties, mais je n'ai pas voulu paraître mesquin. Et puis, j'aime bien voir ce que je mange... J'ai demandé une table convenablement éclairée. Nous nous sommes installés et, presque tout de suite, M. Alain est venu nous dire bonjour, habillé en maître coq avec un chapeau blanc sur la tête. Car c'est lui qui fait la cuisine avec son copain ! Ils ne veulent pas de femmes dans leurs pieds. « Vous savez bien faire la cuisine ? », que je lui ai demandé. « J'apprends, qu'il m'a répondu. Quand on est intelligent, n'est-ce pas ! » De nos jours, voilà pourquoi on fait cinq ans d'université.

Je lui ai demandé ce qu'il avait de bon aujourd'hui. Il voulait nous faire manger des escargots, mais ça, je lui ai dit que ça nous aurait tourné le cœur. Alors, on a pris des fondus au fromage comme hors d'œuvre et du coq au vin que nous n'avions jamais goûté. Et puis, les gens sont arrivés, des gens de leur milieu et beaucoup de connaissances à eux. Et tous, ils s'installaient dans le niveau prolo parce que sans doute ils trouvaient ça plus rigolo. Si bien que nous étions à peu près les seuls au niveau chic, comme sur une estrade où nous allions jouer une pièce de théâtre. Ça me gênait un peu. Si j'avais su, je me serais assise au niveau prolo, mais c'était trop tard.

Ils ne nous ont pas fait payer le prix marqué sur la carte. Heureusement, parce que c'était encore plus cher que je n'avais pensé... Avant de partir, j'ai demandé des nouvelles de Géraldine. Maintenant qu'ils sont fort occupés, ils la placent souvent chez la sœur de M. Alain, la gentille demoiselle. En nous disant au revoir, M. Alain a quand même eu l'air un petit peu triste et préoccupé. Il a soupiré : « Qu'est-ce que vous voulez ? La vie, c'est un drôle de cinéma... ». Pourvu que ça dure maintenant, son affaire, et qu'il ne s'en fatigue pas comme du reste.

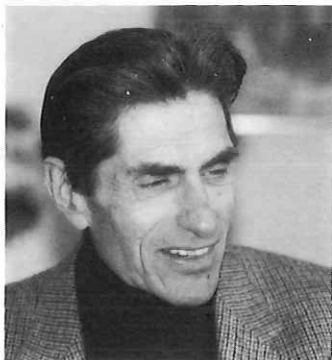
Dans la voiture, en revenant par l'autoroute, je me

disais : « Touchons du bois ! Pour le moment, les choses ne vont pas si mal autour de nous... ». Moi avec mes tournées, Monique et son Armand, Nestor qui remonte la pente, Robert qui va peut-être s'installer avec M. Raymond. Il sera moins seul ici qu'en ville, il aura plus l'occasion de rencontrer des filles pour lui. Surtout si je m'en occupe un peu...

Même François et Maria ont trouvé leur bible et les Mormons. Ils ont encore des attrapades, mais moins qu'avant. Et la Mme Vanstrip, elle a de nouveau son mari pour elle toute seule depuis qu'il est malade. Il n'y a que Clovis pour qui je me fais du mauvais sang, renfermé dans sa maison et ne parlant plus à personne.

Qu'est-ce que vous voulez ? Je dirais bien comme M. Alain : « La vie, c'est un drôle de cinéma... ». Ou comme on dit à la radio : « Ciel nuageux avec des éclaircies... ».

FIN



«Romancier délicat au lyrisme discret», ainsi que le définit le Dictionnaire des Belges, Jacques Henrard a publié entre autres «L'Homme brun» dont il tira le scénario d'un téléfilm. «L'Ecluse de novembre» lui valut le Prix Rossel et l'Académie décerna au «Carré blanc» le Prix Sander Pierron. Auteur dramatique, il a aussi beaucoup écrit pour la scène et la radio. Des extraits du présent roman passèrent en feuilleton à l'émission «Point de Mire» sous le titre «Ciel nuageux avec des éclaircies» et inspirèrent une pièce de théâtre du même nom.

On ne s'ennuie pas avec Nelly. Elle est toujours intéressante. Depuis plus de vingt ans, de derrière son comptoir, elle a servi tant de gens, entendu tant de confidences !

A travers son récit, nous explorons le passé, l'aujourd'hui d'un village, ses nostalgies, son pittoresque, ses mesquineries, ses grandeurs, ses haines pathétiques, ses conflits héroïques, ses réconciliations.

Nous découvrons surtout une femme exceptionnelle qui n'a guère fréquenté l'école, mais a beaucoup à nous dire sur le bonheur. Elle nous apprend qu'il y a toujours du bleu dans les nuages pour ceux qui croient à la vie.

Écoutons Nelly.

du bleu dans les nuages

JACQUES HENRARD

